N° 42 - Octobre 2006
7 €

Club des Années 60

RONNIE BIRD

Une princesse des 60's :
MALIKA

JEAN-NOËL COGHE

CLUB DES ANNEES 60
Route de la Gare - 42310 LA PACAUDIERE
04 77 64 30 28 - marcliozon@wanadoo.fr
Site Internet :www guitaresetbatteries.com

Photos et textes (droits réservés)
Bulletin de liaison du "Club des Années 60"
Association Loi 1901 à but non lucratif
N° d'enregistrement : 4320
Sous-Préfecture de Roanne - Septembre 1984
N° ISSN 0983 432 X
Bulletin n° 42 - Novembre 2006
Dépôt légal : à parution
Directeur de la publication et Rédacteur en chef : **Marc Liozon**
Rédacteurs : **Christian Nauwelaers, Ken Nicolas**
Membres d'honneur : Jacques Assolen, Christian Salset
Photos : © Rancurel Photothèque, Lecœuvre Photothèque, J.N. Coghe.
Mise en page PAO : **Nadine Berger, Marc Liozon**
Articles publiés sous l'entière responsabilité de leurs auteurs.
Réalisation : "Collectif Club des Années 60".

Tous nos remerciements à :
- Jean-Noël Coghe
- Christian Gagon
- François Jouffa
- Jacques Leblanc
- Fabien Lecœuvre
- Colette Liozon
- Martial Martinay
- Christian Nauwelaers
- Tina
- Bernard Zitoune

Imprimerie : IMPRIMERIE DU COTEAU - 42120 Le Coteau
Distribution : Club Années 60 - Prix du numéro : 7 € + frais envois

- SOMMAIRE N° 42 -

Couverture Ronnie Bird : Rancurel-Photothèque
Photos : Rancurel Photothèque, Jean-Noël Coghe, Lecœuvre Photothèque, Archives Club, D.R.

⏭ INFOS - CLUB ⏮

⏭ Le 4 juin le rarissime simple de **JOHNNY** couplant "Douce Violence/ Il Faut Saisir Sa Chance (Philips B 372 902 F) spécialement édité lors de son premier passage à L'Olympia, et offert lors de la première le 21 septembre 1961, a été adjugé 726 € sur Ebay après 51 enchères. Un nouveau record pour ce simple proposé ici en état très moyen !

⏭ Musicien (les Tormy Dove, les Strombolis), animateur (Radio Bleue), auteur, interprète, journaliste, écrivain : **Jacques PERCIOT** a décidément bien des talents comme l'atteste son dernier ouvrage consacré à Johnny : "Taillé Dans Le Rock", publié chez Timée-Editions. Un hommage plaisant, bénéficiant d'une riche et opulente iconographie, dont le style pertinent (parfois à la manière de Pérec) nous invite à redécouvrir le parcours sans faille de notre Rock Star.

Les 50 plus Belles Histoires
JOHNNY HALLYDAY
taillé dans le rock
Timée-Editions
Jacques PERCIOT

⏭ Touche à tout de génie, le célèbre écrivain, parolier, **JACQUES LANZMANN** nous a quitté le mercredi 21 juin à l'âge de 79 ans.
Auteur d'une quarantaine de romans, fondateur avec Daniel Filipacchi du mensuel "Lui", on retiendra également se précieuse et fructeuse collaboration auprès de Jacques Dutronc débutée avec "Et Moi, Et Moi, Et Moi" avant d'enchaîner les tubes : "J'Aime Les Filles", "Les Cactus", "On Nous Cache Tout, On Nous Dit Rien" "L'Opportuniste" et surtout "Paris S'Éveille (inspiré d'un titre populaire de 1802 signé André-Marc Désaugiers).

Un titre involontairement prémonitoire enregistré en mars 1968 par "le Dauphin de la Place Dauphine".

⏭ Triomphal retour de **NOËL DESCHAMPS** le mardi 20 juin au Petit-Journal- Montparnasse où entouré d'un solide combo Nono a revisité l'essentiel de ses succès en débutant sa presta-



tion par le tonique "Tout Ira Très Bien". Un titre de circonstance pour nous démontrer son extaordinaire vitalité doublée d'une énergie sans faille.

⏭ Surfant sur la vague des reprises (Maréva Galanter, Radiomatic, Laurent Voulzy) Martial Martinay (en étroite collaboration avec notre Club) vient de concocter un **SIXTIES GIRLS** (Volume 5) particulièrement judicieux, qui nous permet de retrouver tout le brio qui animait un bataillon de charme, souvent méconnu, face à nos idoles dont le statut de vedette imposait sans doute moins de spontanéité ou d'ingénuosité.
Une invitation à ne décliner sous aucun prétexte et qui impose d'emblée un style novateur, voire déluré à l'image de la pétillante Christine Pilzer ou de la craquante Elsa Leroy (Mademoiselle Âge Tendre 1966) adaptant avec bonheur le hit de Ian Whitecomb : "You Turn Me On" ("Comment Fais-Tu").
Complété par la troublante Elsa (future Nicole

elsa leroy
Sixties Girls
VOLUME 5
ELSA
C'EST BIZARRE

Darde) et la pimpante Vetty invitant Johnny à la rejoindre Place Grenelle à St Etienne, on ne peut que souscrire sans réserve à l'initiative de Magic nous proposant ici un échantillonnage parfait des ces "Poupées de Son" réunies sous l'étendard d'une Pop acidulée injustement oubliée.

Diponible au Club : 12 € - Port : 3 €

LE NET-PARADE

leader incontesté des enchérisseurs Johnny confirme sa popularité puisque 49% des disques proposés sur le site favori des internautes ont trouvé acquéreurs avec une poussée d'adrénaline le 10 avril pour le super 45 tours de la bande originale du feuilleton télévisé : "Les Chevaliers du Ciel" (Philips 437 377) adjugé 253 € le 10 avril après 39 enchères. Un prix certes élevé mais justifié par la rareté de ce



super 45 tours, bénéficiant de deux pochettes, qui ne proposait que le thème éponyme de ce feuilleton populaire inspiré par les aventures de deux aviateurs audacieux Tanguy et Laverdure, initialement publié par le journal "Pilote". Complété par trois instrumentaux : "Jet Jerk", "Jazz Dans Les Nuages", "Amour Violons Et Réacteurs" on imagine aisément que ce microsillon ne suscita pas un réel engouement face à l'édition originale publié en simple. Un score honorable pour notre idole, éloigné des récentes turbulences engendrées par l'enchère du pressage turc "AltinYüzuk / Yesil Gözleri Için adjugé 10 000 euros en janvier dernier !
Sensiblement plus mitigé les scores féminins placent Françoise Hardy en tête de ce classement (34% des disques proposés, vendus) face à Sylvie (24%), France Gall (22%), Sheila (14 %), Petula Clark (12%) alors que les Chaussettes Noires ont quelques pointures d'avance (28%) sur leurs concurrents directs : Les Chats Sauvages (22%).
Le versant anglo-saxon, plus stable accorde tout naturellement sa première place aux Beatles (38%) face à leurs éternels rivaux : Les Stones, toujours très courtisés par les enchérisseurs avec 34% de ventes effectives.

NB : Seuls sont retenus, pour établir ce classement, les artistes dont plus de 100 disques sont proposés aux enchères excepté pour les groupes Français (50 disques) excluant de ce fait les Pirates et autres Vautours dont les rares exemplaires proposés trouvent très rapidement acquéreurs.

RONNIE BIRD



Originaire de Boulogne sur Seine, Ronald Mehu, futur Ronnie Bird revendique dès son plus jeune âge une certaine turbulence dont l'énergie n'est guère compatible avec une quelconque discipline scolaire sanctionnée par l'inévitable bachot. Celui-ci ne l'oublions pas se décline alors en deux parties.
Suivant cette éducation censée détenir les clés du savoir pour ouvrir les portes d'une quelconque administration, c'est sans réelle conviction que nous retrouvons, quelques lycées plus tard, notre jeune "rebelle" pensionnaire au lycée de Rambouillet, en classe de seconde.
Bref on l'aura compris la trajectoire de notre élève dissipé n'est sans doute pas le meilleur chemin pour décrocher quelques lauriers académiques qui révèleront parfois d'épineuses destinées. L'école de la vie c'est sans aucun doute la rue, les copains ou encore quelques séjours linguistiques à Londres, propices pour découvrir, dès 1960, Jerry Lee Lewis, les Everly Brothers, Ricky Nelson ou Buddy Holly, véritable détonateurs d'une vocation latente qui s'épanouit dès 1962 au sein de l'éphémère groupe "les Blazers" lors d'une soirée à la Salle des Fêtes de Gaillardon, à proximité de Rambouillet.
Ce galop d'essai encourage tout naturellement Ronnie à auditionner chez Pathé Marconi qui en partenariat avec l'hebdomadaire "Cinémonde" recrute dès janvier 1963 de jeunes talents réunis sous la bannière d'un nouveau catalogue Pat. Accompagnés par le pianiste maison : Mario, bien des concurrents se pressent chaque jeudi dès 15 heures dans les locaux de la rue de Sèvres à Boulogne/Seine sous la direction artistique de Jacques Sclingand. Celui-ci est séduit par Alice Dona, Chantal May, Liliane Varenne, Les Missiles, Michel Berger, Jean-Daniel Tremeau mais peu convaincu par la version débridée de "Peggy Sue" dispensée avec ardeur par Ronnie Bird. Un pseudonyme finalement adopté après quelques hésitations : Ricky Bird, Ronnie Nelson, éloignant toute méprise sur son style musical forcément incompatible avec le profil aseptisé souhaité par Pathé-Marconi. Le label préfère Bob Asklof ou Alice Dona dont "Le Train De Banlieue" s'élance à toute vapeur sur les rails d'un succès mérité après un passage remarqué, en 1962, au célèbre "Petit Conservatoire De La Chanson" de Mireille. Sous sa véritable identité, Alice Donadel, elle interprétait en s'accompagnant au piano le jovial : "Les Prétendus Prétendants".
Une seconde audition chez Versailles, quelques semaines plus tard, ne s'avère guère plus concluante pour Ronnie et résume assez bien la frilosité des maisons de disques à se démarquer d'une consternante routine sans réelle perspective novatrice susceptible de bousculer un échiquier artistique pourtant en perpétuelle évolution.
Deux échecs successifs qui n'altèrent en rien les nobles ambitions de Ronnie bien décidé à imposer coûte que coûte son style face à l'indifférence et au laconisme que lui réservent les labels de disques écartant avec une politesse convenue l'éventualité d'un contrat.
Un enjeu certes risqué et audacieux finalement relevé par Decca, sans doute favorisé par les relations amicales entretenues avec Dominique Lamblin et Jean-Marc Aletti dont la mère Elyette Deyrieux dirige la société Sofrason, située 18, rue Pigalle, qui distribue en France les catalogues Decca / R.C.A.
Confié à un directeur artistique : Jacques Bec, ancien bassiste marseillais tout semble dès lors se profiler pour lui rapidement avec l'enregistrement en mai 1964 au Studio Beaujon de son premier 45 tours "Adieu À Un Ami", dont le magnifique cliché du réputé phototographe André Nisak nous invite à découvrir deux adaptations : "Adieu À Un Ami" ("Tribute To Buddy Holly", d'après Mike Berry), un poignant hommage au regretté Buddy Holly, "Tu Ferais Mieux De Filer" ("Run Back Home"des Tremoloes) avec un remarquable solo de guitare de Mickey Baker, et deux originaux d'excellente facture : "On S'Aime En Secret" et "Dis Aux Montagnes". Quatre titres que le public peut découvrir le 8 mai 1964 lors de la Fête de la Libération à Mulhouse, aux côtés de Jocelyne, et de Ria Bartok avant d'apparaître le 16 juin à "La Mutualité" lors d'un gala concocté par Salut Les Copains au profit d'une école pour jeunes aveugles, en compagnie de Frank Alamo, Audrey, Sylvie Vartan, Hugues Aufray, Jean-Jacques Debout, Lény Escudero et Tiny Yong. Placé sous l'égide de la célèbre revue qui dépasse le million d'exemplaires, tous les ingrédients semblent alors réunis pour imposer rapidement le talent de Ronnie avant de connaître quelques infortunes lors de la traditionelle Foire aux Vins de Colmar où sans groupe attitré il a la lourde tâche d'assurer chaque soir pendant dix jours l'ouverture de rideau à des artistes aussi prestigieux que variés : Ray Charles, Dionne Warwick, Hugues Aufray, Alain Barrière, Pierre Vassiliu ...
"N'est pas chanteur qui veut" relate la presse locale tout en s'attardant sur "la déroute de ce jeune chanteur dans le vent dont la chevelure

abondante n'est pas sans rappeler un certain Beatles. C'est gentil mais sans aucun intérêt artistique" tranche d'une plume incisive le reporter sans doute peu informé sur les conditions rigoureuses de ce contrat qui impose à Ronnie, logé chez l'habitant, de débuter chaque spectacle et les matinées enfantines tout en étant accompagné par un orchestre de variétés local.
La bière coule à flot, les rires fusent mais on imagine aisément la déconvenue de notre Oiseau du Rock confronté chaque soir à l'indifférence, voire l'hostilité du public ou aux sarcasmes incessants de la presse décidément peu clémente.
Suite à cette galère estivale un premier groupe s'articule dès la rentrée autour de Richard Fontaine (guitare), Coco Améziane (batterie) et Didier Léon, guitariste et peintre réputé qui s'illustra également au cinéma, dès le printemps 1964, dans un moyen-métrage réalisé par le cinéaste-ethnologue : Jean Rouch : "Les Veuves De Quinze Ans". Un film culte avec deux séquences d'anthologie tournées au Golf Drouot qui nous permettent d'apprécier le jeu démoniaque de Didier Léon s'accompagnant sur sa rutilante Gibson confiée à Ronnie lors de l'audition chez Pathé-Marconi.
Avec son groupe : les Newbeats, vite rebaptisé Stormbeats, Ronnie Bird est adopté par le public du Golf Drouot dès le 10 octobre comme le relate l'infatigable Jean-Claude Berthon dans "Disco Revue" : "Ronnie Bird a définitivement adopté le style anglais type Rolling Stones. Tambourins et maracas étaient de la partie bien sûr. Les Newbeats, excellents musiciens, font beaucoup de bruit et déplacent beaucoup d'air. Ils dansent, sautent et s'en donnent à cœur joie et cela me plaît autant qu'à eux certainement. D'autant que le samedi soir nous ne sommes pas de glace ?"
Une incursion triomphale ravivée dès le samedi suivant, le 17 octobre, avant d'animer tout le mois de novembre les Soirées 100 % Rock du célèbre Golf Drouot, tout en étoffant son répertoire des titres de son second super 45 tours, enregistré au studio Beaujon, en octobre, sous la houlette de Mickey Baker. Un enregistrement qui conforte son inspiration initiale doublée d'une assimilation parfaite au feeling des Stones, particulièrement perceptible sur "Je Ne Mens Pas" au rythme saccadé ou "Tout Seul" avec son jeu de guitare limpide. Complété par un blues vibrant "Pour Toi" et "L'Amour Nous Rend Fou" puisé dans le répertoire de son idole Buddy Holly ("Love's Made A Fool Of You") on ne peut que souscrire à l'enthousiasme enjoué de J.C. Berthon louant avec lyrisme, en janvier 65, ce second opus de Ronnie Bird, proclamé véritable révélation 1965 et chef de file du British Beat. "Une très forte personnalité se dégage de Ronnie. Il sait ce qu'il veut. Il aime le rock et vit pour ça. Il est le premier créateur de rock Français, tout ce qui avait pu être entendu avant n'était que de la copie, et bien souvent de la très mauvaise copie. Ronnie nous fait faire un grand pas en avant, peut-être que grâce à lui nous sommes à la veille de découvrir enfin le rock français. Souhaitons qu'il conserve longtemps cette pureté afin de ne jamais trahir le rock".





Avec Les Tarés

Un enthousiasme qui ne faiblit pas avec une nouvelle prestation au Golf le samedi 16 janvier où désormais épaulé par les Tarés : Bernard Photzer (guitare), Jean Sarrus (basse), Chérif Amara (batteur), Yvan Ganofsky (rythmique), Ronnie ne dément pas tous les espoirs qu'on fonde sur ses capacités avec un répertoire particulièrement savoureux : "I'm Talking About You", "Route 66", It's All Over Now", "Walking The Dog", "Je Ne Mens Pas" et "L'Amour Nous Rend Fou" qu'il fait triompher le 7 février 1965 à l'Olympia en première partie du Musicorama de Chuck Berry exceptionnellement accompagné par Willy Lewis (batterie), Paul Rako (piano), Antonio Rubio (basse) et Françis Darizcuren (rythmique).
Présenté par le comique de service : Pierre



Dans les locaux de Disco Revue, Rue Lafayette

Doris, qui a bien du mal à dérider le public, selon le chroniqueur Pierre Tichit, Frank Adams, Les Ombres, Les Jets, Les Downbeats, Patrick Samson et ses Phéniciens et Ronnie Bird se succèdent en première partie où le très attendu Ronnie "n'avait hélas pas la forme des grands jours et ne semblait guère à l'aise avant de livrer une excellente version de "Hello Josephine" saluée par le public".
Un concert raté selon notre sympathique "Oiseau du Rock" dressant dans Salut Les Copains un bilan sévère et sans concession de sa récente prestation. "J'ai été très mauvais lors de ce Musicorama, j'avais un trac énorme, du coton dans les jambes. Le public a été gentil de m'écouter jusqu'au bout mais mon numéro manquait singulièrement de mise au point, le réglage de ma sono était très imprécis et j'ai eu des problèmes de justesse avec ma voix".
Un constat non partagé par Salut Les Copains louant la performance de Ronnie "rongé par le trac en coulisses, nerveux, pâle comme la neige, sautillant sur place, l'air très sombre, donnant l'impression de marcher vers le supplice avant d'affronter le public et de gagner de nombreux partisans".
Dès le lendemain direction Bourges où se déroule au Théâtre du Grand Palais la grande première d'une longue tournée qui sillonne la France, aux côtés de Françoise Hardy, Hugues Aufray et Eric Charden.
Un plateau incohérent qui ne tarde pas à engendrer certains conflits alors que la presse locale, à l'image du "Berry Républicain", sensible à la poésie de Françoise Hardy ou aux couplets de notre troubadour des temps modernes : Hugues Aufray semble s'acharner sans ménagement sur "Ronnie Bird et ses pages dont les trémoussements d'asticots épileptiques débutaient le programme (...) Ces charmants jeunes gens ont jugé habile d'adopter la crinière chevaline des Beatles après s'être fâchés à mort avec leur coiffeur. Filles ou garçons s'interrogeait le quotidien : "les paris sont ouverts mais le grotesque ne paie pas toujours quand il se double d'une vulgarité outrancière. Le public n'insista pas pour que se prolonge cette piteuse exhibition comparable à une mauvaise attraction de cirque".
Un avis partagé par "La République du Centre" relatant avec une certaine virulence ce spectacle. "Mercredi soir le rideau se levait sur un spectacle assez navrant offert par cinq êtres chevelus à souhait qui surent faire passer un agréable moment à leur auditoire toutes les fois qu'ils eurent le bon goût de faire taire leur tonitruante sonorisation".
A ce fiel journalistique particulièrement virulent s'opposera bientôt l'analyse plus nuancée d'un spectateur Berruryer, livrant à son tour à l'incontournable Disco Revue une vision plus

objective et réaliste de ce spectacle décrié par la presse régionale. "Ronnie avait le grand désavantage de passer en tête du programme mais il s'en est fort bien tiré et a quitté la scène au bout de quatre chansons sous les applaudissements du public qui comme moi avait fortement apprécié sa voix d'ailleurs assez belle, son style, son jeu de scène inhabituel, son répertoire et la présence des "Tarés", quatre gars bien sympa qui le secondaient avec un brio exceptionnel. En conclusion ça a chauffé à Bourges et c'est rare !"
Chateauroux, Laval, le Mans (où Ronnie effectue sa première télévision), Rennes, Brest, Quimper, Lorient, Saint Nazaire constituent les principales étapes de ce périple marathonien de 42 jours qui prend fin le 20 mars au Grand Théâtre de Limoges.
"Sur le plan humain cette tournée a vraiment été formidable", confiera Ronnie au reporter de Salut Les Copains : Jean-Pierre Frimbois tout en livrant quelques détails plus confidentiels sur cette tournée. "Hugues est un garçon très gentil. François c'est le type de fille qui m'impressionne et qui me rend timide. Je crois qu'elle m'aime bien et c'est réciproque. Mon grand copain lors de cette tournée c'était Eric Charden avec qui j'ai tout partagé : mes peines, mes joies et les accidents de voiture que nous avons frôlés. L'envers du décor : le public qui se déplaçait pour applaudir "Le Cœur Gros" d'Hugues Aufray ou "Le Premier Bonheur Du Jour" de François Hardy était un public sage, souvent familial, qui a chaque soir a été surpris par l'allure quelque peu anarchique et sauvage de mon groupe. Les applaudissements étaient polis, sans plus. Seuls quelques fidèles un peu perdus dans la foule ont répondu à ma musique en claquant des mains. Certains critiques locaux y sont allés de leur petit couplet sur ma longue chevelure, signe de dégénérescence, et sur le rock'n'roll annonciateur de décadence morale et intellectuelle. Mais je ne suis pas abattu par ces réactions parfois virulentes. J'ai pris par exemple conscience de certaines imperfections de mon jeu de scène et de détails techniques qui ont joué en ma défaveur... Une nouvelle tournée s'avère nécessaire mais plutôt avec Dick ou Eddy car nous partageons le même public".



Eddy : sans aucun doute un modèle pour Ronnie comme l'atteste un courrier adressé à un admirateur : Pierre Debeuf où après quelques généralités Ronnie émet un pronostic assez étonnant : "tous les grands vont se casser la gueule, excepté Eddy. L'avenir c'est le Rhythm'n'Blues et les groupes, pas le yéyé".
Le 14 avril c'est au tour des téléspectateurs d'enfin découvrir Ronnie au générique de Têtes De Bois, Tendres Années où il défend avec brio "Je Ne Mens Pas", peu avant d'enregistrer, toujours dans le cadre de la célèbre émission d'Albert Raisner, le 19 avril à Cannes, une séquence diffusée le 28 juin, où aux côtés de Gene Vincent, des Moody Blues et de la pricesse aux pieds nus : Sandie Shaw, il nous propose le titre phare de son troisième opus "Elle M'Attend", adapté du célèbre hit des Stones "The Last Time" également enregistré en stéréo (prise n°4).



Devant la boutique d' André Le Prêtre à Pigalle avec les Tarés

Un challenge ambitieux, parfaitement réussi selon Jean-Claude Berthon déplorant l'absence d'originaux, compensé par le sublime "Fais Attention" puisé dans le répertoire des Nashville Teens ("Find My Way Back Home") qui truste rapidement la 23e place du hit-parade de Salut Les Copains peu après une nouvelle prestation au Golf, fin mai où sous l'égide d'une nouvelle boisson "Mandavit" : "qui a la teinte dorée du whisky et l'amertume de la mandarine" Ronnie, en grande forme, subjugua le public grâce à son nouveau jeu de scène, plus décontracté. "Ronnie qui bouge, qui fume en chantant, gesticule, tout en créant une ambiance propice à faire oublier aux "rockers", selon "Disco Revue" "son récent passage à Musicorama ou sa prestation, plutôt décevante à la télévision".
Débutée le 6 juillet au Creusot, à la Salle St Quentin, aux côtés du célèbre combo lyonnais : Jimmy et Les Kingbees, c'est sans relâche que Ronnie aborde la saison estivale avec dès le 11 juillet une incursion en Belgique au "Twenty-Club" de Mouscron, en première partie des Animals où selon le réputé journaliste Jean-Noël Coghe "Ronnie, très British d'aspect (il en a l'élégance naturelle et le côté réservé), a parfaitement assimilé la British Music". "Cintré dans un élégant costume de velours avec des chaussures à boucle, l'air rigide, il se déplace tel un automate. Le regard en apparence hautain il toise le public. Tout cela lui confère une aura mystérieuse qu'accentue encore sa longue chevelure brune. Ronnie fait parfois penser à ces héros de cinéma expressionniste allemand tel le Docteur Caligari".

Une certaine complicité semble d'ailleurs unir, voire rapprocher Ronnie Bird au talentueux journaliste avouant dans Disco Revue "être impressionné par ses qualités exceptionnelles, tant sur le plan humain que professionnel, préparant avec minutie ses galas, réglant lui-même

sa sono. Des détails qui démontrent qu'il prend réellement son travail à cœur... Son répertoire s'améliore de disque en disque. Le choix des adaptations est judicieux face à une cohorte d'artistes qui ne font que des remakes de hits anglais. Le remake est un abus de confiance, une affaire commerciale, un jeu de spéculation éloigné de le démarche sincère de Ronnie. Notre seul vrai chanteur de rock Français".
Un soutien sans aucun doute bénéfique pour Ronnie, bien mal épaulé dans sa tâche par son manager ou sa maison de disques d'où l'obligation d'accepter ça et là de nombreux contrats à l'image d'une soirée dansante animée dans la région forézienne par un accordéoniste avec en attraction, à minuit, Ronnie Bird et son orchestre. Un cocktail qui laisse perplexe le journaliste local interloqué par cette intenvention saugrenue lors du bal du feu, à la Salle de L'Etincelle (ça ne s'invente pas !).
Des conditions rigoureuses mais nécessaires pour préserver un groupe cohérent susceptible d'assurer avec brio la réouverture du Golf Drouot le 4 septembre 1965, s'imposer au Festival de Châtelet, le 12 septembre, ou encore triompher le 28 septembre à l'Olympia lors du Musicorama très controversé de P.J. Proby.
En fait, relate Disco Revue le fabuleux P.J.Proby n'a laissé personne indifférent puisque certains spectateurs ont quitté la salle dès la troisième chanson alors que ceux qui sont restés jusqu'à la fin ont crié "dégueulasse".
Les triomphateurs de ce Musicorama : Noël Deschamps, Les Nightrockers et Ronnie Bird qui débuta son tour de chant par une excellente version de "Bama Lama Bama Loo" de Little Richard magistralement accompagné par son nouveau groupe : les Hoppies (souvent baptisés à tort les Poppies) articulé autour de Pierrot Fanen (lead guitare), Joël Rive (rythmique), Alan Bugby (basse) et Carl Daydkins (batterie).
Un succès confirmé le 16 octobre à La Locomotive où se déroulent désormais les Soirées 100% Rock avec une magistrale interprétation de "My Generation" des Who, retenue lors de ses multiples prestations dans différents clubs parisiens : "Le Bus Palladium", "La Cage", "Le Las Vegas", "Le Week-End Club" en préambule d'une soirée très médiatique à La



Au Palais de la Mutualité



Mutualité, début novembre, placée sous l'égide du célèbre chocolat Menier qui en association avec Europe N°1 organise de nombreux concerts gratuits à travers toute la France.
Une activité soutenue qui ne faiblit pas avec l'enregistrement en octobre de son quatrième disque sous la houlette de l'ex-bassiste de Johnny : Antonio Rubio avant de participer du 14 novembre au 10 décembre à une nouvelle tournée "Le Festival Des Jeunes" qui après quelques dates en France : Villefranche Sur Saône, Firminy, Lyon, St Etienne, Annecy, Grenoble, se prolonge en Suisse puis en Belgique avec une nouvelle incursion au "Twenty Club" de Mouscron.
Présenté par François Verdun ce programme réunit Les Champions, Les Frangins, Madeleine Pascal, Julietta, Olivier Despax, Dick Rivers (en vedette) et Ronnie Bird dont le répertoire s'enrichit tout naturellement des titres de son récent 45 tours dominé par l'envoutant "Où Va-T-Elle" d'après "Come On Back" des Hollies, sans négliger ses excellentes adaptations de James Brown : "Je Voudrais Dire" ("I'll Go Crazy"), des Turtles : "Ce Maudit Journal" ("Almost There") et de Ian Whitcomb : "Ma Vie S'enfuit" ("This Sporting Life") taillé sur mesure par le talentueux Gilles Thibaut.
A l'image de l'année écoulée c'est sous les meilleurs auspices que s'annonce l'année 1966 avec un nouveau périple qui débute le 4 février au "Colisée" de Roubaix et réunit Antoine, Ronnie Bird, les Petites Souris, Memphis Slim, Antoine (accompagné par Les Lionceaux) et Chuck Berry.
Une tournée emblématique, découpée en seize étapes, qui prend fin le samedi 19 février au célèbre "Balajan" situé allée de Gagny à Clichy. Un dancing réputé qui accueille alors chaque fin de semaine, depuis 1961, groupes et vedettes confirmées et dont le cadre semble particulièrement prisé par le réalisateur Pierre-André Rocamora pour tourner de nombreux films Scopitone (les Chats Sauvages, Nicole Paquin, Gelou, Les Pirates...)
Imaginé par Kiki Chauvière de La Locomotive avec l'appui de Jean-Pierre Rawson on imagine aisément la fébrilité du public face à l'éclectisme d'un tel plateau qui ne tarde pas à susciter une multitude de commentaires aussi nuancés qu'élogieux comme le relate Salut Les Copains dans son édition d'avril 1966.
"De Lille à Marseille (le 12 février) en passant par Toulouse (le 10), Avignon (le 14) ou Lyon (le 15) partout ce fut le triomphe. Chuck coiffé



Séance d'enregistrement au studio Decca

d'une invraisemblable toque de jockey et accompagné par les musiciens de Ronnie fit chaque soir un tabac monstre (...) Plus discret : veste et pantalon de velours, chemise américaine, bottines noires, Ronnie Bird fut égal à lui-même. Bien finie l'époque où le public s'étonnait de sa longue chevelure et de son répertoire directement influencé par la Grande Bretagne. On lui accorda de fantastiques bravos dès les premières mesures de "Fais Attention" ou "Tu Perds Ton Temps".
Déprimé à cause d'un accident de voiture au volant de son break DS il se consola en faisant de l'équitation au Mas de Cacharel au cœur de la Camargue et monta le cheval qui avait joué dans "Crin Blanc.."
Un récit assez bucolique qui semble parfois en contradiction avec les souvenirs d'Antoine (1965 Roman - Editions Arthaud-Flammarion) accompagné par les Lionceaux qui après un bide à Roubaix suite à l'absence de son groupe occasionnel - orienté sur une mauvaise direction - évoque volontiers quelques conflits avec Ronnie Bird : "Un débutant (sic) plein d'avenir qui chante des chansons des Stones et qui supporta mal de voir qu'au fil des étapes l'ordre de passage fut bouleversé en ma faveur (...) un soir à Strasbourg, suite au retard de mon groupe, j'ai même chanté après Chuck Berry. Passer après la vedette est pourtant du domaine de l'utopie, c'est pourtant ce que les organisateurs m'ont fait faire et tous les gens étaient restés pour m'écouter".
Un souvenir non partagé par un spectateur de Strasbourg, où le gala se déroule le 7 février à l'Opéra, qui relate dans Disco Revue que si Antoine a remporté un bon succès le triomphe revint évidemment à Ronnie Bird et Chuck Berry, tour à tour ovationnés par une salle en délire occasionnant quelques heurts avec le service d'ordre qui se conduisit d'une manière assez brutale ...


En 1964 à La Locomotive



Un débat bien difficile à arbitrer tant les commentaires semblent divergents, fustigeant parfois le Centralien dont les "pitreries" ne sont guère goûtées par le public lyonnais alors que l'allure "rebelle" de Ronnie est assez mal perçue lors de l'escale bordelaise le 9 février à l'Alhambra.

Tensions, polémiques, jalousies émaillent le déroulement de cette tournée mouvementée synonyme d'une cohabitation parfois houleuse entre Antoine et Ronnie Bird agacé par son comportement comme il le raconte en juin dans Salut Les Copains. "Je n'ai rien contre Antoine lui-même ce qui m'énerve c'est le snobisme imbécile qui s'empare des gens à son propos. On croit découvrir les beatnicks, les cheveux longs, les problèmes des jeunes et on ne fait sur ces sujets qu'enfoncer des portes ouvertes... Il nous fait Bob Dylan rencontre Donovan version Paname. Pourquoi pas ? Je n'ai pas le souvenir de quelques chose de bien révolutionnaire".
Un avis qui semble partagé, dans Salut Les Copains, par Dany Logan et la pétillante Stella qui dénonce avec ferveur les chansons à "prétention intellectuelle censées aborder un quelconque problème idéologique."
Le 19 mars une brève incursion télévisée nous permet d'apprécier Ronnie dans le cadre de "Music-Hall De France" avec son récent hit "Où Va-T-Elle" qu'il défend le dimanche 27 mars à Bruxelles au Palais des Sports de Schaerbeek en première partie des Stones. Un concert assez mitigé selon notre encyclopédiste et ami Christian Nauwelaers malgré un opulent programme concocté par Jacques Verdonck de Paris-Nord Productions où se succèdent Les Jumpers, Les Squirrels, Peter Welch & The Jets et selon le Club des Aigles un imposteur : Ronnie Bird qui a le culot de se prétendre rocker alors qu'il chante en français. Une véritable injure pour le vindicatif Club des Aigles dont le sectarisme rejette par principe et sans nuances toutes les adaptations françaises de titres anglo-saxons. (Ronnie Bird, Eddy Mitchell ou Claude François : même combat !).

Face à une telle démagogie et à un calicot où l'on peut lire "à l'hospice vieille sauce" à l'encontre de Ronnie Bird on imagine l'accueil houleux réservé, ponctué d'insultes, d'invectives et de pétards qui blessent l'organiste tout en endommageant son Vox flambant neuf. Ronnie s'interrompt un instant et après un rapide conciliabule avec ses musiciens chante en anglais "In The Midnight Hour" qui entraîne aussitôt un revirement immédiat de l'attitude du public, par ailleurs assez déçu par l'attitude désabusée des Stones et la brièveté d'un show peu convaincant.

Un bilan assez contrasté avant de renouer avec le succès dès le samedi 14 mai à La Locomotive où toujours dans le cadre des Soirées 100% Rock, Ronnie, désormais sous label Philips, effectue une rentrée triomphale où il démontre son extraordinaire potentiel d'énergie et la rigueur d'un répertoire désormais enrichi de nouvelles adaptations : "Ne T'En Fais Pas Pour Ronnie" puisé dans le répertoire des Who : "A Legal Matter", "Cheese" emprunté aux Knickerbockers ("Lies"), "Cette Maudite Solitude" d'après " So Sad" des Everly Brothers" et "Chante" inspiré de "I Can Only Give You Everything" des Them où il égratigne avec humour l'auteur des Élucubrations :

... Moi je meurs oui je meurs
Hélas trois fois hélas
Parce que je n'ai pas étudié
Vietnam et Cuba
C'est un joli gimmick
Mets ma chemise à fleurs
Et tu deviens Beatnick
Chante "...

Un pamphlet sympathique rapidement éclipsé par la publication en juin d'un nouvel opus à l'approche d'une grande tournée estivale débutée sous les lambris de l'Alhambra, le 25 juin, avec un somptueux programme où l'on applaudit tour à tour la délicieuse Pussy Cat, Pascal Danel, Tom et Jerry, Stella, Noël Deschamps et Ronnie Bird accompagné par Les Sharks. Coïncidence très amusante : Ronnie chante avec les Sharks français, alors que Tom Jones est venu avec son groupe anglais de l'époque : The Sharks !
Témoin privilégié de ce spectacle Serge Loupien narrerera d'une plume lyrique dans son ouvrage de référence "Sexties" (Editions Grasset) la prestation de Ronnie.
"Il est apparu, circonspect. Assurant ses appuis jusqu'au milieu de l'arène, en tâtant le terrain du bout des pieds. Beau comme un Dieu, il était. Avec son futal en velours moulant, sa chemise Carnaby Street fermée à double tour et son petit gilet tout brodé. Salut les empaffés il a fait. Rugissement approbateur de la foule. C'était gagné. Il a attaqué par Où Va-T-Elle, mon morceau préféré. Il se démantibulait, il se désarticulait, il tournoyait autour du micro, farfadet désossé, agitant son tambourin, rejetant d'un élégant mouvement de nuque la frange qui lui retombait sur le nez" ...



Face à ce long périple souvent partagé avec l'aguichante Pussy Cat et Tom Jones, Ronnie semble avoir le vent en poupe et truste la 22e place du hit-parade de Salut les Copains, le 15 juillet avec "N'Écoute Pas Ton Cœur" qui démontre que l'alchimie de notre trio de choc : Ronnie / Micky Jones / Tommy Brown fonctionne à merveille et fait jeu égal (sinon mieux) face à l'intarissable vivier anglo-saxon judicieusement adapté par Ronnie à l'image du fougueux "Hey Girl" des Small Faces programmé à la télévision, le 9 juillet dans le cadre de l'émisssion de Maurice Dumay "A Tous Vents".
Dès la rentrée une nouvelle prestation à La Locomotive, le 15 octobre semble d'ailleurs confirmer la popularité de Ronnie, accompagné par les Sharks, drivés par Coco Ameziane, qui livre une éblouissante version de "Land Of Thousand Dance" alors que les lecteurs de Disco Revue lui accordent sans hésitation le titre de meilleur rocker de l'année face à Eddy, Antoine et Johnny malmené par le Centralien aux cheveux longs ....
Une première place amplement commentée par Disco Revue suivie d'un reportage conséquent confié à Catherine Claude dans "Les Rockers" qui brosse un portrait très flatteur de Ronnie après avoir minutieusement détaillé le décor de sa villa où "tout respire le parfum d'un quartier élégant de Londres où il doit se rendre prochainement afin de préparer son nouvel enregistrement pour lequel il a retenu "You Don't Know Like I Know" de Sam and Dave, "See See Rider" et deux originaux "Arrêtez Le" et "Flash Information" en collaboration avec Pierre Saka".
Un titre provisoire (qui ne verra jamais le jour) selon Ronnie soucieux de trouver de bons paroliers en s'écartant un peu des adaptations. "Tout n'est pas très bon, dans le dernier Loovin' Spoonful par exemple il y a beaucoup de déchets pour de rares titres intéressants... actuellement on accomode beaucoup de vieilles chansons avec des sons d'aujourd'hui. Une recette discutable. Même le dernier Stones m'a déçu et présente des faiblesses, d'où une démarche plus personnelle pour mon futur enregistrement prévu le 19 decembre (...) meilleur Rocker : cette élection me ravit bien entendu mais en même temps je ne voudrais pas que l'on me colle cette étiquette. Pour beaucoup de monde le mot évoque la sombre image de voyoux anglais qui dévastèrent les plages de Brighton il y a deux ans. Ce côté effrayant, rebelle peut effaroucher et faire fuir un certain public. Dans l'âme je suis toujours un rocker et souhaite conserver mon style avec de nombreuses chansons rythmées sans négliger quelques ballades susceptibles d'élargir mon public".


Avec Joël Rive, Alan Bugby, Ralph Danks

Début 67 après une courte tournée en Allemagne c'est à l'affiche de Bobino, le 12 janvier, que l'on retrouve Ronnie, au côté des Zombies dans le cadre d'un nouveau gala parrainé par les "Copains Menier" en préambule d'un nouveau périple débuté en Belgique, le 14 janvier. Il se poursuit au Canada avec quatre représentations : Chicoutoumi, Trois Rivières, Québec et Montréal, le 17 février où le spectacle se déroule au Centre Paul Sauvé en présence des réputés Hou-Lops qui épaulent Ronnie tout au long de ce bref séjour.

De retour à Paris, direction les studios pour mettre en boîte, sous la houlette de Gérard Hugé, son septième 45 tours qui recèle une superbe adaptation du hit de Sam and Dave "You Don't Know Like I Know" : "Tu En Dis Trop", une version personnelle très rythmée de "See See Rider" : "Tu Ne Sais Pas", le percutant "C'est Un Holp-Up" d'après Edwin Starr ("Headline News") et l'attachant "Je Serre Les Poings" qui semble en parfaite adéquation avec les récents propos recueillis par Catherine Claude pour le journal des Rockers.
Tour à tour à l'affiche du Tour Club, du Golf



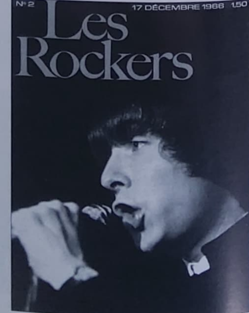
Drouot, du Week-End Club, l'osmose semble parfaite avec les Sharks comme le démontre sa prestation lors du premier Festival de Pop-Music qui se déroule le 1er juin 1967 au Palais des Sports de Paris en présence de Bashung, les Pretty Things, Jimmy Cliff, John Walker, les Troggs et les Cream en remplacement des Who.
Un concert exceptionnel cautionné par RTL et présenté par l'animateur vedette de la station : le Président Rosko réunissant en deux séances plus de 8000 inconditionnels à qui Ronnie, outre son répertoire habituel propose une flamboyante version de "Fa Fa Fa Fa" d'Otis Redding acclamée par le public.
Un véritable brûlot inédit que notre ami Jacques Leblanc aura la judicieuse idée d'exhumer en 1995 sur un rarissime 45 tours "Live 65/67" qui témoigne de l'extraordinaire vitalité de Ronnie sur scène à l'image de "C'Est Un Hold-Up" également capté le 1er juin au Palais des Sports. Deux titres qui dégagent une furieuse énergie, non perçue sur l'enregistrement studio où Ronnie semble en retrait, non épaulé par les excellents Sharks il est vrai avec lesquels il semble en parfaite synergie.
Un album public aurait été bien accueilli et semble même envisagé durant l'été 67.
Un projet alléchant finalement abandonné au profit d'un nouvel opus enregistré en studio fin juin où sous la houlette de Micky Jones et Tommy Brown, Ronnie nous invite à découvrir deux originaux : "Les Filles En Sucre d'Orge" et le très psychédélique "La Surprise" couplés à deux reprises :"Si Quelques Chose M'Arrivait" issu du répertoire des Bee-Gees ("New-York Mining Disaster 1941") avec des effets de sitar et de tabla et "Ne Me Promets Rien" adapté de "Don't Make Promises" de Tim Hardin. Un pur joyau de pop music destiné à faire fondre tout au long de l'été "Les Filles En Sucre d'Orge" dont la candeur sucrée révèle des "jambes de miel".

En novembre un nouveau séjour au Canada semble conforter sa popularité avant de renouer avec le public parisien, en décembre, au célèbre Tour-Club où il rôde les titres de son futur enregistrement, essentiellement composé d'originaux sans recourir aux inévitables adaptations qui jalonnent une discographie millésimée souvent réalisée dans l'urgence.
Un élément qui n'échappe pas à la sagacité de "Disco Guide" rendant compte en termes élogieux du nouveau disque de Ronnie. "Fruit d'une collaboration assidue avec Micky Jones et Tommy Brown. Ronnie semble avec ce nouveau disque avoir trouvé la voix idéale avec un matériel qui lui convient à merveille sans renier les idées ou sonorités d'Outre-Manche".
Choix des titres, arrangements, accompagnement : tout ici est en place pour picorer grâce au "Pivert" les miettes d'un succès mérité sans délaisser un versant plus rock avec le percutant "Sos Mesdemoiselles" où sous des riffs saccadés il donne la pleine mesure de ses possibilités vocales. Au résultat note Jacques Leblanc dans Juke-Box Magazine "cela donne un formidable EP et l'on ne peut que regretter que Ronnie dans la foulée n'ait pas réalisé un album de ce calibre avec Micky Jones et Tommy Brown".
Désormais accompagné par Cruciferius composé de Jean-Marc Perru (guitare), François Bréant (claviers), Bernard Paganotti (basse) et Patrick Jean (batterie) notre oiseau du rock semble alors confiant et "serein" pour imposer "Le Pivert" qui après un bon envol sur les ondes et à la télévision dans le cadre de "Dim Dam Dom", le 11 février, puis du "Petit Dimanche Illustré", le 3 mars, se heurte rapidement à une France en pleine contestation où l'on entonne plus volontiers "l'Internationale" que que le chant du "Pivert" oublié dans une tourmente qui fustige les derniers remparts patriotiques.
En juin Mademoiselle Age Tendre (N°44) annonce que Ronnie doit se rendre à Londres pour y enregistrer de nouveaux titres.
Un projet sans doute avorté, les titres de son ultime 45 tours anglais ayant été mis en boîte à Paris.

Bleu, blanc blues sans aucun doute, mais sans Ronnie Bird dont le timide retour en décembre 1968 ne s'avère guère concluant en dépit de l'excellent simple couplant deux superbes compositions : "Sad Soul" / "Rain In The City" réalisé avec la complicité de Micky Jones et Tommy Brown qui envisagent alors d'unir leurs talents au sein d'un trio.
Un projet hélas sans lendemain pour Ronnie qui avec sa pudeur légendaire s'éclipsera discrètement des feux de la rampe avant de se fondre comme simple choriste dans la troupe de Hair au Théâtre de la Porte St Martin.

Marc LIOZON

Remerciements à Jacques Leblanc, Christian Nauwelaers, Jean-William Thoury, Christian Eudeline, Jean-Noël Coghe, Pierre Debeuf, Milou Boelens.
Sources : Disco Revue, Salut Les Copains, "Le Berry Républicain", "Le Progrès", "Le Dauphiné Libéré", "Dernières Nouvelles d'Alsace", "La République du Centre", "Disco Guide", Antoine (1965 Roman), Christian Eudeline (AntiYéyé), Serge Loupien (Sexties).





La chanteuse dont votre revue publie la biographie détaillée n'est pas adoubée au Panthéon des idoles. Dans les innombrables rétrospectives, écrites ou audiovisuelles, des années 60, son nom n'apparaît que très rarement. La question qui sautera à l'esprit est donc : qui est Tina ?
Qu' a-t-elle de si remarquable pour faire l'objet d'une telle attention dans le magazine que vous tenez en mains ? La réponse est simple. Tina (Banon), connue à ses débuts comme "la petite Malika", puis "Malika", ensuite "Maguy Banon" et enfin Tina (et même Tina Banon, le temps d'un 45 tours), cette chanteuse est tout simplement un des talents les plus exceptionnels, foudroyants, voire bouleversants à être apparus au cours de la décennie magique. Ceci n'ayant rien à voir avec les ventes de disques.
La QUALITÉ et la QUANTITÉ ont toujours constitué un couple bien désuni et instable ; le cas de Tina Banon en est une preuve éclatante de plus. Tina a connu un peu de succès en France, en 1968 particulièrement avec son premier disque sous ce nom : "Comme Le Fleuve Aime La Mer" / "Toc Toc Toc". Mais ce que l'on ne savait pas alors, ni aujourd'hui, c'est qu'elle a connu de très belles heures de gloire, sans attirail publicitaire de type "rouleau compresseur", dans des pays aussi divers que le Liban, le Maroc, l'Algérie, puis le Brésil. En France, le business ne l'a pas imposée en couverture des revues pour jeunes ni pour adultes. Ses passages télévisés ont été marquants mais trop peu nombreux pour lui donner des armes égales à celles de ses collègues plus chanceux, ou chanceuses, de l'époque. Pareil pour la diffusion radio de cette jeune artiste qui en 1968 enregistrait pour "La Compagnie", un label essentiel indépendant qui n'a jamais bénéficié d'un appui logistique pareil à celui qui accompagnait les maisons de disques dominantes. Celles qui se sont aujourd'hui regroupées en monstrueuses majors tentaculaires, en premier menacées par les technologies nouvelles. Mais ceci est une autre histoire...

TRESOR CACHE

Les passionnés de musique et de chanson qui ne veulent pas croire au syndrome du trésor caché, de la perle rare et méconnue, ceux-là seront laissés à leur triste scepticisme. Ils pourront continuer à cultiver - en privé ou professionnellement pour certains - une nostalgie qui finit par tourner en rond. Une sorte de mouroir artistique : un petit monde prévisible et sclérosé où l'audimat fait la loi, où seuls ce qu'on appelle les "golds", les plus grands tubes des plus gros (ses) vendeurs ou vendeuses de disques ont droit de cité. Un monde où tout est écrit d'avance, sans surprise - un peu désespérant.
Les lecteurs du Club Des Années 60 ne sont pas des taxidermistes. Notre passion nous donnera toujours le plaisir essentiel de la découverte. Sans cela, quelle tristesse de ne collectionner que des souvenirs, sans autre perspective...
Nous partons ici à la rencontre d'une chanteuse dont la vie, entre Casablanca, Paris et Los Angeles, est étonnante, totalement hors-norme. Un vrai petit roman dans le siècle, une saga du spectacle qui s'est déployée autour de sa personne spontanée, parfois naïve, et inoubliable. A travers son cas, ce sont certains procédés du monde du show-business qui se trouvent mis à jour. Un très intéressant éclairage sur les pratiques en usage dans les années soixante, l'envers du décor, qui n'est guère glorieux.

PROLOGUE

Comme les dauphins ont été créés pour sillonner l'océan et sauter sur les vagues, Tina Banon est faite pour chanter. Nous ne sommes pas des marins, elle n'est pas une sirène. Mais son talent est capable d'ensorceler ceux qui ont des oreilles pour entendre. Son plumage, on peut le voir, est à la hauteur de son ramage d'une qualité rare. Autrement dit : tous les attributs d'une star. Pas la chance peut être... En tous cas, à tous nos amis qui n'ont pu l'entendre encore, ce message : vous croyiez tout connaître, ou presque, des 60's françaises ? Vous vous trompiez... Et c'est une excellente nouvelle ! Voici donc l'histoire d'un destin à part.

CASABLANCA : L'ENFANT PRODIGE

Allegria Banon naît le 6 juillet 1951 à Casablanca, dans une famille de la haute société juive marocaine. Son père, David est industriel dans le bâtiment et sa mère, Nina, commence à se faire connaître dans la vie culturelle et artistique de ce grand port de l'Atlantique. Elle est journaliste, femme de radio et ex-danseuse. (Voir article sur Nina Banon dans notre prochain numéro). Très vite, à peine sortie du berceau, la petite fille manifeste des dons évidents : sens du rythme, dynamisme juvénile et extrême sensibilité aux ritournelles et mélodies qu'elle entend à cet âge très tendre.
Sa mère - sa toute première fan - suit son instinct. Elle sait, elle sent qu'Allegria est promise à un destin artistique. Dans les bios des artistes, on trouve en général deux catégories. Celles et ceux





qui se voient encouragé(e)s dès le début par des parents soucieux du bonheur et de l'épanouissement de leur progéniture. Ou aussi des gains que le succès d'un(e) enfant à succès pourrait leur apporter, ce type de situation existe aussi... Et puis il y a les jeunes gens bridés, freinés, brimés dans leurs aspirations, victimes d'un bon sens parental plein de bonnes intentions, mais timoré, étroit, n'osant laisser aucune place à un destin hors des rails fixés depuis toujours. Allegria, elle, est encouragée, "coachée", éduquée avec cette ligne de mire permanente : le chant, la danse, l'expression de soi. Une véritable volonté familiale - maternelle surtout - autour de sa bouillante petite personne qui effectivement déploie ses dons rapidement, comme une fleur arrosée avec amour par un jardinier zélé. Nina Banon est pour beaucoup dans l'heureuse évolution de la future Tina...

LA PETITE MALIKA

Comme un bébé que l'on plonge dans l'eau pour qu'il nage spontanément, Allegria suit des cours de chant et de danse dès l'âge de trois ans. Un domaine qui lui vaut même un premier prix dès 1954, sur la scène du jardin d'Été. Dès lors la gamine donne déjà de petits spectacles musicaux. Tous les dimanches des matinées enfantines se déroulent à l'Opéra de Casablanca où l'emmène sa mère. Celle-ci y a présenté de nombreuses séances. Nina est l'amie des jeunes : elle est surnommée "Votre amie Nanette"! Allegria peut plus que jamais développer ses dons précoces. Elle s'emballe pour la musique populaire sous toutes ses formes. Que ce soit la musique arabe, le flamenco, et bientôt le rock qui au Maroc aussi enthousiasme la jeunesse. Elvis principalement est un héros que ses sœurs Shirley, Thérèse et Dana vont admirer avec Allegria au cinéma. Loin d'être affligée, comme tant de mères, par le goût des jeunes pour ces musiques électriques et sauvages venues d'outre-Atlantique, Nina lui offre au contraire des disques de Brenda Lee en lui conseillant de les apprendre. Résultat : la gamine remporte un concours de rock dès 1958. Pour une fois cette musique ne divise pas les générations ! Et elle devient une petite habituée active des fêtes données chaque 14 avril par le roi Mohammed V pour l'anniversaire de sa fille cadette : la princesse Lalla Amina. A l'exception de celui de 1960 qu'elle manque. A l'une de ces occasions le monarque, impressionné par son juvénile talent, la surnomme alors Malika : la Reine. Nina Banon a de son côté écrit un scénario "Le Rêve De Malika" ; mais c'est bien au Roi qu'Allegria est redevable de son nom de scène.

Grâce à sa mère, le 16 juillet 1961, Sacha Distel se produit aux Arènes de Casablanca. La petite Malika chante en première partie ; elle danse avec un petit Américain du nom de David Bool. Performance troublée par un technicien étourdi qui diffuse un 45 tours à la vitesse 78 tours ! Mais elle ravit le public lorsqu'en deux pièces boléro et jupe ouverte, elle met tout son cœur pour remplir les Arènes des accords de "Pepito", le hit énorme des Machucambos (un titre américain à l'origine curieusement). Le concert de Distel est diffusé en direct sur Radio Maroc, mais apparemment pas celui de Malika. Bien entendu, Casa puis le Maroc, ont les yeux de Chimène (pas Badi) pour "le petit démon de la danse", comme on la surnomme. Une immense ovation la salue le 30 janvier 1962 au cinéma Royal de Rabat. Après le cinéma, le Palais encore plus Royal : le 14 avril 1962, c'est pour Hassan II que Malika se produit pour la deuxième fois, Mohammed V étant décédé inopinément en février 1961 lors d'une opération en apparence anodine. Pour l'anniversaire de 1962, Malika interprète un rock et un twist en espagnol : "La Jota" et "El Gato Montez" ainsi que des chansons en arabe. Le monarque prend les deux mains de la (presque) jeune fille. Il lui dit : "Je veux que tu continues, tu es formidable". C'est le printemps au Maroc, on l'imagine magnifique...

C'est aussi le printemps de sa carrière , qui se met en place. Le 14 du mois semble être un nombre-clé dans sa vie. Un numérologue sérieux aurait-il une explication plausible ? En tous cas, deux mois au jour près après avoir séduit Hassan II, elle conquiert deux fans de tout premier ordre : Johnny et Lee Hallyday !

TRIOMPHE AVEC JOHNNY

Ce 14 juin 1962, l'ébullition est à son comble parmi la jeunesse, et même les notables de la ville. Nina Banon, toujours en synergie avec ses amis espagnols : les Castella qui gèrent les Arènes, fait venir l'idole des jeunes pour la toute première fois au Maroc ! Ce gala est annoncé sous la présidence de SAR le Prince

Moulay Abdallah, c'est dire l'importance de l'événement. Malika est évidemment de la fête. Elle répète avant le grand jour dans un dancing : le Sacha. Elle y est accompagnée par un orchestre anglais que l'histoire n'a pas immortalisé : les Dominoes. Rien à voir avec le groupe homonyme qui jouait en Angleterre et à Hambourg avec le fameux rocker de Liverpool King Size Taylor. Un soir, un journaliste présent au Sacha commente la prestation de Malika, dans le quotidien "La Nation Africaine" du 9 juin. "L'orchestre entama "Esperanza" et Malika s'approcha du micro comme une vedette confirmée, scandant le rythme d'un claquement de doigts et exécutant un pas de cha-cha-cha digne des plus grandes professionnelles. Nous eûmes ensuite la surprise de l'entendre chanter dans un anglais impeccable une chanson de Brenda Lee, dont elle imite la voix à la perfection. Nous avons aussi applaudi sa grâce et sa technique de danseuse dans un be-bop fracassant avec Caley, un des plus brillants danseurs de Casablanca et bongiste virtuose". Aujourd'hui Tina pense que ce Caley, non retrouvé, aurait même accompagné Johnny à l'une ou l'autre occasion. Une bande de répétition, jamais entendue par l'auteur de ces lignes, est enregistrée en ce lieu. Elle subsiste dans les archives familiales.

Arrive enfin ce 14 juin crucial. Malika passe en première partie. Pour une raison oubliée, elle n'est pas accompagnée par les Dominoes, qui se produisent sans elle. L'orchestre local d'Henri Pedemonte remplace le groupe anglais.

On la présente toujours comme "le petit démon de la danse" ! Vêtue d'une simple jupe plissée et d'un tablier blanc, elle remporte un succès total, notamment pendant sa version d'un immense tube de l'époque : "Esperanza" de Nino De Murcia, popularisé ici par Aznavour. Le chroniqueur de la Nation Africaine évoque les dons artistiques exceptionnels de Malika. La toute jeune mais déjà polyvalente artiste se livre ensuite à un impressionnant numéro de claquettes, avec son professeur : Pierre Beach. Quant à Johnny - dont on doit arrêter de dire que son succès s'arrête aux frontières de la France (et de la Belgique) - le journal précise : "Après une apparition charmante de Malika, Johnny Hallyday a déchaîné "la frénésie des fans".





Danse avec Caley à Casablanca en 1961

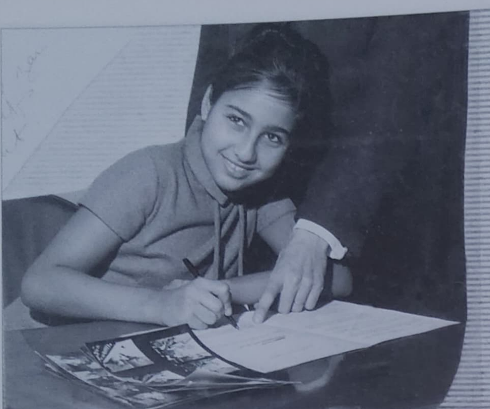
L'assistance : 6 500 personnes. Délire total lorsque Malika offre une gerbe de fleurs à l'idole. Lee Hallyday a le mérite de ne pas s'intéresser qu'à son poulain explosif. Il est sidéré par les qualités de Malika qui mime à merveille les succès de Brenda Lee, croit-il.

Grosse surprise : on lui apprend que c'est bien la petite Casablancaise qui chante comme la reine américaine des surprises-parties. Choc pour Lee, partagé entre l'ébahissement et le scepticisme. Du coup la famille réveille Malika, qui s'était déjà sagement couchée comme toutes ses petites condisciples - elle est toujours écolière ! Dans la nuit du 14 au 15 juin, la voici de retour en trombe au "Sacha". Elle confirme son exploit d'interprète "américanisée" devant Johnny et surtout son mentor : cette fausse petite Brenda se voit soudain arrimée à Lee !

BONJOUR PARIS

Celui-ci décide immédiatement de la lancer sur un marché du disque en croissance formidablement accélérée - ces temps-là ont existé, cela fait drôle d'y penser aujourd'hui ! La décision est instantanée, comme le prouve l'écho de la Nation Africaine, qui suit Malika de près. Dès le 16 juin, un écho paraît annonçant "Malika bientôt à Paris". Ceci "sous la direction de Lee Hallyday qui veut la conduire sur la voie de la célébrité internationale". Cependant c'est lentement que sa promotion française s'organise. Nina doit attendre deux mois une réponse de Lee à une lettre. Celui-ci lui expédie enfin un courrier à Royan, le 26 août. Au cœur d'une tournée estivale frénétique, l'Américain francisé a enfin pu discuter du cas de la petite Marocaine surdouée avec des responsables de chez Philips. Elle peut avoir sa chance... mais non sans un contrat d'exclusivité pour Lee : ceci pour toutes activités : galas et enregistrements. Lee accueille ensuite les parents qui débarquent à Paris... à leurs frais !

Pendant ces mois d'attente, Malika continue à se faire connaître et aimer dans son pays. Elle est notamment un pilier d'une émission TV pour jeunes : "Télé Club". Elle y chante en français et en arabe. Les émissions de variétés sont enregistrées à Casa. Mais à partir de septembre 1962, elles se déroulent au dernier étage du théâtre Mohammed V, à Rabat. Selon un responsable des archives, aucune émission de cette époque n'a été conservée... Le patrimoine audiovisuel est malheureusement beaucoup



17 octobre 1962 : signature du contrat chez Philips

plus pauvre qu'en France dans de nombreux pays. En ce mois de septembre, Malika, émerveillée, découvre la capitale française. Elle chante "Dum Dum" de Brenda Lee (la version originale, non celle de Danny Boy !) dans le bureau du Directeur de chez Philips : Louis Hazan. Le 16 octobre, elle entre en studio pour la première fois : celui du Boulevard Blanqui. Elle commence ses premiers enregistrements, avec les Golden Stars de Johnny. Les play-backs d'orchestre sont réalisés avec Lee, avec elle, pour ce premier disque. Johnny est présent, une photo avec lui est prise. Elle figure au dos du deuxième E.P. Et le lendemain, Malika tend à Louis Hazan un contrat signé pour cinq ans, qui la lie à Philips. Celui-ci apparemment expiré avant terme, comme la suite de l'histoire le prouve. Malika devient parisienne, hébergée chez sa tante et chez des amis.

BUSINESS IS (SHOW) BUSINESS

Dès le début de son parcours artistique, un syndrome curieux se manifeste. Malika, puis - surtout - Tina n'est pas moins talentueuse que les autres . Bien au contraire même... Mais elle arrive trop tard, derrière eux - et surtout elles. Comme on peut le constater dès son premier disque, qui sort après un trop long délai...
En attendant, octobre est un mois exaltant et agité pour Malika. Elle se retrouve en spectatrice ultra-privilégiée de l'Olympia de Johnny. Dans une lettre à Nina, Lee avait même pensé l'inscrire au programme. Mais il décide sagement de l'y entraîner chaque soir pour qu'elle y perfectionne ses connaissances du métier. La journée, elle suit les cours de l'Ecole du Spectacle à Jussieu, ainsi qu'une scolarité normale. Au tout début novembre, la voici de retour au Maroc, pour trois jours. Elle tourne une séquence du film "Retour Aux Sources", dû au réalisateur Ramdani, ceci pour le Centre Cinématographique Marocain. Il s'agit de l'histoire d'un jeune homme d'origine campagnarde, joué par le comédien Hassan Skalli. Il termine ses études et retourne chez lui rejoindre sa bien-aimée sans succomber aux tentations de la vie citadine. Malika qui danse et chante, joue le rôle d'une de ces diablesses séduisantes qui peuvent entraîner le bon jeune homme hors du droit chemin ! Le film est présenté le 17 septembre 1963 seulement devant le bureau de la Chambre Marocaine des distributeurs de films. Il a dû être diffusé peu après. Des scènes de tournage ont même été reprises dans les actualités marocaines, visibles dans les cinémas. Une copie subsiste à la Cinémathèque de Rabat. Inutile de chercher un DVD !
De retour à Paris, les choses traînent. La finalisation de son premier EP est retardée pour une raison administrative, bête et frustrante. (Un pléonasme !). Une version de "Ya Ya Twist" est adaptée en arabe par Nina. Il faut attendre que les éditions SEMI se décident à donner leur accord, par une lettre du 10 décembre 1962. Le disque ne sort qu'en janvier 1963. Beaucoup trop tard pour ce "Ya Ya Twist" déjà périmé. Ceci en dépit d'un bon solo de guitare de Claude Djaoui / Robbins (son surnom à ses débuts avec les Golden Stars). Le gimmick des paroles arabes ne prend pas. Elle n'est pas plus favorisée par le choix inexplicable du producteur avec ses versions de "Little Bitty Pretty One" de Bobby Day via Thurston Harris repris à ce moment-là par le grand Clyde Mac Phatter et "Dancin'Party" de Chubby Checker. Ces titres sont devenus respectivement "C'est Le Mashed Potatoes" (Lucky Blondo et Johnny, y compris pour ce dernier dans un fameux scopitone) et "Comme L'Eté Dernier" par Johnny, Sylvie et Les Pirates. Malika n'avait aucune chance : le EP ayant été "gelé" pour la raison décrite plus haut. Et toutes ces versions déjà disponibles... Une impression de facilité, de travail bâclé, sans même y croire.Une débutante mal dirigée. Pourtant, pour celui qui a l'occasion de comparer ces versions très rares et jamais rééditées, le talent bourgeonnant de Malika, la sûreté et la justesse de sa voix sont déjà évidentes, ses versions ne sont en rien inférieures aux autres, françaises du moins.
Ceci pour rester diplomate et ne vexer personne !
La photo de pochette est signée Jacques Aubert : elle est affublée d'une toque, sur fond orange. Suite à une visite française de Krouchtchev, ce couvre-chef typique est brièvement à la mode.



Avec Lee Hallyday

Même Sylvie Vartan en est affublée dans "Paris Match".
Cet essai non transformé - mais à qui la faute ? - est le seul avec les Golden Stars. C'est le regretté pianiste et organiste de ce groupe émérite : le Suisse Marc Hemmler qui dirige la toute jeune fille.
Dans une de ses trop rares interviews, publiée dans le numéro 21 de février 1996 de votre revue, il se souvient de Malika, la question portant sur ce disque avec elle et le groupe. "Malika avait alors une douzaine d'années. Une fille très mignonne qui avait un bon sens du rythme. Nous l'avions rencontrée à Casablanca lors d'un gala mémorable dans les arènes archicombles avec plus de 30 000 personnes. Malika était la fille de l'organisatrice de ce fabuleux spectacle". Comme quoi les souvenirs embellissent la réalité, puisque les Arènes ne pouvaient contenir une foule pareille (6 500 personnes, selon La Nation Africaine ou 10 000, voir plus loin). Mais c'est l'IMPACT qui a été énorme, même sur un musicien qui en avait pourtant vu bien d'autres avec Johnny.

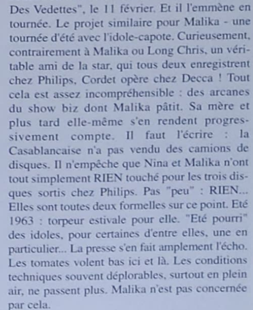
PARIS, BEYROUTH, ALGER

Le printemps lui donne une deuxième "Chance". Son deuxième EP paraît en mars : il est signalé dans "la Dicographie Française" du 1er avril. Les quatre titres sont ici qualifiés de "Mashed Potatoes". "Parce Que J'Ai Revu François" est l'adaptation féminine de "I Saw Linda Yesterday" de Dickey Lee, due à Georges Aber et l'éditeur Rudi Revil. Johnny en a fait "Parce Que J'Ai Revu Linda". Mais hélas Ria Bartok en est une autre interprète, bien plus mise en avant que Malika. Notamment en couverture de cette revue de référence des professionnels "La Discographie Française". Le même Aber signe "Chance" ("Chains" des Cookies) repris avec succès par Sylvie et aussi Johnny ainsi que le génial mais infortuné Harold Nicholas, l'ex Nicholas Brothers totalement méconnu dans l'univers des yé yés... "Mashed Potato Time" - titre inchangé - est sa lecture du hit de Dee Dee Sharp, paroles Guy Bertret et Robert Desbois. Là encore, Johnny s'y est collé. Une seule cover un peu plus fraîche - on ne va pas écrire "originale" ! - celle de "Anybody But Me" de Brenda Lee, devenu "L'Amour Est Fini" sous la plume de Ralph Bernet et Fernand Bonifay. Malika s'y exprime mieux que dans les trois autres titres déjà "réchauffés". Elle insuffle beaucoup de swing et de personnalité dans cette chanson pop au rythme médium. Même si les trois autres sont sauvées malgré tout par le charme un peu troublant de la voix étonnamment grave de Malika. Le tout sous la direction de Jacques Denjean. Jacques Aubert se retrouve photographe de service, pour la deuxième fois. Le résultat en vaut la peine. Un portrait sur fond vert de la petite ingénue dont le sourire est à peindre. Elle porte une robe à damiers bleus et noirs. Curieusement, c'est donc au verso de ce second disque seulement que les fans découvrent la photo avec Johnny en studio, datant du 16 octobre.
Le texte de Lee est à la fois publicitaire - bien entendu - et sincère. Il vante son "swing naturel que seules de très grandes vedettes possèdent ainsi que ses dons de meilleure danseuse de mashed potatoes en France." A cette époque "Salut les Copains" de mai 1963 lui consacre un article. Une page partagée entre Claire Ferval et l'infortunée Ria Bartok (décédée plus tard de mort violente). Comme souvent, cettte présentation de débutant(e) mélange le vrai et le faux. Malika a bien été découverte à Casablanca. Mais contrairement à ce que prétend le papier, elle n'a enregistré ni "Ya Ya Twist" ni quoi que se soit, professionnellement, au Maroc. En mars, une belle étape pour elle. Tournage d'un Discorama, évoqué par Lee avec satisfaction dans une lettre à Nina datée du 28. Au lieu d'un seul titre prévu, elle a pu en chanter deux, tant tout le monde était... enchanté de son travail. Un contraste sans doute avec d'autres débutant(e)s inexpérimenté(e)s qu'impose déjà le business... Son deuxième 45 tours est visible en gros plan, avant les commentaires un rien dédaigneux de Denise Glaser - qu'elle retrouve plus tard en tant que Tina. Pour l'heure, elle défend de sa belle voix déjà mûre son "Parce Que J'ai Revu François", à califourchon sur un petit cheval de bois ! Puis c'est "Mashed Potato Time". Elle descend de l'étalon docile et se met à danser avec un naturel confondant, comme une "vétérane" qu'elle est en réalité déjà. Sa robe à carreaux et frous frous lui donne un petit air de fête très sympathique, estampillée 60's ! Ceci se passe donc en mars. La diffusion est prévue pour le 25 mai, pour être finalement reportée au 2 juin. Quelques petits échos de presse sont publiés, dans "Elle" et "Télé 7 Jours". La jeune artiste apparaît déterminée et sûre du chemin à suivre, ne doutant de rien.
Bref retour au pays début avril. Un cocktail est donné en son honneur au restaurant La Corrida. Tout baigne semble-t-il. Cependant, Johnny a déjà découvert à Londres une autre "protégée" : Louise Cordet. Il la parraine officiellement dans l'émission où il a lui-même débuté : "A L'Ecole Des Vedettes", le 11 février. Et il l'emmène en tournée. Le projet similaire pour Malika - une tournée d'été avec l'idole-capote. Curieusement, contrairement à Malika ou Long Chris, un véritable ami de la star, qui tous deux enregistrent chez Philips, Cordet opère chez Decca ! Tout cela est assez incompréhensible : des arcanes du show biz dont Malika pâtit. Sa mère et plus tard elle-même s'en rendent progressivement compte. Il faut l'écrire : la Casablancaise n'a pas vendu des camions de disques. Il n'empêche que Nina et Malika n'ont tout simplement RIEN touché pour les trois disques sortis chez Philips. Pas "peu" : RIEN... Elles sont toutes deux formelles sur ce point. Eté 1963 : torpeur estivale pour elle. "Eté pourri" des idoles, pour certaines d'entre elles, une en particulier... La presse s'en fait amplement l'écho. Les tomates volent bas ici et là. Les conditions techniques souvent déplorables, surtout en plein air, ne passent plus. Malika n'est pas concernée par cela.

Elle se reporte sur ses études, et quelques voyages en des endroits où son grand talent peut séduire le public, sans barrière du show biz. Le 29 juin,



MAGUY BANON



avec "Qui Vous Savez" : le célèbre imitateur, acteur ("Le Temps Des Copains") Henri Tisot

un an après son "envol", aux Arènes, elle séduit sans problème le public casablancais venu pour elle et Richard Anthony, à l'initiative de Nina. Ici le chroniqueur mentionne 10 000 (non 6 500) personnes. C'est probablement la réalité des chiffres. Richard remplace Ray Charles et les Raelets, prévus pour le 6 juin puis annulés. Malika chante avec les Déchaînés Rockers Bata ! La marque tchèque de chaussures sponsorise tout ce qui est jeune là-bas. A peu près le même rôle que le chocolat Menier en France, avec les fameux copains Menier. Cette prestation scénique est la toute première d'un jeune pianiste et auteur-compositeur, puis chanteur connu : Guy Mardel ! Guy pense que Malika chante déjà des titres de rhythm and blues en anglais à cette occasion. Ses dons de polyglotte ont été travaillés dès son plus jeune âge. Anthony remporte le succès escompté. Quant à la Nation Africaine, elle loue Malika.
"Cette enfant était douée au départ, maintenant elle a en plus un métier certain qui lui permet une aisance surprenante sur scène pour une fillette de son âge et il faut bien avouer que ses dernières chansons, dont "Je M'Eveille A L'Amour" de son accompagnateur Guy Mardel, sont d'une très bonne veine et doivent lui assurer, dans un proche avenir, un nouveau bond en avant. Malika a maintenant son public, ses fans aussi, qu'elle a enchantés samedi et c'est avec plaisir que nous la reverrons lors d'un prochain gala."
On constate donc qu'elle chante déjà un titre figurant sur un prochain disque, pas encore sorti. Un projet de plus tombe aux oubliettes : celui de lui faire tenir la petite voix féminine et enjôleuse face à Anthony dans "A Toi De Choisir" ! Peut-être une simple question de maisons de disques différentes.
Le 2 juillet, "Cinémonde" lui consacre un bel article avec interview. Parmi quelques photos de la jeune fille radieuse et souriante - on la voit notamment en jupe étroite à carreaux et talons aiguille, en pleine danse : 60's en plein ! - on peut lire des réponses qui situent bien son personnage. Elle n'a rien à voir avec les jeunes que les maisons de disques lancent sur le marché comme quilles au bowling, en gardant les rares qui touchent le jackpot d'un tube. A la question "Quel effet cela vous fait d'être un enfant prodige", elle répond : "Vous savez, je danse et chante depuis si longtemps... Ma mère est journaliste, alors, depuis toujours, j'ai vécu dans ce milieu..."



Curieusement, dans l'interview d'Anne Braillard, la chanteuse confirme cette fable du "Ya Ya Twist" arabe qui aurait soi-disant été enregistré là-bas. Ce papier se termine par le portrait d'une Malika très appliquée, très soucieuse de son apparence. Au point que la journaliste finit par s'esquiver ! Ce même numéro du 2 juillet présente un 33 tours "Teenage Party" avec diverses vedettes Philips : Johnny, Sheila, Claude François etc. et Malika dans "Parce Que J'ai Revu François". Je le mentionne parce que l'hebdo signale une version mono et une stéréo (jamais entendue) de l'album. Avec deux références différentes. Le 25 juillet, on peut l'entendre - en live ou pas, Tina ne s'en souvient pas - dans l'émission "Les Jeunes Préfèrent" sur Paris Inter.

Les mois qui suivent n'apportent rien de marquant. Vers la fin de l'année, on commence à l'appeler Maguy Banon - son prénom de l'époque qu'elle renie violemment aujourd'hui. Elle est dorénavant Tina pour toujours !
A l'époque, elle continue ses études, non sans revoir sa famille à Casa. Une TV marocaine vers la fin 1963, date imprécise. Le 15 janvier 1964, la Nation Africaine présente une photo de l'adolescente devant le magasin des Liserons à Casa ; on lui offre la petite robe avec laquelle elle est passée à la TV. Son nouveau disque sort enfin, plusieurs mois après la création des chansons.

Elle s'appelle - le temps d'un 45 tours - Maguy Banon. Comme pour marquer un nouveau départ, appuyé par un court texte de Lee Hallyday au dos. C'est à nouveau Jacques Denjean qui l'accompagne, sans Guy Mardel qui ne joue avec elle que sur scène. Musicalement, la transition est frappante, et très intéressante. Une superbe réussite artistique - sinon commerciale - dans un genre yé yé peut-être, mais nettement amélioré. Le disque est réalisé avec tant de soin que la jeune interprète ne se prive pas de reprendre un Denjean stupéfait - lui le requin de studio - qui avait commis une petite erreur de tempo sur l'un des titres !

"Un Ange Du Ciel" est entraînant, guilleret, même délectable. L'enregistrement en multi tracking naissant propose une ambiance "girl group" assurée par une chanteuse solo ! Elle réussit à swinguer remarquablement avec une sorte de scat teenage. Si un jour une suite de "Pop A Paris" est éditée, ce titre figure en toute première ligne ! Une perle méconnue, écrite par Denjean et... Jil et Jan. Les deux autres morceaux originaux, pleins de verve juvénile mais de professionnalisme aussi, sont signés Mardel : "Je Suis Trop Jeune Pour T'Aimer" et "Je M'Eveille A L'Amour". On peut s'amuser de cet espiègle couplage, sûrement volontaire ! "Dis-Moi Maman" est l'adaptation, par un certain D-J White, d'une rareté : "Tell Me Mama" de Gerry Granahan, un rocker américain également leader de l'excellent groupe Dickey Doo And The Dont's. Très jolie photo d'Aubert, encore.
La chrysalide s'est faite papillon, et son clin d'œil coquin est irrésistible ! Cette nouvelle production déborde à ras bord de vitalité, de fraîcheur, de vrai talent. Commerciale mais personnelle malgré tout. Un autre trésor caché de sa discographie - avant d'autres, encore nettement plus sensationnels. Echec pourtant. Au risque de se répéter, il faut à nouveau écrire qu'AUCUNE chanteuse même renommée n'aurait pu imposer un disque dans les conditions misérables qui sont réservées à la pauvre Malika / Maguy. Elle se voit victime d'un conflit d'intérêts dont elle n'est en rien responsable. Guy Mardel se fâche avec Lee Hallyday, menaçant de quitter Philips - ce qu'il finit par faire. Représailles : quasi pas de promo. Victime : Maguy. Et entre-temps France Gall puis Michèle Torr débarquent chez Philips... Pas de place pour tout le monde.

Son charisme éclate pourtant aux yeux et aux oreilles d'un autre public. Celui de "l'Epi Club"... pas à Paris, celui de Beyrouth ! Dans la capitale libanaise, elle reçoit un traitement de star, comme en attestent les articles locaux, avec photos éloquentes. Elle est accueillie comme un chef d'Etat, avec voitures portant une banderole à son nom, et la foule qui se presse autour d'elle, le 5 mars 1964. Ce club coté engage des vedettes internationales depuis deux ans. Malika et sa mère sont sur un nuage, à nouveau. Retour



- trop bref - des beaux jours. Nina retrouve le même plaisir de la scène, officiant comme choriste pour sa fille adorée. La TV libanaise se déplace. Pendant son séjour elle se voit invitée au mariage d'une légende : la chanteuse Fairouz, aussi populaire que la fameuse Oum Kalsoum. Les journaux annoncent six dates supplémentaires à "l'Epi Club", suite à son triomphe. Ceci jusqu'au 15 mars. Avec en outre le show unique le 14 au Ciné Théâtre du Collège de la Salle à Beyrouth. Le phénomène bientôt habituel - on le verra par la suite - se reproduit. Laissée en contact DIRECT avec le public, Malika (présentée sous ce nom au Liban) fait mouche. Elle accroche, elle plaît, elle séduit. Voilà pourquoi cette artiste brillante, attachante et par ailleurs trop modeste mérite infiniment plus d'intérêt et de considération que tant d'industriel(le)s de la chanson. Les rouleaux compresseurs des médias peuvent les favoriser outrageusement.

Des facteurs extérieurs au vrai talent sont mis en avant, à commencer par des éléments biographiques "scandaleux" ou destinés à faire pleurer Margot. Ce n'est pas nouveau, mais la tendance ne fait que croître. La puissance du conditionnement publicitaire est hélas très forte. Mais la force des émotions qu'induisent en nous les artistes n'est en rien liée à ce système. Même si je m'empresse d'ajouter que la gloire a également récompensé des stars qui méritaient VRAIMENT de l'être, à commencer par un Elvis Presley. Simplement il s'agit de faire la différence entre les vraies joies artistiques, et le contexte "marketing" favorable ou hostile dans lesquelles elles sont possibles... ou étouffées. Il faut faire le tri. Il est très dur de ne pas craquer pour la petite reine privée de couronne, dont les trésors se trouvent dans la voix plutôt qu'autour du cou. Retour en France : rien ne bouge. A une émission près : "Feux De Joie" d'Albert Raisner, pour la radio publique. Il en existe plus tard une déclinaison éphémère pour la télévision. Maguy enregistre sa séquence le 26 mai au cinéma Marcadet, sis au 100, rue Marcadet. A titre indicatif, son cachet est de 146 F. La diffusion a lieu le 6 juin. Vers cette époque, elle donne quelques petits concerts dans des cinémas parisiens comme le Rex ou le Marcadet Palace, ainsi qu'en banlieue. Elle est accompagnée par le tout premier groupe de scène de France Gall, des Libanais : Patrick Samson et ses Phéniciens. Ceux-ci venaient de quitter Beyrouth pour Paris lorsque Malika y triomphe. Un EP d'eux (1965) est très recherché : une version explosive du "Gloria" des Them. Samson a ensuite chanté en Italie, et nul ne sait ce que ce chanteur et ses musiciens ont pu devenir. Ou comment insérer un "qui peut nous dire" au cœur d'un article !

Pour en revenir à Maguy, le disque sous ce nom ne marche pas en France. Il se vend seulement au Liban et en Tunisie. Allegria poursuit ses études en rêvant de musique et de chanson. En juillet 1964 retour à Casa. Prestation aux Arènes en première partie d'Eddy Mitchell et les Fantômes. Dont le batteur Charles Benarroch a la joie de retrouver ses racines marocaines ! Pour l'occasion, la chanteuse est redevenue Malika, accompagnée par des "Golden Stars" au line-up inconnu. En été 1965, la chanteuse et ses condisciples de l'Ecole du Spectacle de Jussieu se retrouvent au lycée Hoche de Versailles. Un téléfilm y est tourné par Jean-Paul Roux : "La Leçon De Chant" avec Anne Doat, d'après une nouvelle de Katherine Mansfield. Elle y chante en chorale des airs du début du siècle !
Cette production déjà très poussiéreuse à l'époque n'est diffusée que le 26 avril 1966. C'est sans importance... On est à des années - lumière des yé-yés ou de la pop. Personne ne la remarque dans ces conditions.
Ce qui est loin d'être le cas quelques mois plus tôt. Maguy est engagée pour des shows les 30 et 31 décembre 1965 et le 1er janvier 66 au Casino de l'Aletti à Alger. Elle y est accompagnée par des musiciens du cru, tout comme l'année précédente à Beyrouth. Ici il s'agit de l'orchestre connu de Carlo Lazzara. Contrairement à l'Epi Club, elle est annoncée en vedette américaine seulement. Tête d'affiche : Charles Trenet, que Barclay tente péniblement de relancer à cette époque. Et le syndrome devenu habituel se produit. Le public, émerveillé, CHOISIT. La jeune et gracieuse artiste triomphe. Son engagement est prolongé de plusieurs jours. En outre, elle est invitée à se produire pour des soirées privées de grand luxe. Trenet, lui, se voit supplanté par elle. Il s'en va avant terme, à l'amiable ou non : je l'ignore. Et lorsque la teenager surdouée lui demande un autographe, elle n'obtient qu'un refus de la star vexée.
Un pas si grand Charles que cela - à cette occasion s'entend ! Un grand maître et bien mauvais perdant ; les deux artistes n'ont fait que leur métier. Il faut accepter le verdict des gens, quand vient l'heure de vérité - enfin - de la scène. La chanteuse, quand à elle, disparaît pour un temps. Comme un perce-neige que l'on ne voit pas mais qui surgit de terre dès les premiers beaux jours... C'est la suite de l'histoire d'Allegria Banon.

Christian NAUWELAERS



Décembre 1965 sur scène au Casino Aletti à Alger

CLAP / 60

"MASCULIN FÉMININ"

Avec moins de 100 000 spectateurs lors de son exclusivité Parisienne il est difficile d'évoquer un réel succès populaire pour ce film culte, réalisé par l'un des mousquetaires de la Nouvelle vague : Jean-Luc Godard, très librement inspiré de deux nouvelles de Guy de Maupassant : "La Femme de Paul" et "Le Signe".
Sur les écrans parisiens le 22 avril 1966 "Masculin Féminin" (interdit aux moins de 18 ans !) n'échappe pas à la conception cinématographique, souvent hermétique, de Jean-Luc Godard dressant le bilan d'une jeunesse en pleine mutation, bafouant volontiers les valeurs héritées de l'après-guerre, soudain bien désuètes, face à ce formidable élan de liberté qui favorise tout naturellement une évolution des mœurs salutaire.
Un canevas assez judicieux qui nous entraîne tour à tour au Drugstore Publicis, à La Locomotive, au "Celtic", dans les studios d'Europe N°1 ou encore au studio Beaujon où Madeleine, incarnée avec talent par la délicieuse Chantal Goya, enregistre son nouveau 45 tours sous la houlette de Mickey Baker.



Un parcours plutôt sympathique qui nous restitue assez fidèlement le quotidien d'une jeune idole de la chanson dont la sexualité, exprimée sans tabous, semble être une préoccupation majeure en l'absence de toute contraception légale.
Radicalement opposé à ce séduisant profil féminin, tout au plus taquiné par quelques hormones coquines, le démon idéologique, cher à Godard, ne tarde pas à ressurgir sous les traits de Jean-Pierre Léaud (Paul) enquêteur dans un institut de sondage qui ne peut cautionner cette société vampirisée par "l'empire Coca Cola", face à son engagement politique qui dénonce une telle boulimie de consommation.
Un rôle sur mesure pour le talentueux comédien, découvert par François Truffaut ("Les 400 Coups") dont l'emploi d'enquêteur semble au fil des séquences se traduire par une réelle introspection personnelle face à ses propres questions.
Marx, l'amour, la vie, l'homosexualité, la contraception : autant de sujets essentiels pour notre enquêteur, tourmenté, qui semble trouver une oreille compatissante auprès de "Mademoiselle 19 ans" : Elsa Leroy (Catherine) surprise par l'audace ou l'indiscrétion de certaines questions.
Tourné en décembre 1965 dans le quartier de Montparnasse, à la Locomotive et dans les locaux d'Europe N°1, "Masculin Féminin" (initialement intitulé "La Femme De Paul Avec Le Sourire") est selon Jean-Luc Godard "une œuvre musicale essentielle, un concerto sur la jeunesse".
"Le contraire d'une thèse ou d'une analyse sur la jeunesse, même si le film présente des aspects plus près de la sociologie que du roman" (Les Lettres Françaises 2 avril 66).
Un avis assez controversé comme le relate "Image et Son" dans son édition 1966, notant l'absence de scénario et une vison de la vie assez désordonnée. "Masculin Féminin : un film qui tente de nous parler de nous-mêmes mais trop hermétique pour le grand public ... le cinéma de Godard est ailleurs que sur l'écran. C'est tout ce qu'il ne dit pas, ne montre pas qui est essentiel, c'est entre les plans que ses films existent. Chaque spectateur se fait son propre cinéma... le jour ou tous les acteurs dans tous les plans agiront et parleront simplement avec le cœur, de leurs émotions, de leurs problèmes, les fragments de film feront vraiment un film. Mais ces acteurs sont-ils nés ?"
Film culte, documentaire raté, tentative d'essai sociologique hermétique, difficile de cerner la réelle démarche de Jean-Luc Godart offrant néanmoins à la délicieuse Chantal Goya un rôle sur mesure où elle conjugue avec un égal talent candeur et sensualité.

Marc LIOZON



Élue Mademoiselle Age Tendre en mai 1965 **ELSA LEROY**, domiciliée à Clamart ne tarde pas à acquérir une belle notoriété grâce à l'appui du mensuel des filles dans le vent qui peuvent s'identifier à cette lycéenne dont le frais minois attire de suite la sympathie.
Une ambassadrice plutôt conciliante qui semble se prêter sans rechigner aux différentes exigences de la rédaction avant de proposer elle-même sa rubrique de beauté.
Une capitalisation à outrance sur son titre avec une gamme de produits dérivés et l'enregistrement en 1966 d'un 45 tours, sous label AZ, où accompagnée par Gérard Hugé notre "Miss" ne tarde pas à flirter avec le succès grâce à "Comment-fais-Tu" puisé dans le répertoire de Ian Whitecomb. Un élan discographique qui semble vite se diversifier avec une rapide incursion au cinéma ou après un court-métrage elle incarne son propre rôle dans le film de Godard.

QUI PEUT NOUS DIRE ?

TIÉNOU

Avec comme seule carte de visite un prénom : Tiénou enregistre dès 1964, sous label Polydor deux 45 tours orchestrés par Max Boyat avant d'amorcer en 1967 un nouveau départ propice à démontrer ses réelles capacités vocales et un feeling envoutant. Accompagnée par les excellents Wind-Ding's de St Cloud, présents sur le tremplin du Golf Drouot le 8 mai 1965, l'osmose semble alors parfaite pour aborder un nouveau répertoire plus inspiré à l'image du succulent "Pop Art" vecteur selon Tiénou d'émancipation et de liberté : (...)"Mes robes ont des trous / Je Me fiche du qu'en dira-t-on / Je suis Pop Art, Vive la liberté".



Qui peut nous aider à retracer son parcours atypique en marge de toute réelle promotion?

RIA BARTOK

Pétillante à souhait Ria Bartok, après des débuts prometteurs semble rapidement s'effacer de l'échiquier artistique avant de disparaître tragiquement dans un incendie, mal défini, au seuil des années 1970 alors qu'elle séjournait dans un hôtel.





Originaire de Juvisy sur Orge, Patricia se révèle au grand public durant l'été 1967 avec "Quand On Est Malheureux" signé Michel Berger, qui flirte rapidement avec le succès avant d'imposer le très romantique "Est-Ce Qu'Une Fille Peut Dire Je T'Aime ?" ou encore les adaptations, réussies, de "Night White Satin" ("Mes Rêves De Satin") puis I Starded A Joke" ("Je Voulais Rire") emprunté aux Bee-Gees.
Le sillon du succès ne semble d'ailleurs pas fléchir pour notre jolie brunette comme l'atteste une discographie soutenue, dispensée dès 1970 sous sa véritable identité : Patricia Paulin. Une identité finalement abandonnée en 1974 pour une nouvelle version de "Quand On Est Malheureux" publiée sous label RCA, avant de se métamorphoser quelques années plus tard en Jenny Naska et de nous convier à un aguichant :"Couchez-Moi Sur Vos Platines".
Timide, réservée, mystérieuse, difficile de reconstituer le puzzle artistique précis de Patricia, débuté dans le café de ses parents : "Aux deux Gares" à Juvisy dès 1963, avant de bénéficier de l'appui et de l'inspiration du précoce Michel Berger, recruté en 1966 comme conseiller Artistique par le label Pathé-Marconi. A vos plumes ?

Des éléments bien minces pour créditer la thèse d'un suicide ou encore d'une cigarette mal éteinte comme nous le démontre notre ami Jean-François Marcellin qui après de longues et minutieuses recherches nous apporte enfin des informations concrètes sur l'enjôleuse Ria, toujours sous contrat avec l'Agence Parisienne Modëi en 1966 où elle figure au rang des Artistes Lyriques. Un statut qu'elle semble préserver jusqu'à sa disparition le 28 avril 1970 à 10h30 dans un immeuble cossu situé 71, rue de Provence, à Paris, qui semble alors sa résidence principale et non un Hôtel occasionnel où Ria, déprimée (?) aurait trouvé un refuge.

Jean-François MARCELLIN

VIC LAURENS

Arborant une superbe chemise rayée très colorée, notre Ami Vic a décidement fière allure et semble nous inviter à le rejoindre derechef sur une piste de danse où l'on reconnaît également Isabelle Foret (à gauche) ancienne épouse de Claude François.
Une invitation sympathique hélas réduite à un simple visuel, réussi, destiné à nous inciter à adopter sans plus attendre les chemises "Club" dont les coloris chatoyants ne peuvent que séduire les copains.



Édité en 1967 par les productions SIMM on imagine aisèment la déception de l'auditeur pressé de découvrir sur son "Teppaz" quelques titres récents de Vic, écartés au profit d'un florilège de succès assez éloigné de la verve de notre ex-Vautour que l'on imagine mal fredonnant le jovial "Riquita" !
Un procédé coutumier selon Vic alors très courtisé par la publicité pour louer tel ou tel produit (Blousons St Rémy, Chemises Club....).
Initialement destiné à la presse certains clichés seront ainsi habilement recyclés pour illustrer des pochettes de disques créant parfois une certaine confusion entre un visuel attractif éloigné d'un quelconque intérêt artistique.
Une attitude contestable qui nous permet de retrouver (souvent à leur insu) de nombreux artistes dont la notoriété constitue alors un solide atout pour stimuler des ventes, voire favoriser l'émergence d'un jeune talent à l'image de Valérie Lagrange ornant certaines pochettes de Nancy Holloway !

Un immense merci à **Vic Laurens** et **Patrick Lefierdebras** pour leur aide précieuse.



Photo Bruce Flemings - Collection personnelle Jean-Noël Coghe (D.R.)

Native de Willesden, dans la banlieue Nord de Londres, **CAROL FRIDAY** (Carole Clarke pour l'état civil) apparaît sur scène dès l'âge de treize ans lors d'un gala à Oxford, peu avant de figurer au générique d'un film "Spare The Bad" où elle se révèle excellente comédienne .
Remarquée par Chris Sandford à la Corona Stage School elle ne tarde pas à enregistrer son premier 45 tours, composé par Roger Fennings, où son agréable filet de voix conjugué à un frais minois semblent d'excellents atouts pour être rapidement adoptée par le public.
A l'affiche de différents galas sur la côte Belge, dès 1965, sa carrière semble alors bien engagée comme l'atteste sa participation à la tournée mouvementée des Kinks qui débute au Twenty-Club de Mouscron début mars 66 aux côtés des Sunlights et du regretté Olivier Despax.
Après quelques infortunes le samedi 19 mars où le concert se déroule sous l'égide du réputé, mais chahuteur, Club des Aigles au Régina de Bruxelles où elle quitte la scène en pleurs sous la huée et les quolibets des spectateurs déchaînés, un gage de sympathie semble rapidement s'établir lors des étapes suivantes entre la très séduisante et talentueuse Carol et le public qui se presse tout au long de ce périple annoncé à Liège, Anvers, Amiens, Lens, et Lille. Ultime étape où un écho relate que Carol vient d'enregistrer son premier disque en Français : "Toutes Mes Amies" couplé à "Jours Perdus" qu'elle a présenté en exclusivité à Télé Lille.
Comparée par "Salut les Copains" à Sandie Shaw, dont elle épouse sinon le talent et la popularité, de troublantes mini-jupes, c'est bien volontiers que le mensuel conquis lui accorde un gage de confiance pour rapidement conquérir le public français.

Qui peut nous aider à retracer sa carrière obscure qui semble initialement liée au talenteux tandem Chris Sandford / Roger Fennings ?

JEAN-NOËL COGHE : DU MICRO A LA PLUME

Je ne connaissais pas du tout Jean-Noël Coghe avant ma rencontre avec les Sunlights pour le compte du N° 39 de la présente revue. Depuis, grâce aux souvenirs vivaces des trois frères Cogoni enrichis par l'étude de plusieurs documents, son riche parcours journalistique s'étale à la… une de mes modestes connaissances. Quelle carrière au sein des différents médias français et belges, amis du Club des Années 60 !
Jean-Noël Coghe est l'auteur d'une demi-douzaine de livres qui traitent avec talent de ses nombreuses rencontres musicales et de son travail de radio-reporter tout terrain. Dans chacun de ces ouvrages écrits avec les tripes et une fibre sociale exacerbée, une petite place est toujours faite pour ses "grands frères" roubaisiens : les fameux Sunlights. Afin de le remercier de sa fidèle et indéfectible amitié à leur endroit, Serge Cogoni m'a soufflé l'idée de raconter la vie trépidante de ce grand journaliste humaniste formé dans les studios de l'innovante RTB (Radio Télévision Belge). Voilà un très bon sujet pour le N° 42. Mon "vénéré" rédacteur en chef, Marc Liozon, va s'en lisser la barbe de plaisir, du moins je l'espère !
Le rendez-vous, fixé au lundi matin 5 septembre 2005, doit se dérouler dans la jolie maison de campagne que Jean-Noël Coghe possède à quelques kilomètres d'Uzès (Gard).
6 heures : nous partons de Sanary (Var) à deux voitures. Dans la première prennent place Serge Cogoni et sa charmante épouse, Chantal. Je conduis la deuxième en compagnie de ma femme, Dan, et d'Aldo Cogoni. Ce sympathique et séduisant barbu sexagénaire, la voice leader des Sunlights, a été le témoin de mariage de Jean-Noël Coghe en 1968.
9 heures : nous quittons l'autoroute à Nîmes et nous prenons, guillerets, la direction d'Uzès. La campagne qui défile tout autour de nous est magnifique malgré la pluie qui ride sporadiquement les vitres de la voiture.
9 heures 10 : nous nous trompons de route. Pire : nous tournons en rond ! En effet, nous rencontrons à deux reprises un trio de braves chameaux - ou dromadaires, nous n'avons pas le temps de comptabiliser les bosses ! - qui prennent le frais sur la place d'un village déserté par les foudres du ciel. Quel cirque !
9 heures 30 : nous arrivons enfin à destination. Nous pénétrons dans une vaste propriété peuplée de grands arbres verts et touffus. Nous apercevons dans le fond une villa au crépi jaune bâtie toute en longueur. Mon cœur bat la chamade. Je vais enfin rencontrer celui qui a tenu… en respect au bout de son micro baladeur une pléiade de stars du show biz international et de la politique hexagonale.
Serge Cogoni, le maître d'œuvre de cette journée qui s'annonce mémorable à plus d'un titre, s'empresse de faire les présentations d'usage. Je ne suis pas surpris par le physique de notre hôte que je connais bien grâce aux photos et aux vidéos maintes fois visionnées. De taille moyenne, il me fait penser à l'acteur Jacques Villeret en plus mince et plus beau. Ses yeux affichent un bleu profond. Ses propos sont souvent émis avec un fort accent "chtimi" quand il décrie une personne ou un fait plus particulièrement lié à sa région natale. Monsieur Coghe manie l'humour et la dérision de… langue de maître, semble t-il. Ceci n'est pas fait pour me déplaire ! Un jus d'orange pressée par ses soins scelle une nouvelle et prometteuse amitié. Je suis conscient de mon état de rédacteur privilégié. Sans l'appui des frères Cogoni, je ne serais certainement pas devant cette figure du journalisme français.
11 heures : nous nous installons, Aldo, Jean-Noël et moi, sous un porche. La température est plus qu'agréable, mais les nuages gris menacent toujours. Nous sommes à moins de vingt-quatre heures du déluge qui s'abattra sur les départements du Gard et de l'Hérault. Madame Coghe étant absente de la région, c'est Serge qui, en



Jean-Noël Coghe (à droite) initié à la guitare par Bruno Cogoni des Sunlights - Archives personnelles J.N. Coghe (D.R.)



Avec Aldo Cogoni arborant le même pull que Buddy Holly !

bon Sarde, s'apprête à en découdre avec des pâtes tout spécialement apportées de Toulon. Chantal et Dan observent les faits et gestes du fier maestro des fourneaux affublé d'un tablier de fortune.

Je prépare avec précaution mon DAT et son micro pour l'enregistrement. Les quatre cassettes sont prêtes. Je suis nettement plus détendu que tout à l'heure. Mes nombreuses notes encombrent la table. Je propose à Jean-Noël non pas une interview classique, mais une discussion à bâtons rompus, voire… repue dans quelques heures. Et c'est parti !

Jean-Noël Coghe est né le 22 décembre 1946 à Wattrelos. Cette ville frontalière, la plus étendue du département du Nord, compte plus de quarante cinq mille habitants. Elle fait partie d'une vaste métropole forte de quatre vingt-six communes - dont Lille, Roubaix et Tourcoing - qui s'imbriquent les unes dans les autres. De l'autre côté de Wattrelos, il y a la Belgique et plus précisément Mouscron. Cette ville, nouvellement wallonne, a vu naître le regretté humoriste Raymond Devos et le chanteur Jacky Delmone. Elle se situe à dix-huit kilomètres de Lille.

Jean-Noel Coghe : "Mouscron et Wattrelos sont pour moi une seule et même ville, même si les habitants des deux contrées y vivent à un rythme différent… En venant de France, la rue est sombre, triste, vide. Le poste de douane franchi, soudain, la rue prend des couleurs. Elle vit. Néons, musique, odeurs de frites, rires… Le rêve est accessible, palpable…Cette différence de vie n'empêche pas Français et Belges de se marier entre eux. La frontière, ligne imaginaire comme disait l'acteur belge Ronny Coutteure, coupe plusieurs maisons en deux. La salle à manger est en France, par exemple, et la cuisine trône en Belgique ! En ce qui me concerne, j'ai la carte d'identité française, mais les Coghe sont d'origine flamande avec des descendants sardes, comme nos amis Cogoni".

Le papa Coghe, architecte de métier, est l'un des concepteurs des magasins Phildar régionaux. Il s'occupera un peu plus tard de l'implantation des premiers supermarchés Auchan chers à la famille Mulliez.

Le textile est une industrie vitale pour le développement et la prospérité de cette importante agglomération. La Lainière de Roubaix emploie plus de huit mille personnes, dont de nombreux immigrés italiens et algériens. Un des oncles de notre homme dirige une usine à Aubenton (Aisne), la ville natale de Jean Mermoz. "Le cliquetis régulier des métiers à tisser, l'odeur, la moiteur des vastes ateliers, les gestes de ces hommes et femmes qui fixent sur leurs fuseaux, d'une main experte, des fils interminables, me sont familiers. Ce battement et cette palpitation courent, longent les rues de Roubaix - Tourcoing - Wattrelos".

La maman Coghe, alors âgée de dix-huit ans, avait rêvé un temps d'accéder au métier de speakerine dans cette bonne ville de Lille qui a vu naître la première radio de l'Hexagone. Ce beau rêve de jeunesse n'a pas pu se réaliser. Elle sera mère au foyer. Le grand-père Coghe, ancien fermier et "bistrotier", fabrique du soda ; un marchand d'eau en quelque sorte ! Wattrelos, comme Roubaix, abrite un débit de boisons pour quarante habitants. "Le bistrot, dans



Jean-Noël Coghe en compagnie de Vince Taylor, du chanteur belge Jimmy Frey et en arrière plan de Jean-Claude Camus au "Relais de la Poste" en février 1964

les années 40 et 50, était le seul lieu de convivialité, de vie, de rencontre et de mélange. On y faisait de la musique tout en buvant de la bière. L'accordéon était roi. Il y avait même des contorsionnistes. Si la première projection cinématographique s'est effectuée à Paris, la deuxième s'est produite à Roubaix en 1899. La région Nord, et surtout la Belgique, a été souvent en avance sur les autres. La vie était intense dans ces coins. Quand je regarde des photographies de l'époque, il me semble voir la ville de Chicago ou de New-York. Incroyable ! Je crois que le rock n' roll a pris dans ces zones parce qu'il existait le bon terreau, parce qu'il y avait un mélange de population à l'instar des Etats-Unis d'Amérique et que chacun apportait ses propres traditions musicales".

Quant à la grand-mère Coghe, Marie, placée dans une famille bourgeoise, elle a langé et torché le derrière du jeune Roubaisien Maxence Van der Meersch (1907-1951) qui est devenu un écrivain reconnu (voir "La Maison Dans La Dune", "Quand Se Taisent les Sirènes", "L'élu"…).

Après une maternelle plutôt chahutée terminée par une mise à la porte définitive, le jeune et turbulent Jean-Noël est admis dans un établissement religieux. Il y restera tant bien que mal jusqu'à la classe de seconde après avoir réussi entre temps l'incontournable certificat d'études primaires, "la dernière étape avant la conscription et l'armée qui fait de vous un homme".

Nous sommes maintenant au tout début des années 60. Le môme Jean-Noël, habillé d'un blue-jean et d'un blouson foncé, pénètre dans un magasin d'électricité situé à Hirson, dans l'Aisne. Il demande au marchand, un vieux monsieur attifé d'une blouse grise, des disques de rock américain. Notre adolescent ne possède pour l'instant qu'une modeste culture sur cette musique qui défraye la chronique et qui commence à faire recette chez les disquaires belges. Les premières "galettes" de rock and roll en provenance de nos voisins circulent dans la région du Nord de la France au compte-gouttes, presque sous le manteau ou plutôt… sous le blouson noir. Attention à la douane, jeune homme ! Bref, Jean-Noël furète sans illusion dans une boîte à chaussures bourrée de disques que vient de lui apporter le commerçant débonnaire. Les pochettes se succèdent à un rythme soutenu. Tout à coup, la photo en gros plan d'un visage souriant se présente à lui. Incroyable : un 45 tours de Gene Vincent. Ouais, un deuxième ! Vite les copains, un électrophone ! Les tripes s'agitent et se nouent à l'écoute des vinyles. Amis du Club des Années 60, nous sommes en présence d'un moment solennel et ineffaçable appelé révélation ! "Five Feet Of Lovin" et "Somebody Help Me", bien avant "Be Bop A Lula", passent et repassent sur le plateau brûlant du pauvre appareil à deux sillons de l'agonie. "L'électrophone et le vélo, pour les adolescents de cette époque, représentaient le premier signe d'indépendance".

L'ensemble du pays d'outre-Quiévrain vit depuis quelques années sous l'influence du brave oncle Sam. Cet important phénomène culturel ne peut s'expliquer uniquement par la

seule présence de bases U.S. en Flandre. Il faut également prendre en compte la pléthore d'orchestres américains et anglais qui se manifestent régulièrement à Bruxelles, la capitale. La communion est telle que des échanges fructueux se développent à la grande satisfaction des jeunes. A Mouscron, on s'arrache les 45 tours des pionniers du rock : Gene Vincent, Bill Haley, Elvis Presley, Eddie Cochran, Buddy Holly, etc. Il y a déjà les pro-Vincent et les pro-Presley. Jean-Noël se place d'emblée dans la première catégorie. Les nombreux cinémas de la ville affichent de 15 heures à 23 heures des films américains comme "Graine De Violence" (Richard Brooks/1955), "La Fureur De Vivre" (Nicholas Ray/1955) ou "Bagarre Au King Créole" (Michael Curtiz/1958) avec le "Pelvis". A l'entracte, des orchestres régionaux - Les Eagles Stones, Quatre Rock et autre Korrigans sponsorisés par la lainière de Roubaix - distillent bruyamment quelques standards. Dans les allées, des jeunes spectateurs se défoulent en dansant sous la vigilance discrète, mais efficace, de l'autorité policière. Les magasins de vêtements vendent à satiété des jeans ou des Tee-shirts. Les boots sont aussi très prisés. Les bureaux de tabac proposent aux clients un éventail de grandes marques américaines. La bière coule à flots dans les brasseries et les discothèques. Les marchands de journaux augmentent leur chiffre d'affaires grâce aux magazines de rock "Juke Box" (Belgique) et "Disco Revue" (France). Ce dernier, créé en septembre 1961 par un Lorrain de dix-huit ans, Jean-Claude Berthon, consacre rapidement une couverture à Gene Vincent. Parions que Jean-Noël n'a pas hésité à l'acheter. Le week-end, de jeunes frontaliers de Wattrelos ou d'ailleurs viennent rejoindre leurs amis belges pour se distraire dans les nombreux clubs, ou dancings, implantés à Mouscron. L'un d'eux, Le Relais de la Poste, situé au 18 Grand' Place, entrera tout doucement dans l'histoire à l'instar de la fameuse Cavern de Liverpool ou du Marquee-Club de Londres. Le patron de cet authentique relais du XVI ième siècle s'appelle Adolphe. Sa fille, Ginette, a épousé un ancien champion de natation et maître nageur, Jean Vanloo. Ce



En 1964 Jean-Noël avec les Chaussettes Noires et Sany D.J. du "Twenty"

grand gaillard affable, amateur de cigares, se démène comme un beau diable pour faire venir des orchestres de bal ou d'attraction, français ou étrangers, dans l'établissement familial réputé. L'un d'eux, I Cogoni, originaire de Roubaix, se taille un tel succès que le recruteur susnommé décide d'en faire ses poulains. Jean Vanloo, producteur de spectacles, devient également manager. Il auditionnera en 1979 Louise Ciccone, la future Madonna.

La deuxième rencontre entre Jean-Noël Coghe et les trois frères Cogoni, futurs Sunlights - la première s'était faite superficiellement lors d'un bal à Wattrelos -, s'opère au Relais de la Poste en 1961 non sans que l'adolescent déluré n'ait employé quelques ruses de sioux pour cacher son jeune âge. En effet, il lui manque trois printemps et un millier de lunes pour atteindre les dix-huit ans réglementaires. I Cogoni, avec le bassiste Jean-Paul Van Houtte, est au programme des réjouissances en compagnie des Cousins, I. Trovatori et des Chaussettes Noires. Leur amitié, toujours aussi vivace quarante-cinq ans plus tard, sera déterminante pour la carrière



Les frères Cogoni avec le bassiste Tony Manteau pour les 18 ans de Jean-Noël

de notre futur rédacteur. Ses goûts musicaux se précisent et s'affinent : le rock des pionniers, bien évidemment - sa collection de vinyles s'enrichit - mais aussi le blues et le jazz. Une chose est sûre : il rejette cette "merde" venue de France qu'on ne va pas tarder à appeler "yéyé". Comment peut-on torpiller sans vergogne de grands standards américains et anglais pour en pondre de si affligeantes adaptations ? Le tout jeune Johnny Hallyday, à la (grande) limite, échappe à ce jugement de valeur. Il l'a rencontré dernièrement à Roubaix à l'occasion d'une séance de dédicaces. Jean-Noël lui tend timidement un 45 tours sur lequel sont gravés deux morceaux pour le moins antinomiques, "Tu Parles Trop" et "Bien Trop Timide". Johnny gribouille quelques mots à la va vite et signe sans lever la tête. Quelle désillusion pour l'intéressé : la future idole des jeunes a écrit "pour Jean-Noelle" !

Jean Vanloo organise à Lille, dans le vétuste Palais des Sports, son premier festival rock où se côtoient Les Chats Sauvages, Les Pirates, Jacky Delmone, Les Sunlights et un pur produit d'Eddie Barclay, Vince Taylor, "le diable du rock, un Anglais au passé américain qui défraye la chronique". Notre adolescent y assiste avec un plaisir non dissimulé. "Un festival digne de ce nom. Des bagarres éclatent dans les loges entre messieurs les artistes. Ils se disputent l'ordre de passage. Vince Taylor et ses Play Boys mettent tout le monde d'accord. Ils font littéralement exploser ce Palais des Sports. Les fauteuils cassés ne se comptent plus. Le public débarque en bandes de toute la métropole, via ce tramway nommé Mongy qui relie les trois villes sœurs, Lille-Roubaix-Tourcoing".

"A l'enterrement d'Eddie Barclay au printemps dernier (2005), tous ses copains étaient habillés en blanc. Personne ne l'a remarqué, et pour cause, mais il y avait dans un coin du cimetière une âme toute vêtue de noir : celle de Vince Taylor !".

Le Relais de la Poste affiche Gene Vincent le 27 janvier 1963. Jean-Noël est fou de joie. Son idole ici, chez lui : génial ! Ce même jour, le rocker américain - accompagné par un groupe anglais, The Dragons - fait un malheur au Palais

des Sports de Paris devant cinq mille spectateurs enthousiastes. Il faut maintenant rallier au plus vite Mouscron pour le second concert de la journée. Le Nord de la France et la Belgique frissonnent. Les routes sont enneigées. La vedette se fait attendre. Minuit sonne : toujours personne à l'horizon. Le public déçu, on le serait à moins, se retire. Le dancing va fermer. Soudain, les phares d'une voiture balaient le porche. Hé, c'est Gene, les gars ! Le brouillard et le verglas sont les seuls responsables du long retard. Aidée de ses béquilles, la star pénètre dans les lieux. Jean Vanloo et la vingtaine de clients attardés au bar de l'établissement n'en croient pas leurs yeux. On offre au rocker transi de froid un café brûlant pour le réchauffer. Puis, relevant la tête, il dit le plus naturellement du monde : "Je veux chanter". Stupéfaction ! On rallume à la hâte la scène. Les Dragons revêtent leur beau costume lamé. Jean-Noël, la bouche ouverte, côtoie les anges. Les Cogoni qui ont joué une grande partie de l'après-midi, en oublient leur fatigue. "Après s'être produit devant cinq mille spectateurs, Gene Vincent, tout en cuir noir, donne un récital pour vingt personnes. Avec autant de fougue et de passion. Assis sur la scène, je suis bouleversé, sidéré. Ce rocker dont j'écoute les disques à longueur de journée est là, devant moi, qui se livre totalement. C'est fabuleux".

L'orchestre Cogoni-Gianonne Quartetto devenu I Cogoni puis Sunlights, distille sur scène des styles de musiques fort différentes suivant le public ou le lieu des festivités : chansons italiennes, chansons françaises, morceaux instrumentaux et standards du rock. Les bals, les attractions et les spectacles se multiplient dans un territoire qui dépasse maintenant les contours du nord de la France et de la Belgique. Le succès ne se dément pas et se concrétise par des passages réitérés à la radio. Les Sunlights enregistrent quatre EP instrumentaux chez Decca. Jean-Noël est devenu un proche des frères Cogoni, Serge, Aldo et Bruno. Il a même ses entrées dans la maison familiale où règne la Mamma Letizia et assiste, en privilégié, aux répétitions du groupe. Il suit, selon la disponibilité que lui accorde ses études, les nombreux déplacements de la formation en pleine effervescence. Il enfile alors la tenue de l'homme à tout faire très prisée dans le show business. Le voici tour à tour secrétaire, chauffeur, bricoleur, déménageur, garde du corps, responsable du matériel, réconciliateur et parfois... confident. Ses multiples rencontres dans le métier enrichissent sa culture musicale.

Cette vie d'errance et d'éloignement familial, pas toujours facile à gérer, possède aussi ses moments agréables, voire très agréables, pour un jeune de dix-huit ans. "Les Sunlights établissent leurs quartiers d'été sur la digue, dans un hôtel de Blankenberghe, l'une des plus jolies stations balnéaires de la côte belge..."

"Le dernier étage de hôtel réquisitionné, je partage la chambre d'Aldo. Durant trois semaines, je vis à ce rythme. Période euphorique. Insouciance garantie. Lever, plage, soleil, mer, filles, jeux de plage, jeux de mains, jeux de cœur... et Michèle a de longs cheveux bruns. Le soir, balades, concert, restau... Toujours entouré d'une bande...".

Jean Vanloo et Jean-Claude Camus, l'ex-assistant de Bruno Coquatrix à l'Olympia, préparent une tournée en France et en Belgique pour Gene Vincent. Vingt-cinq galas sont programmés entre le 5 et le 31 octobre 1963. Les Sunlights, protégés du producteur belge et excellents musiciens de rock, sont tout naturellement engagés pour accompagner la star américaine. Jean-Noël, études obligent, ne fait pas partie du long voyage, mais assiste au spectacle du 7 octobre au Colisée, à Roubaix. Près de quarante années plus tard, il écrira dans son ouvrage de référence "Autant En Emporte Le Rock" : "Gene est là, vêtu de cuir noir, appuyé sur ses béquilles, attentif, tendu, guettant le moindre détail de la préparation. La salle plonge dans le noir. Le public s'enflamme. Gene devient nerveux. Il se défait de ses béquilles, saisit le micro. Il est prêt. La foule trépigne. Les musiciens balancent une courte intro. Le silence se fait dans la salle. Guitares et batterie se figent à leur tour. La voix retentit, extraordinaire. Le rideau s'écarte. Gene apparaît, le corps penché sur le micro, les yeux rivés vers le haut, la jambe infirme posée en avant. Il envoûte, ensorcelle. Nous sommes en son pouvoir...". Le spectacle terminé, Le Blue Note, club de jazz réputé implanté à Roubaix, accueille les membres de la tournée pour une petite collation. Gene Vincent est exténué. Son visage reflète une grande lassitude. Soudain, la voix si particulière de Buddy Holly emplit l'espace surchauffé. Le rocker apprécie et tapote l'une de ses cuisses au rythme soutenu de la musique.

"Je m'approche. Tremblant, je lui tends un bout de papier et un crayon : "Please...". Il me regarde, sourit et dédicace. Une heure plus tard, Gene se lève, donne le signal du départ. Je lui tends ses béquilles. Il me murmure un merci. Revêtu de son manteau pied-de-poule, il quitte le Blue Note...".

La tournée présentée par le fantaisiste Tony Ripoll - où se sont croisés Ron et Mel, Moustique, Frank Adams (ex-bassiste des Dragons), Tony Victor, Les Chats Sauvages avec Mike Shannon et Les Aiglons - se termine le 31 octobre dans le hall du Casino Municipal de Nice.

Nous voilà maintenant en 1964, une année importante pour Jean-Noël. Il publie ses premiers articles dans le quotidien régional Nord-Eclair. Certes, son travail n'est pas rétribué, mais le plaisir de rendre compte de ce qui se passe dans sa région de prédilection existe réellement. On comptabilisera au total une quarantaine de papiers sur des sujets aussi différents que les Beatles, les Rolling Stones ou Cat Stevens.

Quelques mois avant la fin prématurée de ses études entrecoupées d'exclusions temporaires et de redoublements intempestifs, Jean-Noël doit répondre par écrit à l'incontournable et redoutable question liée à son devenir professionnel : que voulez-vous faire plus tard ? Une chose est certaine : pas question de rallier l'usine comme beaucoup de ses petit(e)s camarades. Cet inconditionnel de François Chalais et de son émission de télévision Cinépanorama aimerait bien devenir journaliste de cinéma. Les fiers représentants de la calotte lui font remarquer que le métier de journaliste n'est pas une activité sérieuse. Qu'importe, sa décision est prise : il s'affranchira, dans un premier temps, des arcanes du septième art afin de s'en référer correctement. Toutefois, pour rassurer quelque peu ses parents inquiets, l'adolescent ne fermera pas la porte à une éventuelle carrière commerciale chez Phildar, par exemple, si ses aspirations professionnelles ne se réalisent pas. Vu que l'examen d'entrée à l'Idhec ne peut s'envisager que pour un postulant bachelier, Jean-Noël s'inscrit au Conservatoire Indépendant du Cinéma Français de la rue du Delta, à Paris. L'abbé Dufrennoy, son professeur de... morale, fou de cinéma et proche du père de l'émouvante Brigitte Fossey, sera un précieux "complice".

Les cours de la première année sont dispensés uniquement par correspondance.

Pour la seconde, il se rendra trois fois par semaine dans la capitale et en profitera pour assister à quelques spectacles musicaux de premier choix. Il apprendra alors le découpage d'un film en "décortiquant" L'homme de Rio (Philippe de Broca / 1963). Il s'imprégnera de technique, de chimie, découvrira le rôle prépondérant du scénario et se familiarisera avec le sacro-saint montage. Hélas, il ratera de peu son examen de fin d'études. Ces connaissances lui seront toutefois fort utiles quand il exercera le métier de radio-reporter à la fin des années 70. Jean Rigaud, le patron de RTL, dira plus tard de son employé : "Coghe, c'est le spécialiste de l'évocation de l'image par le son".

Jean-Noël Coghe : "Chaque son est une petite saynète de cinéma. Je ne voulais pas être réalisateur de choses qu'on invente, mais de choses vraies et là, on en revient au journalisme".

Evolution musicale oblige, Le Relais de la Poste, "dancing des familles", se transforme en club pur style britannique, certainement le tout premier du genre dans la région. Le Twenty Club de l'innovant Jean Vanloo, doté désormais d'une scène et d'une cabine d'animation pour le disc-jockey, ouvre ses portes en septembre 1964. Ce lieu mythique recevra tout au long de la seconde moitié des années 60 les plus grandes stars du rock. Les Small Faces seront l'une des premières formations anglaises à rallier la bouillante ville de Mouscron. Quelle aubaine pour le reporter Coghe et le chaud public frontalier. Les cheveux des garçons poussent dru à la manière des 4 Fab's de Liverpool. La longueur des jupes des filles diminuent d'une bonne moitié. Radio-Luxembourg, solidement implanté dans la région nord, perd une partie de son audience au profit des stations dites pirates. Radio Caroline chère au président Rosko, Radio London, Radio Scotland ou Radio Veronica, de nationalité néerlandaise, émettent clandestinement à bord de bateaux ancrés en dehors des eaux territoriales. La révolte par les ondes et la musique précède celle, plus dure, qui sévira bientôt dans la rue. Ainsi va la vie des jeunes de cette sacrée génération Sixties !

Rikki Stein, l'un des directeurs commerciaux de Radio Caroline fondée par Ronan O' Reilly, accueille à Londres Jean Vanloo. Il est question de faire enregistrer un disque aux Sunlights dans la capitale anglaise. L'affaire se conclut très vite. Une équipe de choc est composée sur le terrain des opérations : le photographe Bruce Fleming, l'agent de presse David Block, l'acteur-chanteur Chris Sandford et le guitariste Roger Vincent Fennings. Après de studieuses répétitions des deux morceaux choisis - "Do The Dog" (Rufus Thomas) et "I Am Lonely" (Les Sunlights) - les petits protégés de Jean Vanloo traversent le Channel. Jean-Noël, le "cinquième" Sunlights, doit son voyage grâce à la compréhension de l'autorité religieuse. Une camionnette aux couleurs de Radio Caroline, station hors la loi faut-il le rappeler, accueille en plein jour la délégation française. Le véhicule circule dans Londres sans problème. Incroyable ! Le premier soir, Rikki Stein et Roger Vincent Fennings emmènent tout ce beau monde au Marquee-Club. Les Yardbirds et son guitariste de choc Eric Clapton sont au programme. Leur morceau fétiche, "For Your Love", ne va pas tarder à les révéler. Jean-Noël en profite pour les photographier longuement. "L'ambiance est étrange, presque irréelle. Un décalage existe entre ces images d'un Londres illusoire et la réalité du quotidien. Images sublimées dans Blow-Up. Au pub du coin, nous rejoignons les Yardbirds - Rikki est pote avec le batteur McCarty - pour déguster une bière mousseuse, ambrée et odorante. Leur musique me laisse moins d'amertume".

L'enregistrement d'un premier groupe français dans les eaux de la perfide Albion a lieu le lendemain dans les studios londoniens de Lansdowne House. Tony Manteau, le nouveau bassiste des Sunlights, interprète les deux morceaux du simple. Jean Vanloo est satisfait du résultat qui va très certainement séduire les amateurs de Beat Garage. Après une série de photos prises par Bruce Fleming, le producteur et toute sa troupe optent pour une balade touristique dans la capitale anglaise. Ils en profitent pour s'habiller à Carnaby Street et fureter chez les disquaires. Jean Vanloo découvre un album enregistré par un trio folk canadien, Peter Paul and Mary, et s'enthousiasme littéralement pour un titre de Boris Vian qui a fait couler beaucoup d'encre en France voilà une dizaine d'années, "Le Déserteur". Les Sunlights l'enregistreront en 1966 et rentreront de plain pied dans l'histoire. Un


Gene Vincent accompagné par les Sunlights au Golf Drouot en 1963


Gene Vincent et Les Sunlights en 1963


Jean-Noël (à gauche) avec Les Small-Faces lors de l'enregistrement de "Music-Hall De France" à Provins en 1966



Jean-Noël dans les locaux de "Disco Revue", rue Lafayette, en compagnie de Ronnie Bird

an après, ils rencontreront à nouveau le succès avec la reprise des Roses Blanches, une chanson créée en 1927 par Berthe Sylva.
En ce printemps 1965, Jean-Noël assiste à deux concerts importants : les Rolling Stones à l'Olympia et les Beatles au Palais des Sports de Paris. Les quatre garçons chevelus de Liverpool succèdent aux Haricots Rouges, aux Pollux, aux Jets, à Moustique et aux Yardbirds sans Eric Clapton remplacé par Jeff Beck. Ce dernier spectacle, chaud, chaud, constitue le tout premier reportage pour Nord-Eclair autofinancé par notre fier Wattrelosien. "Je ne suis ni "carté" ni invité. Nombre de journalistes présents n'aiment pas cette musique. Ils se trouvent là parce que c'est dans l'air du temps. Et tant pis si l'information est tronquée. L'important est de paraître ! Haustrate, à Nord-Eclair joue le jeu. En introduction de mon article, il souligne les contradictions qui existent entre les papiers de la "grande presse" et celui que nous publions. Il sait que nous sommes plus près de la vérité".
Le mensuel Disco Revue, après un long passage à vide consécutif à la mise sous les drapeaux de son charismatique leader, reprend des couleurs et donc du tirage. En effet, Jean-Claude Berthon, aidé dans sa tâche par sa sœur aînée, Valérie, et l'époux de celle-ci, le photographe anglais Bob Lampard, relance le magazine et change carrément le format. Les rédacteurs traitent des groupes et artistes français, mais ne négligent en rien les rockers américains et anglais de la trempe de Cochran, Presley, Vincent ou Cliff Richard and The Shadows).
"Je crois que Berthon a tout su, tout compris, tout découvert avant les autres. Je me souviens très bien qu'il écrivait au début des années 60 : "Attention chers lecteurs, voilà les Rolling Stones qui arrivent d'Angleterre. Ils vont tout révolutionner". Idem pour les Beatles. Filipacchi a piqué Disco Revue pour créer Salut les Copains… Salut les Copains donne naissance au mouvement yéyé, et à son dévoiement. Commerce avant tout, hit-parade bidon et vedettes créées de toutes pièces par le système fric, que l'on rejette aussitôt. Comparativement, Berthon, avec Disco Revue, mène une croisade. Il impose Gene Vincent".
Le jeune Coghe aimerait bien collaborer avec ce fameux Berthon. Les frères Cogoni qui le connaissent fort bien depuis leur passage remarqué



Bureau de "Disco Revue" : Jacques Barsamian (au centre) et la femme de ménage (archives Jean-Noël Coghe -D.R.)

au Golf Drouot, organisent la rencontre. Le courant passe si bien que Jean-Noël devient correspondant du journal avec le numéro 0043. Au départ, son job consiste à comptabiliser les disques vendus sur son territoire afin d'établir une sorte de hit-parade. Son premier article traite, on s'en serait douté, des Sunlights. Les aficionados de Disco Revue le découvrent en juin 1965. Sa vieille machine à écrire Underwood se refait une jeunesse !
Les Animals cartonnent mondialement avec "The House Of The Rising Sun". Originaires de Newcastle, ils débutent en septembre 1965 une mini-tournée en Belgique produite par Rikki Stein et Jean Vanloo. Avant Mouscron et l'incontournable Twenty Club, le groupe se rend au festival de Ciney en juillet, puis à Ostende où Jean-Noël fait partie du voyage. Le chanteur Eric Burdon, le guitariste Hilton Valentine, le batteur John Steel et Dave Rowberry qui remplace le pianiste-organiste Alan Price, montent dans la Volvo de Jean Vanloo. Le bassiste Chas Chandler, Alex, le road-manager, et Jean-Noël investissent le van. Et là, assis sur des amplis Vox, bringuebalés au rythme des aléas de la route et de l'humeur du conducteur, Chas, futur producteur de Jimi Hendrix, accorde une interview " mouvementée" au jeunot. Ses papiers ont maintenant un autre goût : celui du vécu. Le road-journaliste Coghe débute une sacrée carrière ! "Je crois que jamais personne n'avait écrit sur un artiste en France de cette façon. Raconter les péripéties d'une tournée de l'intérieur, ça n'existait pas".

Prochaines étapes : Châtelet-lez-Charleroi et le Twenty Club de Mouscron. "Vers 23 heures 15, l'entrée dans la cour du Twenty est triomphale… Sur scène, Eric Burdon, trempé de sueur, les pans de chemise hors du pantalon se déchaîne. Sa voix, tantôt mélodieuse, tantôt rauque, subjugue le public. Hilton Valentine utilise des effets de larsen. A l'orgue, Dave Rowberry joue sans lever les yeux de son clavier. John Steel, placide, sourit. Chas Chandler, le visage dégoulinant, secoue la tête, éclaboussant ainsi Dave et Eric à ses côtés… Les Animals entament "The House Of The Rising Sun", et j'éprouve, comme lors de la première écoute de ce disque, cette même sensation de fascination… je suis de nouveau parcouru de frissons… Le tout est hallucinant. Exténués, ils quittent la scène, trouvent refuge dans le bar proche. Souriants, ils dédicacent… et repartent vers l'hôtel. Il est 2 heures du matin".
Jean-Noël, fatigué, vanné, on le serait à moins, prête main forte à Alex, le sixième membre du groupe. Il est à dure, mais bonne école. Il faut



De gauche à droite Jean Noël Coghe, Les Animals et le producteur des Sunlights Jean Vanloo

démonter le matériel, l'entreposer, s'occuper de l'intendance, préparer l'étape suivante et résoudre les nombreux problèmes de dernière minute. Et le spectacle continue…
Depuis son papier sur les Animals, Jean-Noël est admis au sein de la rédaction de Disco-Revue. Il y croise régulièrement Jacques Barsamian, la bible du rock n' roll - il a vu Eddie Cochran sur scène à Londres - et le photographe Jean-Louis Rancurel, l'un des disciples de Bob Lampard, "un gars discret, efficace, passionné de son art et respectueux des artistes".

Janvier 1966. The Small Faces se rendent dans le Nord de la France et en Belgique. Ces jeunes Anglais se produiront à Lille (La Peau de Vache) et à Mouscron (le Twenty Club), soit quatre jours de folie pour Jean-Noël. The Small Faces, "les petites têtes", portent bien leur nom. En effet, le chanteur Steve Marriott, le bassiste Ronnie Lane, l'organiste Ian McLagan et le batteur Kenny Jones ne dépassent pas le mètre soixante-dix sous la toise. "Le contact est immédiat. Nous avons le même âge, 19 ans, à l'exception de Kenny qui frôle les 18 ans. Le matin, je réveille le groupe. Depuis peu, je possède la Simca de mon grand-père. Une Aronde noire qui intrigue les Smalls… Sur disque, la voix de Marriott est puissante, mais en le voyant si mince, petit, étriqué, je doute de ses capacités. A La Peau de Vache, l'introduction est brutale, violente. Des spectateurs, déjà, se bouchent les oreilles. Steve approche du micro, ferme les yeux, applique la main gauche sur le tympan et, chose incroyable, de ce petit bonhomme jaillit une voix d'une tonalité, d'une force, extraordinaire… Au Twenty, le lendemain, de la cabine sono, où avec brio Samy sévit, j'assure les jeux de lumière. C'est là que le tableau de projecteurs est installé. Au gré de la musique, j'envoie des blancs crus, des rouges ou autres bleus… Au moment de nous séparer, Plonk (Ronnie Lane) me dit : "Pourquoi ne viens-tu pas avec nous à Londres ?". Partir avec eux et bosser dans leur entourage. La proposition est réelle. Elle me touche, mais je la décline. Je prétexte des projets que je veux poursuivre. Une telle éventualité m'effraye. Le lendemain, on reprend la route d'Ostende. Lorsque le ferry s'éloigne, j'ai la gorge nouée, le cœur serré". Un article sur les Small Faces signé Jean-Noël est paru dans Nord-Eclair le deuxième jour de leur mini-tournée.
Avec la guerre du Viêt-Nam qui sévit depuis une bonne année, le Protest Song s'amplifie un peu partout dans le monde. Le Folk Singer



Jean-Noël à gauche avec Rikki Stein (producteur), Mick Avory et Peter Quaife des Kinks

touche les jeunes avec Dylan aux U.S.A., Donavan en Grande-Bretagne et Antoine en France. Le centralien aux chemises à fleurs ne va pas tarder à mettre Johnny Hallyday en cage à Médrano. Quelle idée (courte) ! Jean-Noël le reverra plusieurs fois, toujours avec plaisir, lors d'un spectacle, d'une tournée ou pour un article. Quant à l'idole des jeunes, il doit le rencontrer avec Jean-Louis Rancurel au Moulin de la Galette à l'initiative de Disco Revue. Les présentations se font à la terrasse d'un café. Johnny, bien entouré comme toujours, semble de bonne humeur. L'interview se donnera après l'émission de télévision et à l'extérieur car aucun laissez-passer n'a été accordé aux représentants du mensuel commanditaire. Une heure après, le futur papa du petit David sort de l'établissement et passe devant les deux hommes sans daigner jeter le moindre regard. "Allez, Jean-Louis on se tire !".
Qu'importe pour Jean-Noël, les Kinks s'apprêtent à rallier la Belgique "nourricière" en mars de cette année 1966. Les promoteurs du concert au Twenty Club sont nos deux compères habituels : Jean Vanloo, au four et au moulin en ces années de folie musicale, et Rikki Stein qui vient de s'installer à Mouscron. "You Really Got Me", "A Well Respected Man" et "Till The End Of The Day" qui caracolent en tête des charts aux Etats-Unis et en Europe, suscitent l'intérêt croissant de nos amis nordistes. Leur venue dans la région provoque un tel engouement, plusieurs milliers de demandes, que Jean Vanloo décide d'organiser le spectacle sous un chapiteau dressé sur la grande place attenante. Dans la foulée, une tournée prend forme avec en première partie Les Sunlights, tout auréolés de leur succès avec "Le Déserteur", Chris Sandford, The John's Four, Carol Friday et Olivier Despax. Jean-Noël, qui vient de passer avec succès son permis de conduire, pourra transporter une partie de ces personnalités dans la 404 Peugeot de Jean Vanloo.
Les Kinks se composent des frères Davies, Ray et Dave, du batteur Mick Avory et du bassiste Peter Quaife. Pour le Twenty Club, Ray Davies sera remplacé par Mick Grace, l'ancien guitariste des Cockneys. Cette absence est diversement interprétée. L'abus d'alcool caracole en tête des hypothèses. "Cheveux mi-longs, pantalons moulants pied-de-poule ou à grands carreaux, les Kinks provoquent. A l'image de leur musique. Un ton sale, un rythme lancinant, un style brutal accentué par les voix rauques de Ray et Dave… "You Really Got Me" donne le ton. Sur scène, leur attitude titille le public par un jeu de scène sexy et frénétique. L'audience est brutalement prise d'un excès de fièvre. Dave se laisse aller à quelques gestes osés. Pete Quaife, modèle de décontraction, arpente la scène de long en large. Il se glisse vers les coulisses, nous raconte une histoire et se précipite au micro pour reprendre le refrain en chœur". La tournée se poursuit sur la scène d'un cinéma de Liège. L'ambiance bon enfant du début tourne maintenant à l'orage. Le patron de l'établissement pète un plomb et se précipite sur la scène surchauffée. Il ordonne aux centaines de spectateurs survoltés de se rasseoir et menace carrément de couper le courant si ses desiderata ne sont pas satisfaits. Quel courage ! Les Kinks ne se sont pas arrêtés de jouer pour autant. Le "tôlier" tout rouge à force d'éructer est voué à toutes les gémonies. Le public le hue. "Dave Davies se porte à sa hauteur et lui décoche un magistral coup de pied au derrière ! Blessé dans son amour-propre, l'homme se retire, vaincu. Le concert se poursuit et, indulgents, les spectateurs lui laissent ses fauteuils intacts". Vers trois heures du matin, Jean-Noël, exténué, regagne son hôtel situé à deux pas de la gare de Liège. Il y occupe une chambre au dernier étage. L'établissement, pour ne pas dire le bouge, est certainement originaire de chez … miteux. "Le rez-de-chaussée fait "friture". L'odeur de la graisse froide se répand dans les



La belle Carol Friday à Londres en 1967 - (Rancurel Photothèque)

couloirs, les draps sentent le graillon. Les Kinks et Despax sont mieux lotis". Le concert de Bruxelles, après celui d'Amiens, est une totale réussite grâce au Club des Aigles, "une bande de copains, fans de rock, ravagés à l'extrême, qui organisent des après-midi rock dans La Salle des Carabins située place des Martyrs".
Ces "dématés" du rock, du rhythm and blues, du beat et du folk publient régulièrement un journal dans lequel prospère l'OSACY, l'Organisation Secrète pour l'Anéantissement Complet du Yé-Yé. Richard Anthony en prend pour ses… kilos superflus : "Ce célèbre joufflu vient d'inventer un nouvel accord : l'accord d'obèse". Son sport préféré : l'obèse ball". Il faut espérer que nos gentils chanteurs français qui se produisent en Belgique entretiennent avec dame tomate une bienveillante complicité !

Ces aigles qui volent parfois très bas sont à ne point douter les pionniers de nos actuels et virulents "entarteurs". Ce sympathique club propage en Belgique la bonne parole du rock, mais se donne aussi les moyens d'aider et de parrainer certains groupes qui montent comme Genesis, quelques années plus tard.
Juin 1966. Après les Animals, les Small Faces et les Kinks, voici les Moody Blues, autres grands de la beat anglaise, en déplacement dans ce Nord promotionnel et accueillant. Le groupe originaire de Birmingham, "à l'aspect sérieux et sévère, à la musique tourmentée, sensible, profonde", est au top avec "Bye Bye Bird" et "Go Now". Il se compose du chanteur et guitariste Denny Laine, du pianiste Mike Pinder, du bassiste Clint Warwick, du batteur Graham Edge et du flûtiste Ray Thomas. Le périple nordique commence par une télévision à Ostende. Jean-Louis Rancurel réalise une série de clichés des protagonistes en train de déguster des glaces sur une plage de rêve. Une heure avant le début du tournage, l'étourdi Mike Pinder s'aperçoit qu'il a oublié son passeport dans un hôtel de Bruxelles. Jean-Noël et Jean-Louis Rancurel, serviables en diable, se proposent pour ramener le "saint" papier à son propriétaire. Pour les remercier, le pianiste des Moody Blues les invite à déjeuner le lendemain dans un restaurant de Mouscron.


Les Moody-Blues sur la Côte Belge (Rancurel-Photothèque)

Ah ! Le steak frites et la bière maison, c'est quelque chose, amis d'ailleurs ! Après un concert triomphal à Halluin, une petite commune frontalière, devant plus de deux mille spectateurs, la tournée se termine dans un club du Pas de Calais. Le retour à Londres doit s'effectuer via Paris. Dans la capitale française, Denny Laine, le chanteur aux lunettes rondes, constate que son attaché-case qui contient tous ses papiers est resté dans le plat pays qui… n'est pas le sien. Rikki Stein téléphone à Jean-Noël. Et Jean-Noël repart en chasse ! Et, la besace pleine, saute dans un train pour Paname ! Dur, dur, la vie d'artiste !
Les Moody Blues s'installent à Mouscron quelques mois plus tard avec un bassiste différent, John Lodge. Rikki Stein devient dans la foulée leur manager et Jean-Noël réalise leur plaquette de presse. L'équipe se voit pratiquement tous les jours. Le passage du groupe à l'Olympia s'avère fort décevant. Le public parisien ne se motive pas vraiment malgré un Jean-Noël "racoleur" qui invite les passants à fouler gratuitement ce haut lieu de la chanson. "Pourtant, que leur musique est belle ! Mélange hargneux de rythme, de blues et de soul. Le travail des voix est harmonieux, les chœurs sont prenants, le piano et la flûte apportent une couleur originale, une touche inédite". Les Moody Blues sont à deux courtes mèches de l'explosion et repartent vers la capitale anglaise. Le chanteur Denny Laine quitte le navire à la dérive. Justin Hayward, un folk singer, le remplace. La nouvelle formation rallie à nouveau Mouscron pour d'autres aventures scéniques. Elle croise Les Sunlights dans les murs mythiques du Twenty Club. Les deux groupes sympathisent si fort que le batteur Graham Edge et le pianiste Mike Pinder participent à l'enregistrement d'Avant Le Jazz, une composition de Michel Legrand. Les frères Cogoni et le bassiste Tony Manteau, chanteur leader sont ravis de l'aubaine et du plus musical.


quelques instants de detente pour Les Moody-Blues - Archives J.N.Coghe (D.R.)

Disco Revue, blessé par toutes sortes de problèmes, agonise peu à peu. Le dernier numéro sort le 15 octobre 66. Il comporte deux articles de Jean-Noël : l'un sur James Dean et l'autre sur les Small Faces. Un nouveau journal, Rock & Folk, en profite pour paraître dans les kiosques en novembre. Les papiers sont signés par des journalistes de Jazz Hot et par un renfort de choix, Pierre Lattès. La direction cherche d'autres rédacteurs pour enrichir l'éventail de ses spécialités musicales. Jean-Noël se présente et se fait engager sur le champ d'autant plus qu'il s'apprêtait à partir en tournée avec un premier sujet en or : Vince Taylor. Barsamian et le photographe Rancurel sont également de la partie. Vince Taylor, fort adulé jadis, est aujourd'hui un peu oublié. Rikki Stein lui a organisé quelques galas en Belgique avec l'espoir de relancer sa carrière. Jean-Noël l'accueille chez ses parents à Wattrelos. La tournée commence plutôt mal : la camionnette de service se plante. Les musiciens sont à l'hôpital et les instruments… agonisent. The Partisans, un groupe de rock belge nourrit aux standards, prend la relève sans problème. Des inconditionnels reconnaissent Vince Taylor dans la rue et lui demandent des autographes. Certains se font prendre en photo avec lui. Le rocker s'étonne de cette sincère frénésie à son endroit. Le premier concert à Bruxelles casse la baraque à la grande joie de Jean-Noël calé dans les coulisses. "Le délire commence. Cris, applaudissements. Les Partisans jouent. La salle émue, subitement tétanisée, se tait. Vince saisit le micro et sa voix retentit, meilleure que jamais. "Whole Lotta Shakin' Goin On", "Sweet Little Sixteen", "Twenty Flight Rock", "C'mon Everybody". Il est dans une forme incroyable, dopé par ce public qui l'aime et le respecte... Quand il entame "Brand New Cadillac", c'est de la folie. Des types se précipitent sur scène. L'un d'eux s'agenouille, crie, gesticule. Un autre lui baise les pieds, s'accroche désespérément à ses jambes. Vince se démène, couvert de sueur… C'est dementiel… "Long Tall Sally" clôt le tour de chant. Il sort de scène et s'agrippe à moi. Il n'en peut plus. Il est lessivé…". Le mythe n'est pas vraiment mort !

Quelques semaines après, Vince Taylor, Jean-Noël et Jean-Louis Rancurel se rendent à Londres. Le duo de choc y retrouve de vieilles connaissances comme Dave Burrel, un ancien du groupe Bubbles and C°. A Trafalgar Square, Jean-Louis Rancurel photographie la délicieuse actrice-chanteuse Carol Friday.
Puis nos baladins (re)découvrent Picadilly Circus, Soho et Carnaby Street "sous le regard discret des bobbies, placides, dignes et courtois". Steve Georgiu, alias Cat Stevens, né à Londres en 1948, les reçoit dans les bureaux d'une entreprise commerciale. Il vient de sortir "I Love My Dog". Un bijou, si l'on en croit Jean-Noël. L'interprète et auteur du texte a tenu à mélanger dans ce morceau trois styles de musique très différents : la Pop Music, le classique et le jazz. L'interview de ce tout jeune homme à la gueule de pâtre grec sera publié dans Nord-Eclair. Auteur-compositeur-interprète à succès, voir "Lady d'Arbanville" en 1970, Cat Stevens rencontrera bien plus tard l'Islam et se convertira à la religion musulmane.
Le très "british" Ronald Mehu, alias Ronnie Bird, est pour la plupart des journalistes musicaux le chanteur N°1 français du moment. En cette fin d'année 1966, ce beau jeune homme d'à peine vingt ans doit se produire sous un chapiteau à Wattrelos. Plus d'un millier de spectateurs frigorifiés battent la semelle. Les organisateurs du concert n'ont même pas prévu de loges. Qu'à cela ne tienne : Jean-Noël, le régional de l'étape, propose au chanteur et à ses musiciens la chaude intimité de la maison familiale. Le lendemain, Noël Deschamps et Jean-Louis Rancurel se retrouvent en ces mêmes lieux. Jean-Noël leur fait découvrir le dernier titre de Gene Vincent, "Bird Doggin". Noël Deschamps, né en 1942 et ancien footballeur au Red Star, tombe littéralement sous le charme du morceau et décide tout de go de l'adapter en français. Son titre : "Pour Le Pied".
Depuis plusieurs années, James Marshall Hendrix, né en 1942 à Seattle dans l'état de Washington, se fait non pas les dents (quoique !), mais les… cordes de guitares au sein d'une quarantaine d'orchestres de rock ou de blues. Puis il tourne avec des pointures plus importantes telles que Little Richard, Ike et Tina Turner, James Brown, Wilson Pickett, B.B. King ou Joey Dee. "La galère", dira plus tard ce grand jeune homme d'un mètre quatre-vingt à la peau noire et à la tignasse épaisse. Début 66, Chas Chandler, l'ancien bassiste des Animals reconverti dans la production musicale, le repère et l'entraîne sans tarder au pays de sa Gracieuse Majesté. James Marshall Hendrix, rebaptisé Jimi Hendrix, se produit alors dans la plupart des clubs branchés de Londres. En virée dans l'un d'eux, le Blaise's, situé dans le quartier de Queen's Gate, Johnny Hallyday tombe sous le charme de cette bête de scène à la félinité exacerbée. Fier de sa trouvaille, l'idole des jeunes l'engage pour honorer la première partie de quatre de ses spectacles hexagonaux. Les Etats-Unis, l'Angleterre et maintenant la France : voilà de chouettes perpectives pour cet excellent guitariste totalement inconnu du public. Après le Novelty à Evreux (13 octobre), le cinéma le Rio à Nancy (14 octobre), la salle des fêtes de Villerupt (15 octobre), la mini-tournée se termine à l'Olympia (18 octobre). La presse parisienne parle abondamment de la vedette, on s'en serait douté, mais ignore pratiquement la performance de ce génie en pleine gestation. Certains journalistes du terroir manqueraient-ils de flair et de discernement à l'instar de la venue des Beatles au Palais des Sports en 1965 ? On peut, hélas, le penser !
En novembre 1966, The Jimi Hendrix Experience, composé du bassiste Noel Redding et du batteur Mitch Mitchell, "sillonne" "Hey Joe" sur label Track. Quelques semaines après, Jean-Noël découvre cette nouvelle version sur


Jimi Hendrix photographié par Jean-Noël Coghe lors de sa tournée française en mars 1967 (D.R.)


Avec Cat Stevens à Londres en 1966 (archives J.N. Coghe)

la radio pirate Radio London grâce à la TSF parentale (Johnny Hallyday l'enregistrera en français en février 1967). Comme pour Gene Vincent jadis, il en prend à nouveau plein la… gueule. "Hey Joe" se classera rapidement en cinquième position dans les charts anglais. Dans la foulée de cette première écoute radiophonique, Rikki Stein, le "renifleur" de talents invétéré, téléphone à Jean-Noël encore tout émotionné par l'interprétation du chanteur américain. Il lui propose de participer à une nouvelle tournée en France et en Belgique avec… Jimi Hendrix ! L'histoire s'accélère pour notre reporter. La légende, elle, se construit peu à peu…

Jean-Noël et Gerry Stickels, le road-manager du Jimi Hendrix Experience, sont mandatés pour retrouver Jimi Hendrix et ses musiciens perdus dans Paris suite à un rendez-vous manqué avec Rikki Stein. Les deux hommes, aidés dans leur tâche par le très parisien Ronnie Bird, écument tous les clubs les plus huppés de la capitale. Le lendemain matin, toujours pas de nouvelles de Jimi. On s'inquiète à juste titre. Le téléphone officie plus que de coutume entre Paris et Londres. On apprend que les "disparus" sont bien partis la veille comme convenu. Alors ? On avise les aéroports, la police, la douane, le service de l'immigration, le consulat, on visite les grands hôtels. Rien. Et le temps passe. Grâce à la secrétaire de Rosko, l'ancien pirate des ondes et nouvel animateur à Radio-Luxembourg, on apprend avec soulagement que le Jimi Hendrix Experience loge dans un très modeste hôtel du côté de Saint-Germain-des-Prés. Fort soulagement en conséquence. La tournée comporte quatre concerts, trois en France et un en Belgique. Le 4 mars 1967, Gerry Stickels, aidé dans sa "lourde" tâche par Jean-Noël, installe l'imposant matériel sur la scène du Gibus, un club de Colombes situé dans la banlieue parisienne. A l'issue de ce travail, l'orchestre s'apprête à investir les lieux. Le moment tant rêvé (ou redouté ?) des présentations est arrivé pour Jean-Noël. "Je pénètre dans une pièce qui sert de loge. J'ai la pétoche. Ému, inquiet. Jimi est là, grand, mince, avec un regard étrange. Réellement, je suis impressionné. Il évolue avec une souplesse féline et dégage une


Avec Jimi Hendrix à lille - Photo Angelika Klee (D.R.)

réelle sauvagerie ! Gerry me présente. Jimi, chaleureusement, souriant, tend la main, me remercie pour le papier que vient de publier Rock & Folk. Je suis bouleversé ! C'est lui qui me dit merci ! Jimi poursuit : "Tu es avec nous, tu fais ce qu'il te plaît. Tu viens sur scène, tu poses les questions que tu veux !". Je suis admis au sein de la bande, au sein de l'Experience…". Le gala se déroule devant une majorité de "minets" médusés. Une question récurrente se pose aux quatre coins de la salle : "Mais qui c'est ce mec ?". La réponse ne va pas tarder à s'inscrire dans tous les journaux spécialisés. Le deuxième concert de la soirée s'effectue dans l'enceinte d'une faculté de droit parisienne, rue d'Assas, devant un bon millier d'étudiants en tenue de soirée. Les Pretty Things sont aussi au programme. Les premières notes s'extirpent avec violence de la Fender de l'envoûtant gaucher vers deux heures du matin. La salle frissonne. Jean-Noël repère une jeune fille blonde comme les blés qui, tétanisée, se réfugie dans les bras de son petit ami. "Ce n'est pas tous les jours qu'il lui est donné de voir de si près un Noir, un peu voûté, suant, transpirant, bandant, gueulant et jouant sauvagement de la guitare avec ses dents". Evidemment ! Les membres exténués de l'équipe itinérante retrouvent leur chambre d'hôtel vers six heures du matin. Trois heures plus tard, le van est déjà prêt pour prendre la route en direction de la Belgique. Nous sommes le 5 mars 1967. Prochaine étape : le Twenty Club de Mouscron. Le concert doit avoir lieu à [illegible]-sept heures. Jean-Noël en profite pour passer chez ses parents à Wattrelos où l'attend Martine, sa fiancée (le mariage se déroulera en 1968). Chas Chandler, le manager de Jimi Hendrix, retrouve avec plaisir la scène qu'il avait foulée deux ans auparavant avec The Animals. Vêtu d'une veste militaire et d'un costume de velours rouge, Jimi se donne sans retenue à sa musique et entreprend un show éblouissant, certainement le plus réussi de la tournée. Quelle ambiance ! Il faut dire aussi que les spectateurs de la région, gavés de concerts et de musique moderne, sont de fins connaisseurs. La voix de Jimi est "forte, colorée, magnifiquement nuancée". On le sent aussi à l'aise dans l'interprétation du rock que dans celle du blues. Cet envoûtant personnage domine totalement son instrument et lui arrache des sons effarants. Et puis, quelle dextérité ! "Jimi m'a confié que pour lui, sa guitare tenait l'importance et la place qu'une femme peut avoir chez d'autres. Il a apprécié que je compare son jeu de scène instinctif à l'accomplissement de l'acte sexuel". Jean-Noël officie en cabine avec Samy, l'habituel disc-jockey. Il distille à bon escient des lumières vives ou blafardes suivant le thème musical en cours.


A l'Olympia le 9 Octobre 1967 - Photo Jean-Pierre Leloir (Archives J.N. Coghe D.R.)

Les deux hommes sont tellement "baladés" par le spectacle qui se déroule devant leurs yeux, que personne ne pense à enclencher le bouton d'enregistrement du magnétophone de service. La postérité exigeante en sera à jamais frustrée ! Il faut maintenant repasser la frontière. Espérons que les douaniers seront moins tatillons en ce début de soirée frigorifique.

Le second concert programmé pour ce dimanche 5 mars doit se dérouler au Twenty Club de Loison-sous-Lens, à proximité de Lens

(Pas de Calais). La salle, un ancien cinéma, a été louée par le tandem Vanloo-Stein. Les lieux sont plutôt modestes. Une cuisine aux murs poisseux sert de loge pour le Jimi Hendrix Experience. Les artistes, pas snobs pour un rond, se changent "entre la bouilloire à café qui chauffe sur le poêle à charbon et une table encombrée de vaisselle douteuse". Le Twenty Club est plein à craquer. Jimi casse à nouveau la baraque, mais aussi… la sangle d'une de ses deux Fender. Jean-Noël en récupérera le bout pour le souvenir. La salle de spectacles de Loison-sous-Lens sera réaménagée quelques années plus tard. L'association Blue Box et Jean-Noël la retrouvera par hasard en 2005, soit trente-huit ans après les faits. Un hommage à Jimi Hendrix y sera rendu en présence de Jack Lang, député du Pas-de-Calais et parrain de la manifestation, Rikki Stein, initiateur de la tournée en 1967, et Jean-Noël Coghe, autre témoin clé de cette époque. Une plaque sera également apposée à l'entrée du bâtiment qui passera de ce fait à la postérité.

Le départ pour Courtrai s'opère vers deux heures et demi du matin. Des chambres d'hôtel ont été retenues dans cette ville pour toute la troupe. Douane, chère douane, nous voilà pour la troisième fois de la journée devant ta lourde barrière ! Tiens, le poste est désert ! Nos petits camarades douaniers pétris de froid dorment certainement du sommeil du juste. Qu'importe, on passe en fraude ! Le matériel ralliera un peu plus tard Londres via Ostende. Jean-Noël prend congé de la "tribu" riche d'une dizaine de personnes et rejoint le domicile de [illegible] parents à Wattrelos. Tout se beau monde se retrouvera à onze heures du matin à Courtrai et prendra la direction de Bruxelles où deux émissions de télévision sont prévues.

A l'issu de la première, mise en boîte par la Radio Télévision Belge d'expression française (RTB), Jimi donne une interview à Jean-Noël dans sa chambre d'hôtel. La langue anglaise n'est pas vraiment son fort, mais bon, "en dehors du langage, du vocable, il y a le feeling qui permet à deux êtres, sur la même longueur d'ondes, de communiquer par-delà les mots, les paroles, les propos". La joyeuse troupe dîne maintenant dans un restaurant de Bruxelles où travaille Zorbec, le dynamique secrétaire du club Les Aigles. Jimi invite Jean-Noël à s'asseoir face à lui. La place est idéale pour "mitrailler" la future star durant une bonne partie de la soirée. Ces photographies chaleureuses et intimes ne seront publiées que beaucoup plus tard. L'une d'elles sera à la base d'un merveilleux livre, Jimi Hendrix - Emotions électriques, que notre reporter nostalgique sortira en 1999. La seconde émission de télévision se déroule dans un studio de la BRT d'expression flamande implanté à Waterloo. Lors d'une pause, Jimi et Jean-Noël, armés de cailloux, s'amusent à "déquiller" des gamelles vides positionnées sur les poteaux d'une clôture attenante. Le gaucher semble le plus… adroit.

Dix-huit heures en ce mardi 7 mars 1967. La mini-tournée s'achève. Le Jimi Hendrix Experience s'apprête à retrouver l'Angleterre pour une série de concerts à partir du 9. Puis il se produira en Allemagne, en Suède, au Danemark, en Finlande, aux U.S.A., en France (Olympia le 9 octobre) et en Hollande. Cette bête de scène, ce showman irrésistible et infatigable, donnera la bagatelle de cinq cent vingt-sept galas entre le 13 octobre 1966 et le 6 septembre 1970 - soit un tous les trois jours, sans compter les à-côtés (enregistrements d'albums, télévisions, etc.). Avant de prendre la route, Jimi s'empare d'un numéro de Rock & Folk et libelle pour son ami Jean-Noël la phrase suivante "Stay Kool. Best of luck in what ever you try to do". Rideau…


Pas encore touché par la grâce divine Raël, enregistra dès 1966 d'excellents 45 tours sous le nom de Claude Celler

En ce même mois de mars, Jean-Noël collabore à un ouvrage qui relate l'histoire du rock en France, aux U.S.A. et en Angleterre, Spécial Pop (Albin Michel). Cette publication, dirigée par Franck Lipsik, est signée par Jacques Barsamian, Danièle Heymann (L'Express), Philippe Adler (Radio-Luxembourg), Henri Leproux et quelques journalistes de Rock & Folk.

Jean-Noël travaille depuis le début de l'année à une toute nouvelle revue fondée à Rouen, 15 à 20, le mini-journal dans le vent. On y parle de mode, de vacances, de culture, de loisirs et bien évidemment de musique. Il a publié en février un article intitulé : "Attention il arrive" (Jimi Hendrix). Hélas, et malgré la bonne volonté des jeunes rédacteurs… non rémunérés, l'aventure de ce journal ne sera qu'éphémère.

Juin 1967. Les Yardbirds avec le guitariste Jimmy Page se produisent au Twenty Club de Mouscron. Dans le même temps, Rock & Folk publie un texte de Jean-Noël "Une Expérience avec Hendrix". Cet article qualité "live" (tournée mars 1967) sera imprimé au verso de la pochette du premier album de Jimi," Are You Experienced ?", et du second, "Axis Bold As Love", distribués dans l'Hexagone par Barclay. Dans la foulée, Jean-Noël est invité à parler de son ami américain, surnommé Guitare Hero, dans une émission de jazz proposée par Philippe Adler sur R.T.L.



Mode, actualité, reportage "15 à 20" ne manquait pas d'atouts ni d'humour grâce à son "Bide-Parade" constatant en janvier 67 que "Le Charpentier" est tombé de l'échelle en référence au récent hit de Johnny

Jean-Noël travaille maintenant à mi-temps et en horaires libres, rédaction d'articles et spectacles obligent, au supermarché Auchan de Roubaix. On se souvient que le Papa Coghe, architecte de profession, avait participé à sa création voilà une petite dizaine d'années. Dans ce magasin, les disques sont exposés grossièrement par taille, dimension et prix. Jean-Noël propose à la direction de les classer dorénavant par genre : jazz, rock, variété, chanson française, musique classique, opéra, opérette, musique militaire, etc. Le grossiste adhère au projet non sans quelques réserves. Les décors du stand sont confectionnés à base de photographies de vedettes. Des lumières vives et appropriées éclairent le tout. Un électrophone usé jusqu'à la corde propose les derniers succès du moment. Jean-Noël demande aux Sunlights de venir dédicacer leurs disques. Toutes ces nouveautés commerciales font un malheur auprès de la clientèle. Les ventes s'accélèrent et le chiffre d'affaire s'arrondit. Bref, tout va pour le mieux dans le meilleur des magasins. Hélas, arrive un jour un quidam, ancien séminariste, "taillé pour devenir cadre supérieur". Ses idées sur l'avenir immédiat

du stand n'ont rien de commun avec celles plus progressistes de Jean-Noël. Le mariage ne pourra jamais être consommé. On ferme !
Vince Taylor se produit à Wattrelos. Il débarque chez Jean-Noël dans un état proche de la prostration. Il est maigre et sa mine pas vraiment réjouissante. Il grignote à peine le repas que vient de lui préparer Madame Coghe. Il demande à se reposer. Jean-Noël le réveille quelques heures plus tard. Malgré cet état second, l'automate Vince Taylor fait un tabac.
Le Jimi Hendrix Experience est à l'affiche de l'Olympia le 9 octobre. Le grand "black" frisé joue maintenant dans la cour des (très) grands. Jean-Noël lui offre un numéro de Rock & Folk dans lequel est commentée la fameuse tournée de mars dernier. Jimi apprécie le texte, mais s'étonne de l'absence de ses musiciens sur les photos. Pour lui, l'Experience est un groupe de trois personnes. La salle affiche complet. Jean-Noël y rencontre Ronnie Lane des Small Faces. De retour en coulisses, Gerry Stickells, le road-manager, lui confie la clé de la loge de Jimi. Jean-Noël, très touché par cette marque de confiance, glisse précieusement l'objet dans l'une de ses poches et s'apprête à assister au spectacle. Le nombre des amplificateurs a été multiplié par trois. Désormais, six baffles "dégagent une puissance de feu démoniaque". Un show percutant à la dimension de l'artiste. "A l'issue du concert, ça se bouscule en coulisses. J'ouvre la porte de la loge et L'Experience s'y réfugie. Gerry me dit alors : "Viens nous rejoindre à l'hôtel". Sur le laissez-passer, il griffonne "St Petersburg". Dans cet hôtel de la rue Caumartin situé face à l'entrée des artistes de l'Olympia, le hall bruit de monde, l'archétype de ce que le show-business peut engendrer : requins, m'as-tu-vu, hippies de la dernière mode, un monde interlope venu prendre part au festin de la gloire. Je n'ai rien à faire là. Sans réfléchir, je repars. Je marche dans les rues de la capitale, l'esprit encore assourdi par le concert. Je me dirige vers la Gare du Nord, passé minuit. Si le train-poste est parti, j'attendrai dans le hall celui de cinq heures trente. Je ne devais plus jamais revoir Jimi".
Novembre 1967. Jean-Noël va bientôt fêter son vingt et unième printemps. Il reçoit en cadeau sa... feuille de route pour Kaiserslautern (Allemagne). Salut l'armée française, bonjour



1968 Jean-Noël aux manettes sur le bateau de la radio pirate : "Concorde" (archives J.N. Coghe D.R.)

le 5ième Régiment de cuirassiers. Putain, seize mois ! Le "trouffion" Coghe, l'ami intime des Sunlights, vous savez, les p'tits gars du Nord qui chantent… Le Déserteur, ne fait pas de vieux os chez les casqués. En effet, il est réformé pour cause d'eczéma au tout début de l'année 1968. A cinq jours près, notre frais civil aurait pu revoir Jimi Hendrix (et Eric Burdon) à l'Olympia. Rageant ! Il se remet rapidement dans le bain et participe à un enregistrement qui sera déterminant pour Les Sunlights. Au programme : "Le Grand Jacques" (Jacques Brel), "Le Galérien" (Léo Poll) et "Les Roses Blanches" (CL. Pothier/L. Raiter).
A la demande des disques AZ, le groupe roubaisien, managé par Jean Vanloo, réoriente sa carrière vers la variété française. "Nos routes divergent mais notre amitié perdure".
Une loi du 14 août 1968 promulguée par l'exécutif britannique interdit toute émission des onze radios pirates recensées à ce jour. Seule Radio Caroline, la mythique, choisit de résister. Les fanatiques de pop music des régions nord de l'Europe deviennent orphelins en conséquence. Gageons que les radios officielles ne vont pas tarder à se mobiliser pour les récupérer. Malgré cet interdit, un projet de station pirate, Radio Concorde, se dessine. Elle émettra en grandes ondes et en plusieurs langues à partir d'un cargo ancré au large des Pays Bas. Jean-Noël est chargé de la programmation de l'entité française. Après moult répétitions et mises au point, le projet "Arthur", pourtant très avancé, tombe à…l'eau ! "Revirement financier important, pressions politiques, magouilles, escroquerie ?".
Alors que les Moody Blues se refont une santé à l'Olympia sous les yeux émerveillés de Jean-Noël placé en privilégié derrière la scène, Les Yardbirds, version Jimmy Page, s'apprêtent à mettre un terme à leur carrière après un dernier concert mémorable à Paris. Exit les Yardbirds, salut Led Zeppelin !
Les Charlots, ex-Problèmes, l'orchestre d'Antoine, enchantent depuis plusieurs mois le public français. Jean-Noël les accueille en Belgique pour une série d'émissions de télévision. De grosses rigolades en perpective pour tout le monde. Dans le même temps, le copain Barsamian rejoint l'émission Campus créée par François Jouffa sur les antennes d'Europe N°1.
Le festival de Zurich affiche Jimi Hendrix, Eric Burdon accompagné par les New Animals et les Small Faces. Jean-Louis Rancurel et Jean-Noël figurent sur la liste des invités. Ce dernier n'a plus revu Jimi, maintenant star mondiale, depuis octobre 1967. Hélas, trois fois hélas, les nombreuses grèves de ce printemps révolutionnaire réduisent à néant toute velléité de déplacement ou de voyage. Encore loupé !

En cette fin d'année 1968 pour le moins troublée, Jean-Noël entame ses vrais débuts à la radio. Le producteur Claude Delacroix - futur patron de la RTBF - l'accueille dans son émission quotidienne Formule J. Tout ce qui touche à la jeunesse fédère les animateurs : vacances, voyages à prix réduits, jobs pour les étudiants, stages (plongée entre autres activités), sport, informations sur le monde, pop music, concerts et reportages musicaux. Cette émission, créée en 1965 sous le nom de "Jeunesse 65" se déroule dans les studios de Mons ou de Bruxelles. La première intervention à l'antenne de Jean-Noël traite du nouvel album des Small Faces, Ogden's Nut Gone Flake. Parler à la radio de rock, de blues et de country le ravit. Son apprentissage



Jean-Noël, invité dans les studios de Kwiz à Los Angeles (Collection personnelle J.N.Coghe - D.R.)



Animateur de "Solo" sur Radio-Fréquence Nord Jean-Noël Coghe accueille en 1981 François Jouffa et Jacques Barsamian, auteurs du livre d'Or du Rock'n'Roll (Archives J.N. Coghe D.R.)

derrière le micro débute sous les meilleurs auspices. Il collaborera à Formule J jusqu'en 1975.
Le groupe anglais Pink Floyd remplit le Théâtre 140 de Bruxelles. Cet établissement est dirigé par Jo Dekmine, un personnage de grande culture. Jean-Noël fait maintenant partie de son équipe. Syd Barrett, le guitariste-chanteur de Pink Floyd, a été remplacé par David Gilmour. Pour les autres membres, pas de changements notoires : Rick Wright aux claviers, Roger Waters - futur scénariste du film The Wall - à la basse et Nick Mason à la batterie. La première partie du spectacle est à base de Folk, Blues et Free Jazz. Après l'entracte, la machine s'emballe. La musique psychédélique prend le dessus avec More, la bande originale du film éponyme de Barbet Schroeder (1969). Les spectateurs abasourdis par l'avalanche de décibels frissonnent de plaisir. "More décrit la lente descente aux enfers, via la drogue et ses paradis artificiels".
Jean-Noël rencontre Léo Ferré grâce à Jo Dekmine. Une interview est accordée à l'entracte de l'un de ses récitals. Le Monégasque, né en 1916, répète à satiété qu'il préfère convaincre les jeunes de vingt ans plutôt que les vieux de soixante. Alors ! Au cours de l'entretien, nous apprenons que Pépée, sa guenon, a été assassinée pendant les événements de mai 68. Léo Ferré, l'anar, ne va pas tarder à… révolutionner son répertoire en se faisant accompagner par un groupe de rock français : Zoo.
Après le festival de l'Arena Hall de Deurne (Anvers) au printemps 69 - où se sont produits avec succès les groupes Nice, Yes, Fleetwood Mac, Chicken Shack, Colosseum, Pebbles et Roland and The Blues Workshop -, le bouillant Jo Dekmine a maintenant une seule idée en tête : récidiver à Paris. Le producteur Jean Karakos entre dans la danse. La station RTL promet de déployer ses antennes. Le rassemblement musical proposera de la pop music, du free jazz et de la musique contemporaine. Jean-Noël est chargé de trouver le lieu des festivités. Les négociations qui portent principalement sur la logistique s'avèrent très difficiles. De plus, les premiers articles qui rendent compte des festivals estivaux de Woodstock et de Wight commencent à paraître dans la presse française. Les beatnicks, les hippies, la drogue, la libération des mœurs, le désordre de conséquence et les relents de mai 68 affolent les différentes administrations contactées. Une à une les portes se (re)ferment. Exit les Halles de Paris, le Parc de Saint-Cloud et la pelouse de Reuilly, Belgique brumeuse et néanmoins accueillante, nous (re)voilà ! Le festival se déroulera du 24 au 28 octobre 1969 sous un chapiteau à Amougies, commune de neuf cent quarante-sept habitants située à une trentaine de kilomètres de Lille. Jean-Noël a terminé la programmation de la partie purement "pop" : Freedom, Frank Zappa, Blossom Toes, Pink Floyd, Pretty Things, Ten Years After, Yes, Soft Machine, Triangle, Zoo…
Les choses sérieuses commencent le 24 octobre à quinze heures. Les festivaliers arrivent par milliers de France et de Belgique. Les CRS et la gendarmerie sont sur le pied de guerre aux différents postes frontières. Une tente de cinq mille mètres carrés installée dans un vaste champ humide n'abrite pas moins de quinze mille spectateurs. Hippies, beatnicks, ouvriers, gauchistes, cadres, bourgeois, étudiants et journalistes de tout poil (presse écrite, radio, télévision) ne font plus qu'une impressionnante masse compacte soumise entièrement à la musique. On y croise, au gré des déplacements, Ménie Grégoire de RTL (si, si !) et Georges Moustaki, l'homme à la gueule de pâtre grec, qui hume l'ambiance derrière le podium. Vers dix-sept heures et grâce à une ligne téléphonique tirée par la RTT (PTT belge), Jean-Noël est en direct dans l'émission Formule J. Notre reporter excité au possible décrit sans aucune notes le décor, l'ambiance, les artistes, les coulisses, le temps qui fait et les à-côtés du festival. A proximité, un homme en imperméable attend patiemment son tour pour téléphoner. Jean-Noël l'a reconnu au premier coup d'œil. Il s'agit de Roger Couderc, le célèbre commentateur sportif limogé de la télévision d'Etat après les événement de mai 68 et qui officie maintenant à la radio. Dehors, le froid et le brouillard givrant se sont installés. A l'intérieur du chapiteau, les Pretty Things "font lever les spectateurs emmitouflés dans leurs sacs de couchage". Tout s'arrête aux aurores. Une majorité de spectateurs transis se prépare à passer une première nuit sous les étoiles… polaires. Jean-Noël, le régional de l'étape, rallie la maison familiale toute proche. Encore quatre jours de musique non stop. Le festival d'Amougies préparé à la hâte a réussi néanmoins à fédérer un public enthousiaste autour de styles de musiques fort différentes.
Le producteur Karakos ne fera pas un franc de bénéfice. Pire : il s'endettera pour de longues

années. Son compte en banque exsangue reprendra des couleurs dans les années 80 avec la commercialisation de la fameuse et langoureuse Lambada.
Les piges ne font pas vraiment vivre son jeune reporter-rédacteur. Jean-Noël travaille dur pour subsister. Il se fait engager par un fournisseur d'Auchan, écrit des articles pour Best, réalise des séquences radio pour la RTB et signe des reportages musicaux dans Nord-Hebdo, un supplément gratuit de Nord-Eclair. Pink Floyd et John Mayall sont ses premiers "clients". Jean-Noël a rencontré ce dernier, le prophète du blues anglais, dans les coulisses du Théâtre 140 de Bruxelles. Eric Clapton, entre autres célébrités, a été formé à son école.


Jean-Noël avec l'ex bassiste des Small-Faces : Ronnie Lane

Le Twenty Club de Mouscron vient de fermer ses lourdes portes gonflées de souvenirs. Un nouveau club, le Piblokto, anciennement Ran Dam, prend la relève à Dourges grâce à la pugnacité d'un instituteur, Albert Warin. Pink Floyd, Frank Zappa et Grateful Dead ont déjà essuyer les plâtres.
Eté 70. Les festivals bourgeonnent et fleurissent aux quatre coins de la vieille Europe. Grâce à Claude Delacroix, Jean-Noël acquiert un magnétophone professionnel, un Nagra, qui pèse la bagatelle de douze kilos.
La ville de Rotterdam invite Pink Floyd, Soft Machine, Santana, Docteur Hook et le quatuor Mungo Jerry ("In The Summertime" fera un malheur). Un immense cadre de verdure accueille les cent trente mille spectateurs. Equipé à présent de la "Rolls Royce du magnétophone", Jean-Noël, micro en bataille, s'en donne à cœur joie. Ray Dorset, le chanteur de Mungo Jerry, étrenne le nouveau matériel. Michel Lancelot qui prépare activement une émission spéciale pour Campus est également interviewé. Le lendemain matin, l'épaule quelque peu endolorie, le sieur Coghe procède au montage en vue de l'émission Formule J du jour.
Après Rotterdam, Aix-La-Chapelle. Jean-Noël, "pistonné" par un organisateur, interviewe les principaux membres des groupes qui passent à sa portée : Spencer Davis Group, Edgard Broughton, Deep Purple, Pink Floyd...
Après Aix-La-Chapelle, Aix en Provence. Enfin un festival français ! Au programme, des groupes issus du terroir - Triangle, Dynastie Cristis, Magma - mais aussi quelques incontournables du moment comme Rare Bird, Mungo Jerry et Wallace Collection (cette formation belge casse la baraque avec "Day Dream"). Quant à Johnny Winter, il déclare au micro de notre reporter : "J'aime la musique, je n'aime pas les étiquettes, jazz, rock, etc. Je joue ce que je ressens, mais dans la direction du blues. Le blues reste ma musique favorite". Le clou du spectacle est... enfoncé par Leonard Cohen qui déboule sur scène à dos de cheval ! Après Aix-en-Provence, l'île de Wight et son troisième festival (1970). Pas moins de trois cent mille fidèles y assistent. Jean-Noël, François Jouffa et Jean-Bernard Hebey, futur pilier de la bande à Laurent Ruquier sur France 2, prennent position sur une petite colline qui domine la scène. Malgré la forte densité humaine, l'équipe rejoint régulièrement et avec courage les abords du backstage pour les interviews. Jean-Noël sera en direct chaque jour sur la RTB par le truchement de cabines téléphoniques. Les Hell's Angels sont légions. Les bobbies, matraques en main, surveillent leur monde du coin des yeux. L'affiche de cette année est prodigieuse : The Doors, Ten Years After, The Who, Procol Harum, Mungo Jerry, Miles Davis, Donavan, Moody Blues, Leonard Cohen, Richie Havens, Everly Brothers, Rory Gallagher, Jimi Hendrix, etc. Jean-Noël aurait bien voulu saluer son copain Jimi Hendrix. Mais comment faire pour approcher la star ?
Il écrira pour Pop Music, l'hebdomadaire créé dernièrement par Franck G. Lipsik, un long article sur cet événement musical. Une phrase pour le moins prémonitoire se détachera de l'ensemble : "Jimi joue comme s'il était déjà dans l'au-delà". Le génial ricain, âgé de 27 ans, s'éteindra le 18 septembre, trois semaines après la fin du festival de l'Île de Wight.
Le groupe Family, "puissance, agressivité, émotion, invention", effectue une tournée d'une dizaine de concerts en Belgique. Jean-Noël est du voyage. L'ultime spectacle se déroule au Théâtre 140 de Bruxelles plein comme un œuf. Les musiciens entrent en scène sous un déluge d'applaudissements. Nous avons le bassiste John Weider, le batteur Rob Townsend, le guitariste John Whitney, l'organiste Polly Palmer et le chanteur Roger Chapman, "grand, mince, barbu, légèrement dégarni sur le sommet du crâne".
"A Song For Me clôture le concert. C'est le délire total. Weider défonce sa basse, Whitney vogue dans l'aigu. Chapman est dans un état second. Avec une incroyable sauvagerie, il martyrise un tambourin dans un va-et-vient incessant... Un bourdonnement incessant nous assaille... Tout s'effrite, tout sombre. Le micro est mis en pièce. Le pied atterrit sur les gens du premier rang. Le micro roule sur scène dans un fracas épouvantable... On assiste rarement à un tel paroxysme...". Roger Chapman accueille Jean-Noël dans sa loge pour une interview. Ce n'est apparemment plus le même homme. "Calme, détendu, souriant... Se rend-il même compte de ce qui vient de se produire ?".
L'émission de radio Formule J se déroule entre 16 heures 30 et 18 heures 45. Jean-Noël prépare des émissions spéciales sur les Rolling Stones, Jimi Hendrix, les Moody Blues et les Small Faces. Il faut dire qu'il connaît bien son sujet, le bougre ! Il écrit entièrement les textes et Claude Delacroix les distille à l'antenne. Ce rendez-vous sur la RTB est très apprécié dans la région.
Rédacteur infatigable, Jean-Noël écrit également dans Télé Moustique, un hebdomadaire qui


Jean-Noël aux côtés d'un barde célèbre : l'animateur Jean-Bernard Hebey (bureau de R.T.L)

traite de radio et de télévision, une sorte de Télérama belge. Ses sujets abordent la musique moderne, mais aussi la vie de certaines personnalités comme Angela Davis, l'abbé Pierre, alors peu médiatisé, ou Sean Mc Bride.
B.B.King accorde à Jean-Noël une interview après les répétitions d'un de ses concerts prévu à Louvain (Belgique). Le maître du blues impressionne au plus haut point. Le journaliste sent le trac l'envahir. "Il est imposant, mais d'une extrême gentillesse". A la fin de l'entretien, le célèbre musicien tend à son interlocuteur sa carte de visite. Quel Cadeau !
L'ami Salvatore Adamo accueille Jean-Noël dans sa loge feutrée de l'Olympia. Ce petit coup de... piston permet au reporter d'écrire un petit papier sur Jean-Claude Brialy et sur Papillon de Triangle venus saluer le chanteur. Après ses problèmes cardiaques, l'Italo-Belge accordera sa première interview à Jean-Noël. "Son talent n'a d'égal que sa gentillesse. Inch Allah !".
La 23ième édition du festival de jazz d'Antibes - Juan-les-Pins se déroule en cette année 1971 à Nice. Jean-Noël couvre l'événement pour la RTB. Les représentants des différentes tendances du jazz se bousculent au portillon...qui s'ouvre sur la Promenade des Anglais : Oscar Peterson, Bill Doggett, Le Paris Jazz Quartet avec Kenny Clarke, Ella Fitzgerald, Herbie Hancock, etc. Une expérience enrichissante...
Jean-Noël rencontre Jacques Higelin sur le tournage de "Salut Voleur", film réalisé par Franck Cassenti. Le comédien suisse Jean Luc Bideau fait également partie de la distribution. L'acteur-chanteur interpelle notre reporter : "Tu as ton magnéto, viens, je vais te causer !... Le langage est une belle musique". Le soir venu, Jean-Noël invite dans son antre de Mouscron les deux têtes d'affiche du long métrage. Feu Jimi Hendrix n'a de cesse de squatter le plateau de l'électrophone. Malgré ce programme musical plutôt musclé, Higelin s'endort lamentablement. Sa petite amie explique à l'hôte des lieux que cette soudaine plongée dans les bras de Morphée ne peut se manifester chez lui que dans un état de réelle confiance. Ah bon ! La soirée se termine au restaurant autour d'un steak-frites maison. Jean-Noël n'appréciera que très modérément le futur répertoire rock de Higelin : "C'est bruyant, singé, forcé. Le rock, c'est autre chose".
Jean-Noël avait découvert Rory Gallagher sur scène lors du dernier festival de l'île de Wight.


Jean-Noël Coghe, Rory Gallagher et Roland Vancampenout (Chanteur Belge)

"Rory Gallagher, sans fioritures ni excès, avec une simplicité et une musique solide, impressionne... Cet Irlandais qui traîne sa vieille Fender sur toutes les scènes d'Europe m'intrigue. Lors de nos premières rencontres, je n'ai pas ressenti de choc émotionnel, brutal. Cela s'irrigue au compte-gouttes. L'attrait est certain, et cette retenue, c'est pour mieux l'aborder, la happer sans rien brusquer. Car cette musique, c'est ma musique. L'aboutissement de toutes les musiques qui m'ont fait vibrer jusqu'à présent". Il le revoit un an plus tard à l'occasion du festival de Bilzen, petite ville flamande. Son orchestre, Taste, a été dissous dernièrement. Il tourne maintenant avec le batteur Wilgar Campbell et le bassiste Gerry Mc Avoy. Lors de l'interview en coulisses, Rory déclare : "Je pourrais vivre sans faire d'enregistrements, mais je ne pourrais pas vivre sans faire de la scène". Quoi qu'il en soit, la Belgique vient d'adopter ce sympathique bluesman à la voix chaude et à la guitare magique.
Jean-Noël rencontre également à Bilzen le groupe Faces, anciennement Small Faces (les Small Faces reprendront du service en 1977 avec le bassiste Rick Wills à la place de Ronnie Lane). Grâce à Ronnie Lane, il interviewe le nouveau chanteur, un certain Rod Stewart.
Rod Stewart : "Je joue avec les Faces et je chante aussi en solo... J'aime travailler et je travaille tout le temps. Un album solo nécessite beaucoup de boulot en studio. C'est plus difficile, mais cela procure davantage de satisfaction en fin de journée. Je bosse vingt-sept heures sur vingt-quatre, c'est comme ça, et j'aime le faire !...".
La fête de l'Humanité bat son plein au son et à la voix de Magma, Warhorse, Bachdenkel, Soft Machine, Joël Daydé et Joan Baez. Heureux qui communiste...
"Une fête politique où jamais on se sent agressé... Et si politiquement certains ont des œillères, musicalement la fête est ouverte à tous". Jean-Noël couvre cet événement annuel pour la presse écrite.
Au festival de Seloncourt (Doubs), Jean-Noël tombe en réelle admiration pour un groupe issu de l'est de la France, Ange, et de son chanteur, Christian Décamps. "Un terroir qui est source d'inspiration et mêle le fantastique, le conte (médiéval), l'homme. Un groupe résolument agressif sur scène et qui ne fait aucune concession au métier parisien... Avec Ange, on est au pays de l'illusion, du merveilleux, du mystérieux". Le fils de Christian Décamps, Tristan, futur claviers dans l'orchestre du paternel, vivra une vingtaine d'années plus tard avec Jennifer, l'une des deux filles de Jean-Noël (l'autre s'appelle Leslie).

Le Pop Circus de Liège se prépare à recevoir plusieurs pointures comme Rory Gallagher, Assagai, Vinegar Joe et d'autres. Pour coller à l'événement, une idée géniale arrive à maturation dans l'esprit parfois torturé des organisateurs. Pourquoi ne pas affréter un train en gare de Bruxelles afin de mêler spectateurs bruxellois et artistes du concert tout au long du voyage ? Pour cette grande et enrichissante première, Jean-Noël réalise une bande-annonce du tonnerre de Dieu où se mêlent le bruit assourdissant d'un monstre de fer, l'harmonica de John Mayall, l'annonce des groupes invités et le "Going To My Home Town" de Rory Gallagher. Le train Formule J ne va pas tarder à s'ébranler. Bon voyage et bon concert à tous...
Dans une pièce de L'Ancienne Belgique, l'infatigable reporter, âgé maintenant de 25 ans,


Jean-Noël avec le leader de Magma Christian Vandair

interviewe Léonard Cohen, un écrivain de talent devenu chanteur. Les questions fusent à propos de la chanson Les Partisans. Soudain, un bruit sec se fait entendre du côté de la porte et de sa serrure. Un clic, peut-être un clac ! Qu'importe, nos deux lascars se retrouvent bel et bien "emprisonnés" par inadvertance. "Rires, coups à la porte, et délivrance".

D'autres rencontres enrichissantes se succèdent devant le micro exsangue du sieur Coghe : Ian Anderson, le génial flûtiste de Jethro Tull, amateur de Southern Comfort, Muddy Waters, le grand guitariste de blues, respecté aussi bien des jeunes que des moins jeunes, Lou Reed, né en 1942 à New York, un ancien du Velvet Underground cher à Andy Warhol, l'ex-mannequin Nico, chanteuse et comédienne d'origine allemande, "pleine de tendresse, d'émotion, d'amour", James Brown, alias Mister Dynamite, le roi du rhythm and blues et homme d'affaires très impliqué dans la lutte contre la ségrégation raciale. "James Brown me tend la main. Je la lui serre, et il me dit : "Non, pas comme ça !". Et il m'apprend comment les frères du Black Power se saluent entre eux" ; Claude Nougaro (à l'Olympia), un Toulousain pur jus. "Je suis comme une éponge. Quand on presse, ça jute… Je ne joue pas avec les mots, ce sont les mots qui jouent avec moi".

Le groupe Slade, "quatre musiciens, outranciers et provocants", managé par Chas Chandler, l'ex-Animals et découvreur de Jimi Hendrix. Ces premiers skinheads issus des cités anglaises ne délivrent aucun message. A l'instar des pionniers du rock n' roll et confrontés à une jeunesse sans grands lendemains, leur musique exprime tour à tour des sentiments de révolte, de rage et de désespoir. Oh rage ! Oh désespoir ! "Ils refusent de n'être que les rouages d'une infernale machine à tuer le temps, appelée la vie". Slade participera en direct à une émission de Formule J…

Après six longues années d'absence, les Who, idoles des Mods, vont se produire à Bruxelles. Dans le salon de l'hôtel où loge le groupe, Roger Daltrey, le chanteur blond comme les blés, explique à Jean-Noël que leur prochain disque sera très certainement un concept album. Si le public le plébiscite, et à l'instar de l'opéra-rock Tommy (Ken Russel / 1969), une version cinématographique pourra être sérieusement envisagée. Effectivement, "Quadrophenia", "A Way Of Life", adapté du double album des Who enregistré en 1973 et composé par le guitariste Peter Townshend, sera tourné par l'Anglais Frank Roddam six années plus tard. Ce film racontera l'histoire dramatique d'un jeune Mod, Jimmy (Phil Daniels), en révolte permanente contre toute forme d'autorité. Sting fera une apparition remarquée dans le rôle de Ace.



Fête de la Musique de Marq en Baroeul : Jean Noël Coghe, Bruno Cogoni, Aldo Cogoni, Tony Manteau, Serge Cogoni et Christian Décamp



Christian Décamps (Ange) Jean-Noël Coghe : une amitié indéfectible

Rory Gallagher est né le 2 mars 1948 dans la très catholique et irlandaise ville de Cork. Son père, Daniel, musicien à ses heures, travaille dans une centrale hydroélectrique. Sa mère, mère au foyer, élève ses deux fils. Donal, le cadet, deviendra l'agent de son frère. Rory a une passion dévorante : la guitare. Il en joue très bien dès l'âge de dix ans. Adolescent, il écoute avec passion Elvis Presley, Eddie Cochran, Chuck Berry, Gene Vincent et les autres. Il apprend le métier de la scène en se produisant, seul ou accompagné, dans différentes attractions. Grâce à ses cachets, Rory peut se payer enfin la "râpe" de ses rêves : la Fender Stratocaster modèle 1961. En 1967, à presque 20 ans, lui, le catholique pacifiste, monte l'orchestre Taste avec deux copains protestants de Cork, le batteur Norman Damery et le bassiste Eric Kittringhan. Après quelques années de vaches maigres, le trio aguerri se produit en 1970 au festival de l'île de Wight, le Woodstock européen. Il se fait remarquer dans des morceaux de blues et de rock où s'élève avec bonheur la voix "chaude, sensuelle, chaleureuse, naturelle, nuancée, toujours reconnaissable" de Rory. L'Irlandais chevelu, guitariste innovateur, sera considéré bientôt comme l'égal d'un Eric Clapton, d'un Peter Green ou d'un Jimi Hendrix. Bel hommage ! Le tout premier album, Rory Gallagher, sort en 1971. Après deux moutures, Taste sera remplacé par le Rory Gallagher Band avec Wilgar Campbell à la batterie et Gerry McAvoy à la basse.

Nous sommes maintenant en 1973. Rory Gallagher n'enregistre pas de 45 tours, mais remplit les salles à chacun de ses passages. Il décline l'offre alléchante de remplacer le guitariste des Rolling Stones, Mick Taylor. Seule sa musique compte. Jean-Noël l'invite au micro de Formule J. L'émission préférée des jeunes lui consacre deux heures entières. Puis le gentil troubadour, grand admirateur de l'acteur Lino Ventura, invite son hôte au restaurant. "Durant plusieurs heures, nous parlons de tout. Le rapport conventionnel entre musicien et reporter est largement dépassé. "Tu viens au concert ce soir ?" interroge Rory à la fin du repas. "Bien sûr !" "Tu peux nous emmener ?". Durant trois jours, je ne quitte pas le Rory Gallagher Band. Une amitié est en train de naître".

Quelques jours après, Jerry Lee Lewis, qui vient justement d'enregistrer avec Rory Gallagher, arrive à Paris pour honorer un contrat à l'Olympia. Après le spectacle, époustouflant comme toujours, "le Killer" invite Jean-Noël dans sa loge. Notre reporter est fort impressionné. "Nous sommes seuls et je n'en mène pas large. La voix cassée, il me confie, souverain, qu'il détient son talent de Dieu. "Personne d'autre n'a ce style, je suis le seul… Peut-être devrais-je consacrer ce talent à Dieu, et non au rock"… L'entretien se termine, Jerry me remercie. Il lève la main sur moi, fait le signe de croix et me bénit ! "God Bless You", dit-il. Il a l'air sincère. Bruno Coquatrix qui vient de rentrer, semble tout aussi surpris que moi".

Les Rolling Stones entament une tournée en Europe. Jean-Noël, Nagra sur l'épaule, rencontre Mick Jagger au bar d'un hôtel de Copenhague. Quinze minutes d'entretien, pas plus, jeune homme ! Le chanteur s'exprime parfaitement en français. "Il évoque la scène, Bowie et Angie, Goats Head Soup enregistré à la Jamaïque, la musique en général, "Satisfaction" et la satisfaction toujours renouvelée qu'il a de monter sur scène. "Chanter, c'est ma vie ! - Et Ron Wood, sera t-il un des Stones - Pas pour l'instant !". On discute cinéma. Il est souriant, détendu".

Neil Sedaka, l'auteur de "Stupid Cupid" et du fameux "Oh ! Carol", arrive au Luxembourg. Jean-Noël et son micro baladeur ne sont certainement pas loin ! Le célèbre pianiste se confie : "Quand vous écrivez une chanson aujourd'hui, il ne faut pas tout dévoiler dès les premiers couplets. C'est vrai pour l'histoire, mais cela l'est aussi pour l'air, la mélodie. Il faut qu'il y ait un côté surprise, c'est comme ça qu'il faut écrire le rock contemporain !".

Le journal Pop Music de Frank G. Lipsik se saborde. Jean-Claude Berthon créé Extra, un nouveau mensuel. Jean-Noël, Jacques Barsamian, Gérard Bernar (fondateur de Best), Jean-Paul Commin et Jacques Leblanc (Juke-Box Magazine) acceptent de participer à cette nouvelle aventure littéraire.

Et revoilà Pink Floyd en tournée. Musiciens et techniciens du groupe ont formé une équipe de football. Entre les concerts de Lille et de Bruxelles, ils défient, ballon au pied et… cheveux au vent, les attachés de presse régionaux de leur maison de disques. Jean-Noël délaisse son lourd Nagra et chausse, une fois n'est pas coutume, les crampons. "Je me retrouve sur un stade de Bruxelles pour le match de l'année. Je marque Roger Waters (le bassiste), qui s'avère un bon avant. Le score est en notre faveur. Il est vrai que dans notre camp, nous sommes treize sur le terrain. L'important, c'est de participer, disait l'autre".

Le groupe Status Quo débute une courte tournée en France. Hélas pour ces sympathiques rockers anglais, notre pays ne digère pas vraiment la mort de son président, Georges Pompidou (avril 1974). Un jour de deuil national vient d'être décrété. Jean-Noël escorte les cinq membres de l'orchestre et essaye tant bien que mal d'aplanir les difficultés inhérentes aux événements. Le premier concert à Lyon est remis au lendemain. Les spectateurs ne se mobiliseront que très modestement lors des quatre spectacles prévus (deux mille trois cent entrées au total). Quand Status Quo reviendra à Lille quelques mois plus tard, quatre mille fans l'acclameront.

Ten Years After, toujours auréolé de leur succès à Woodstock - Ah ! Les onze minutes de "I Am Going Home" ! - entreprend une tournée européenne. Le premier concert va se dérouler en Belgique. Jean-Noël accueille Alvin Lee, le guitariste-chanteur, à l'aéroport de Deurne.

Alvin Lee : "Il me semble que l'on s'est déjà rencontrés".

J.N. Coghe : "Oui, à chacun de vos venues en Belgique !".

Un peu plus tard dans la journée, le reste de l'orchestre rallie l'Arena Hall de Deurne pour un premier contact avec les planches. Nous avons Ric Lee, le frère d'Alvin, à la batterie, Chick Churchill aux claviers et Leo Lyon à la basse. Alvin Lee, l'homme qui joue plus vite que son ombre, interprète du rock avec le présent quartette et s'essaye également au jazz et à la soul musique en compagnie d'autres musiciens. Il quittera Ten Years After en 1975 et reformera Ten Years Later en 1978. Après le spectacle, Alvin Lee, Ric Lee et sa femme, prennent place dans la voiture de Jean Noël. "C'était un bon concert, dit Alvin. La voiture roule dans la nuit. L'auto-radio déverse le solo de "I Am Going Home". Et le type qui joue est là, assis à mes côtés !".



Jean-Noël avec le leader de Status-Quo : Francis Rossi



avec le Chanteur de Rhythm'n' Blues Ronnie Jones l'un des premiers résidents du célèbre Marquee-Club de Londres

Rory Gallagher, tout nouveau producteur, arrive en France pour une série de concerts. Le batteur Wilgar Campbell a été remplacé par le Gallois Rod de Ath. Un quatrième élément est venu renforcer le Band, le pianiste irlandais Lou Martin. Jean-Noël ne laisse le soin à personne de véhiculer et d'accompagner les musiciens. Deux voitures, une Mercedes et une BMW, emportent toute l'équipe à destination de la première étape, le Palais des Sports de Metz. Le Rory Gallagher Band distille un répertoire nettement plus rock que celui, plus blues, de Taste. Il offre à son fidèle public un spectacle d'une durée qui dépasse régulièrement les… 2 heures 30. Une bonne partie du programme est constituée de compositions du leader. "Chez Gallagher, tout part des tripes. Ce type possède le pouvoir de transmettre ses sentiments à ses musiciens… Sa musique est née du rock and roll et du blues… Rory sur scène, c'est la cène !"

Les Français ont élu leur nouveau président, Valérie Giscard D'Estaing. La tournée du Rory Gallagher Band se poursuit dans l'Hexagone. Jean-Noël conduit la BMW. A ses côtés, Rory découvre avec intérêt Vince Taylor et surtout Maxime le Forestier grâce à des cassettes. Les concerts s'enchaînent : le Palais d'Hiver de Lyon, le Parc des Expositions de Nantes et L'Alhambra de Bordeaux. Puis au revoir la France, bonjour l'Espagne. Ce beau pays s'ouvre de plus en plus aux orchestres rock. Jean-Noël est l'invité d'honneur du premier spectacle à San Sebastian. Deux mille spectateurs ovationnent le Rory Gallagher Band.

A l'issue de ce triomphe, notre road-journaliste, la tête pleine de musique, reprend la route de son Nord natal. Dans la foulée, le secrétaire d'édition de Nord-Eclair, Jean Leroy, lui confie une rubrique hebdomadaire musicale qui sera publiée dans la page "Cinéma".

Le groupe de rock Queen, pratiquement inconnu en Europe, arrive en France pour participer à une émission de télévision. "On discute dans le hall de l'hôtel avec Roger Taylor, le batteur, Bill Deacon, le bassiste, et Brian May, le guitariste. Ce dernier parle un excellent français. Ils sont tous bardés de diplômes. Freddie Mercury, le chanteur, se pointe. On se salue cordialement. Nous sommes les seuls à nous être déplacés. Ils nous en sont reconnaissants. Pimpant, éclatant et majestueux, Queen a l'étoffe d'un grand groupe. Une musique fascinante qui mêle heavy music à un travail vocal tout en finesse. Un spectacle d'une rare intensité, d'une réelle beauté. Un set envoûtant, solide : musique, harmonie, voix, couleurs, lumières, ambiances. On baigne dans une atmosphère épatante".

L'ORTF n'est plus qu'un lointain souvenir. La troisième chaîne plane sur nos régions. Avec l'aide de deux étudiants, Jean-Noël créé sur radio Lille une émission véhiculée par le réseau de FIP, Solo. Au programme : rock, reggae et soul. Maurice Delbez, réalisateur de cinéma (voir A Pied, À Cheval Et En Voiture / 1957), l'implique également dans différentes émissions régionales de FR3.

Jean-Noël, Maxime le Forestier, Jean-Louis Rancurel, Vince Taylor, Guy Bedos et Sophie Daumier assistent à la fête de l'Humanité, version 1975. Les Kinks, pour la première fois entourés de cuivres, sont au programme. Le groupe squatte toujours le haut des hit-parades et remplit les salles.

Le Rory Gallagher Band, revenu du Japon, va se produire à l'ancienne gare de la Bastille. Le producteur du spectacle n'est autre que Pascal Bernadin, le fils du patron du Crazy Horse. Jean Noël présente Rory à Maxime le Forestier. L'auteur de Parachutistes est conquis par le set acoustique de l'Irlandais.

Ravi Shankar, l'homme fort du mémorable Concert For Bangla Desh, est au micro de Formule J. Il narre avec force détails, et dans un français parfait, sa rencontre avec les Beatles. Puis il rallie la salle de l'Ancienne Belgique où doit se dérouler son spectacle. A la vue des tables et des serveurs qui s'affairent, l'idole indienne voit… rouge. "Il n'est pas question que les spectateurs boivent du champagne pendant que je joue".

Pas vraiment ravi… Shankar ! La direction n'accepte pas ce caprice d'autant plus que Monsieur l'ambassadeur de l'Inde est attendu. Ravi menace alors de partir. La direction s'écrase lamentablement. Le Maître, tout de blanc vêtu, est assis en tailleur au centre de la scène. "Ambiance recueillie… Musique belle,

sacrée, lancinante, répétitive. Tablas, sitar, chœurs, les filles sont gracieuses, appliquées". Jean-Noël a retenu dans un restaurant tout proche quinze repas à base de viande de mouton pour le dîner d'après concert. "A un moment donné, Ravi Shankar quitte cette scène. Discrètement, il me fait un signe. Je le rejoins dans les coulisses. Il me dit : Préviens le restaurateur qu'il peut préparer le repas. On en a encore pour une petite heure !" Ravi a les crocs ("la faim" justifie certainement les moyens) ! Pas très "mystique et sacré" tout ça !

La RTB tourne son émission de variétés, Chansons À La Carte, dans l'enceinte d'une base aérienne près de Liège. Les avions de chasse F16 côtoient Claude François, Ester Galil, le Crazy Horse et Slade. Chas Chandler, l'ancien manager de Jimi Hendrix, accompagne le groupe anglais. Ce show télévisé lui permet de rencontrer après huit années de séparation Jean Vanloo, le producteur belge. Celui-ci vole de succès en succès. En effet, après les groupes Sunlights et Crazy Horse, Patrick Hernandez, son poulain actuel, fait un malheur avec "Born To Be Alive". Il ne va pas tarder à repérer, à New-York, une certaine Louise, danseuse de son état. Il persuadera la jeune fille de chanter et de le suivre en France. Louise deviendra Madonna quelques années plus tard.

Frank Sinatra, actuellement en tournée mondiale, débarque au Palais des Congrès de Paris. Jean-Noël obtient une place pour le concert grâce à l'un de ses employeurs, la RTB. Un papier sera rédigé pour Nord-Eclair. Après Paris, Bruxelles s'offre "The Voice". Jean-Noël sympathise avec son metteur en son et en lumières, le dénommé Bob Kiernan. Arrivée dans la capitale belge, cette véritable "institution" souhaite rencontrer l'ambassadeur des Etats-Unis, le propre fils du général Dwight Eisenhower. Il désire également qu'une photo immortalise ces instants officiels. Qui se charge de trouver le photographe, amis du Club des Années 60 ? Ben ouais, gagné : Jean-Noël, l'ami des stars. Merci Monsieur Kiernan ! L'avion en provenance de Suisse atterrit dans la capitale belge. L'attaché de presse se positionne au bas de la passerelle. La porte du jet s'ouvre lentement. "Cheveux courts, costume sélect, le visage fermé, repérant d'un œil averti "son" monde. Le "jeune homme de 70 ans" descend". Un convoi de voitures se constitue rapidement et prend dare-dare la direction de l'ambassade US. Jean-Noël présente à l'attaché de presse un de ses copains photographe, Erick Machielsen. Quelques minutes après, Frank Sinatra et le représentant du peuple américain en Belgique conversent dans un vaste bureau. Ils posent maintenant devant l'objectif du professionnel. Jean-Noël, assis aux premières loges en prend plein les yeux et les oreilles Erick Machielsen pourra également prendre des clichés du spectacle, mais sans flash. Les épreuves seront développées par les services du comédien-chanteur. Seules les photographies susceptibles d'être publiées reviendront à leur auteur. "Sinatra entre dans l'arène. Triomphe. Sa voix retentit, suave et chaude, troublante. Du métier jusqu'au bout des ongles. Quelle classe, quelle claque, quel talent".


Jean-Noël en compagnie de la famille de James Dean, Hortense et Marcus Winslow et leur petit fils - (Fairmout, Indiana)


Festival de la Bêtise (Cambrai) - 1975
Jean-Noël interview Sylvie Vartan en présence de Johnny Hallyday et de son chorégraphe (Archives J.N.Coghe -D.R).

Sur une idée de Jean-Noël, FR3 Lille produit une émission de télévision avec Rory Gallagher en vedette. Ces vingt-six minutes en acoustique seront reprises par les vingt et une autres régions de l'Hexagone. De nombreux plans ont été tournés dans le vieux-Lille. "L'idée est la suivante : on projette à Rory le film qu'il n'a évidemment pas visionné, et il improvise. Guitare et harmonica". Quelques jours après, Jean-Noël emmène la joyeuse équipe Gallagher aux fêtes de Gand. Plusieurs milliers de personnes arpentent les rues et se ruent dans les bistrots. Un immense podium accueille des dizaines d'orchestres. On reconnaît rapidement Rory noyé pourtant dans la foule. Des mains amicales se tendent de toute part. on l'applaudit. On lui tape sur l'épaule. Les gens en veulent plus : "On stage Rory !". L'Irlandais, sympathique au possible, obéit avec plaisir et rejoint l'estrade en compagnie de ses musiciens. "Et la musique éclate dans la nuit sous les ovations de milliers de personnes qui se mettent à chanter, taper des mains au rythme lancinant de ce groupe inédit. Cela va durer longtemps, très longtemps". Jean-Noël reconduit Rory à son hôtel vers six heures du matin. Il le réveillera cinq heures plus tard pour le retour sur Londres. Allez zou, on change de continent ! Jean-Noël, Nagra sur l'épaule, atterrit à Dallas au Texas. Il y retrouve une amie de Wattrelos, Christine. Cette infirmière puéricultrice s'occupe des cinq garçons d'un couple de nationalité franco-brésilienne. Après avoir visité avec intérêt les sites de cette région hautement touristique, Jean-Noël se remémore un vieux rêve de jeunesse : se rendre à Fairmount (Indiana) sur la tombe de James Dean. Banco ! Nous sommes en plein mois d'août 1975. Christine fera partie du voyage qui compte un bon millier de kilomètres. Fairmount est une "petite ville perdue, où il est impossible de trouver un taxi, un hôtel, ou même louer une voiture". Le coiffeur qui renseigne le couple d'amis sur la direction à prendre pour rallier le cimetière a coupé jadis les cheveux du jeune Dean. "Des allées semées de cailloux serpentent dans ce cimetière où tout est quiétude. Un panneau en bois indique le chemin à suivre, "James Dean Grave". La pierre de granit rose est entourée de deux ifs.

Une simple inscription : "James B. Dean 1931-1955". Par le plus grand des hasards, et grâce à une tierce personne, Jean-Noël rencontre dans une station-service du coin le dénommé Marcus Winslow. Ce fier sexagénaire à la peau tannée promène les deux enfants de son fils Markie, le propre cousin de James Dean. Quelle chance ! La conversation se poursuit à l'intérieur de l'établissement qui fait office de bar. Puis tout ce beau monde se retrouve chez les Winslow. Jean-Noël et Christine font la connaissance de la maîtresse des lieux, Ortense Winslow. "Marcus m'autorise à prendre des photos. Il s'intéresse au Minolta, aux objectifs. Puis, Ortense que j'ai interviewée avec mon Nagra, me dit en pointant le doigt sur le magnétophone : "Comme Jimmy aurait aimé parler de cet appareil avec vous". Jean-Noël feuillette un album de famille. Il y découvre Jimmy bébé, enfant puis adolescent. Ortense commente avec passion et amour les différentes étapes de la vie de son célèbre neveu, grand admirateur de Jacques Tati et de Gérard Philipe. Son fils, Markie, est né alors que Jimmy vivait déjà sous son toit. Il est maintenant l'heure de quitter ces lieux historiques où s'impose depuis vingt ans le souvenir vivace du jeune acteur. Jean-Noël signe un livre d'or et apprend qu'il est le troisième français à le faire. Dans la foulée, nos compatriotes sont invités à se rendre au domicile d'Adeline Nall, le professeur du petit Dean.

Cette personne, la bonne soixantaine, "joviale, pétillante, les yeux pleins de malice", a été déterminante pour l'avenir professionnel du gamin. En effet, elle l'a vivement incité à faire très tôt du théâtre. Adeline, intarissable, égrène ses souvenirs… "Le lendemain, dans ce bus qui roule vers Nashville, nous sommes silencieux. Tout nous revient en mémoire. Tout est si étrange. Comme si nous n'avions pas été maîtres de nos rencontres, de ces instants passés avec ces gens, proches parmi les proches de James Dean. Les plus sincères, les plus authentiques. Comme si nous avions été "guidés".

Après Nashville (Tennessee), voici la Nouvelle-Orléans (Louisiane) et le fleuve Mississippi qui exhale en permanence ses états d'âme. La musique, toujours la musique ! Puis le duo d'amis reprend à regrets la direction de Dallas. Dans un centre commercial de cette ville, Jean-Noël rencontre, ô surprise !, Roger Daltrey. Le célèbre chanteur des Who traîne derrière lui une équipe de télévision et une horde de fans excités. A Disneyland, un orchestre de jazz se produit au coin d'une rue banale. Jean-Noël, attiré comme toujours par la musique, s'approche lentement du pianiste. Une autre surprise de taille s'offre à lui : cet homme de couleur, compositeur et chef d'orchestre apprécié dans le monde entier, n'est autre que Count Basie !

Revenu en France, Jean-Noël couvre durant dix jours la fête de la Bêtise de Cambrai. "Des milliers de personnes attablées, qui mangent, bouffent, se goinfrent, s'empiffrent, boivent, rotent, dégueulent, s'engueulent, s'amusent, se saoulent de bière, de paroles, de cris, de chansons". Au programme des festivités : Mireille Mathieu, Sylvie Vartan, Nicole Rieu, le Golden Gate Quartet, Daniel Guichard, Mort Shuman et Gérard Lenorman. Johnny Hallyday et Barbara ne sont que spectateurs. Jean-Noël travaille pas moins de dix-sept heures par jour. Il faut préparer le contenu de trois heures d'antenne, écrire des billets pour les journaux, entreprendre des reportages, assurer l'émission du soir en direct, réaliser les enregistrements des spectacles et satisfaire aux montages. Ces longues journées de labeur ne sont payées que cent francs au forfait. "Le merci de service n'est pas compris. C'est ça aussi, FR3".


Jean-Noël subjugué par le charme de Shirley Bassey

Le prochain concert de Magma sera patronné par FR3 grâce au perspicace Jean-Noël. Didier Lockwood, jeune violoniste calaisien, vient d'intégrer le groupe cher à Christian Vander. En avant-première, les trois membres de cette éminente formation participent à l'émission "Graffiti", toujours sur FR3.

La rencontre fortuite entre Magma et Jean-Claude Casadesus installé avec ses musiciens dans un studio voisin, débouchera sur un heureux mariage. En effet, Didier Lockwood épousera un peu plus tard Caroline, la fille du futur grand chef d'orchestre.

Avant de donner des récitals dans toutes les grandes villes européennes, dont Ostende en Belgique, Madame "Goldfinger", la splendide Shirley Bassey, reçoit la presse internationale dans ses appartements suisses de Lugano. Jean-Noël ne s'est pas fait prier pour assister à la conférence. "Pendant l'interview, en parfaite hôtesse, Shirley sert à boire et tranche le saucisson".

Après Shirley Bassey, Jean-Noël, petit veinard, dirige l'enregistrement d'un concert de Véronique Sanson pour le compte de FR3 Lille. Dans la foulée, celle qui "balance et qui swingue" comme une… bête se produit aux Halles de Courtrai. Notre reporter réalise l'interview du mari de la chanteuse, le talentueux musicien Stephen Stills. Ses propos seront repris aux Etats-Unis par Record Report et diffusés par deux cent vingt-cinq stations de radio. Joli coup ! Véronique Sanson accepte de passer dans l'émission Formule J réalisée en direct du Heysel. Jean-Noël, le chauffeur de service, attend l'artiste dans le hall de son hôtel. Son regard croise celui d'une jeune femme tout de noir vêtue, "de forte corpulence, les cheveux tirés en arrière". Diantre, je ne rêve pas, c'est bien elle, c'est Zouc en personne ! Jean-Noël a beaucoup d'admiration pour cette femme qui exprime sur scène "la folie de tous les jours avec une justesse de ton qui donne le vertige". Le journaliste et la comique échangent quelques mots. Zouc adore Véronique Sanson. Quelle chance vous avez, là voilà justement !

Le chanteur Jean-Michel Caradec, tout comme Christian Décamps du groupe Ange, est devenu un proche de Jean-Noël. Le jeune Breton loge souvent chez lui, à Mouscron, à l'occasion d'un concert dans le Nord ou d'une émission de télévision régionale. Pour l'instant, Jean-Michel a été engagé pour assurer la première partie de Georges Brassens à Bobino. "Brassens entre dans la loge de Jean-Michel, la pipe à la bouche. La porte de la loge étroite me heurte. Confus, il veut s'excuser. Sa poignée de main me fait du bien. Sur la scène, glissé derrière lui, je prends toute la mesure du talent du Gorille". Jean-Michel Caradec se tuera au volant de sa CX en 1981, à l'âge de trente-cinq ans. Salut l'artiste !

Les trois frères Gibb, après des carrières solo en dents de scie, reforment les mythiques Bees Gees. Les auteurs de Massachusetts, succès phénoménal des années 60, enregistrent au Château d'Hérouville, le studio dirigé par Michel Magne. Andy Gibb accorde une interview à Jean-Noël avant de participer avec ses deux frangins à l'émission Formule J réalisée en public et en direct. "Robin et Andy sont les voix solo, et Maurice la voix aiguë pour l'harmonie. On ne vit pas ensemble, précise Andy, on a chacun notre famille. On se voit huit mois dans l'année, cela nous suffit ! Mais lorsque nous sommes en famille, cela nous manque, et quand nous sommes en tournée, on se prend du bon temps !".


Jean-Noël Avec Stephen Stills ex membre de Crosby Stillas, Nash & Young - Époux à l'époque de Véronique Sanson

Jean-Noël accueille Tina Turner à l'aéroport de Bruxelles. Quel Bonheur ! Il doit réaliser pour FR3 Nord un reportage sur elle. Le lendemain de la mise en boîte, à la première heure, on lui refuse l'accès du studio de montage. "Tu n'es pas journaliste FR3", telle est la seule explication donnée par la direction. Il faut préciser que Jean-Noël détient les cartes professionnelles belge et internationale, mais pas française. Nul n'est prophète en son pays, dit-on ! Il y a très certainement des chefs ou des jaloux ambitieux qui font obstacle à la chose. Le soir même, l'émission consacrée à la "divine féline" passe sur les antennes. Le "banni", exclu du générique, pleure de rage. Quelques jours après, il acquiert les droits télé pour tourner un sujet sur B.B. King de passage à Lille. Le coup tordu se reproduit. Jean-Noël, sidéré, ne peut que dénoncer en haut lieu ces basses pratiques. Le résultat des discussions enflammées ne se fait pas attendre : notre homme est viré comme un malpropre. Une page se tourne irrémédiablement, mais qu'importe : le livre est loin d'être terminé et d'autres belles images se profilent à l'horizon du prochain chapitre.


Jean-Noël avec Tina Turner après sa sortie de scène (Bruxelles 1978)

Gonflé à bloc, Jean-Noël se constitue un dossier en béton pour tenter de s'approprier cette fameuse carte de presse hexagonale. Devant la commission d'appel composée d'une "dizaine de personnes, plus âgées que jeunes", il expose quelques articles écrits jadis pour le quotidien Nord-Eclair et diffuse des émissions de radio préalablement enregistrées sur cassettes. Après délibération du jury, la "sage" décision tombe : Jean-Noël devient journaliste à part entière au titre de l'année 1978 (nous sommes à la fin de 1979). A partir de là, les choses s'accélèrent pour le fier promu. L'AFP lui fait les yeux doux. RTL et France Inter le sollicitent pour remplacer épisodiquement leur correspondant dans le Nord. A la même époque, il accompagne pendant trois jours Johnny Hallyday en tournée. Ses reportages intimistes sur la vie des accompagnateurs de l'idole - habilleuse, agent de presse, ingénieurs du son, éclairagistes, gardes du corps, musiciens, etc. - passent dans la revue professionnelle Music. "Je croise Johnny Hallyday à l'hôtel, le côtoie dans les coulisses, et même sur la scène. Nous n'échangeons pas une parole".


En reportage pour RTL lors du conflit des routiers (Phalampin, Autoroute A1, Lille en 1992)

Ces nouvelles activités journalistiques n'empêchent nullement Jean-Noël de continuer à réaliser des émissions musicales, des retransmissions de concerts (Police, Trust, Rory Gallagher, Vince Taylor...) et des interviews pour Formule J (Serge Gainsbourg à l'occasion de la sortie de son livre Eugénie Sokolov ou Bob Marley, le célèbre rasta). Le Matin de Paris, Le Quotidien de Paris et RMC l'engagent à leur tour. La région Nord-Pas-de-Calais va très mal. En effet, la sidérurgie, le textile, les chantiers navals et les mines ferment peu à peu leurs ateliers ou leurs concessions. Notre reporter couvre tous ces événements en première ligne et souvent en direct.

Paul McCartney et Madame, sans oublier leur chère progéniture, sont les hôtes de la ville de Lille et de Monsieur le maire, l'ancien premier ministre Pierre Mauroy. L'ex-Beatles y présente en grande pompe son œuvre, Liverpool Oratorio. La princesse Diana, rayonnante à souhait, siège au premier rang. Après le spectacle, l'auteur de tant de succès immortels répond aux sollicitations empressées des journalistes. Jean-Noël n'est pas le dernier à tendre son micro : "Avoir ainsi son œuvre interprétée par un grand orchestre, c'est magnifique ! Je retiens la musique dans ma tête, mais je ne sais pas l'écrire. Je n'ai pas appris à l'écrire, mais je l'entends. Pour cet oratorio, on a travaillé ensemble, c'était plaisant. On fredonnait l'air, et on le transcrivait… Quand j'ai fait "Yesterday" pour les Beatles, j'ai abordé le style classique. Après, on a fait "Eleanor Rigby", qui était semi-classique, puis "Penny Lane", avec piccolo trompette".

Le 14 juin 1995, Rory Gallagher, âgé de quarante-sept ans, s'éteint au Cromweil Hospital de Londres des suites d'une greffe du foie. Jean-Noël, très éprouvé par le décès de son ami irlandais, se rend à Cork, la ville natale du chanteur. Plus de quatre mille personnes se sont rassemblées pour rendre un dernier hommage à celui qui avait une âme de bluesman et un cœur de rocker.

En cette même année 1995, on fête le 25ième anniversaire de la mort de Jimi Hendrix. Jean-Noël est l'invité de Canal Jimmy pour son émission TV "La nuit Jimi et Jimmy", en direct de Disneyland. Mitch Mitchell, l'ancien batteur du "guitare hero", est également de la partie. Les retrouvailles entre les deux hommes sentent bon la nostalgie d'une époque bénie. Cette époque bénie, justement, n'est pas prête à mourir de sa belle mort. En effet, les Animals, les Yardbirds, les Pretty Things et quelques autres groupes opèrent un judicieux come back. Certes, des têtes connues ont disparu, d'autres moins chevelus les ont remplacées, mais l'esprit musical demeure à jamais. Les spectateurs, avides de communion, prennent d'assaut les salles de spectacles comme au beau vieux temps de la beat anglaise.

Depuis 1975, Jean-Noël rêve d'associer sur scène la créativité de Peter Hammill et la fougue du chef d'orchestre Jean-Claude Casadesus. Les projets de 1977 et de 1991 n'ont hélas pas abouti. En cette année 1996, la rencontre entre les deux hommes s'opèrent enfin et l'étincelle jaillit des deux côtés. Le Zénith de Lille affiche complet. Les cent musiciens de l'orchestre national de la ville accueillent respectueusement leur chef, l'immense Jean-Claude Casadesus. Les six mille spectateurs l'acclament. Au programme de cette mémorables soirée de printemps : Beethoven, Bizet, Kanza, Prokofiel, N'Dour, De Falla, Khaled, Elgard, Didier Lockwood et… Peter Hammill. Qui dit mieux ? A la fin du spectacle, Peter et Jean-Claude se congratulent longuement. Un même courant bienfaiteur et fédérateur les a traversés tout au long de leur prestation musicale. Un peu en retrait, comme à son habitude, Jean-Noël, la tête pleine de (grande) musique, frissonne de félicité intérieure.


Jean-Noël au micro de la RTBF invité de claude Delacroix

Jean-Noël a été nommé par RTL envoyé spécial permanent dans le Nord, libre et indépendant, en 1979. Son officialisation à ce poste clé date de 1984. En cette année 1996, et après dix-sept ans de bons et loyaux services, il cède sa place à Christophe Decroix (ce journaliste n'officiera que… deux petites années dans cette région). Soixante heures de travail par semaine, cinquante mille kilomètres de déplacements par an, des centaines de reportages et d'interviews sur tous les sujets de l'actualité (sport, culture, finance, faits divers, politique…), une tension artérielle qui oscille de neuf à dix-sept, du stress à revendre lié aux problèmes du direct dans les différents journaux de la journée, bref, il faut absolument vous reposer, Mister Coghe. C'est du moins l'avis de son "cher" directeur de la rédaction, Olivier Mazerolle (futur patron de la rédaction de France 2). En employé modèle, Jean-Noël obéit. Alors qu'il désire reprendre son travail quelques semaines plus tard, on lui demande de se reposer davantage. Bon, Mister Coghe a compris : il est temps de partir à la retraite. C'est du moins l'avis de son directeur de la rédaction, "le cher"Olivier Mazerolle, et du patron de RTL, le non moins "cher" Philippe Labro. Seuls Philippe Alexandre (journaliste et écrivain) et Jean-Louis Borloo (actuel ministre de la Cohésion Sociale) lui souhaitent bonne chance pour sa nouvelle vie. Le coup est dur, très dur pour ce grand professionnel respecté de ses pairs. Philippe Alexandre : "Il existe aussi, dans ce métier, les fantassins, les sans-grade, taillables et corvéables à merci, mobilisables vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, qui courent pendant des journées entières pour produire trente secondes à la radio ou deux lignes dans un journal. Jean-Noël était de ceux-là. Il restitue à l'état brut, ce qui est l'essence de notre métier : la passion de savoir".

Jean-Noël Coghe : "J'ai essayé de faire du journalisme vrai et sérieux parce que je venais du rock. Et à l'époque, on prenait les gens du rock pour des cons (j'ai, comme Philippe Bouvard, bac… moins six !). Alors j'ai voulu prouver que ces gens, justement, pouvaient être meilleurs que ceux qui sortaient des grandes écoles. Je pense que j'y suis parvenu et ça, on me l'a pas vraiment pardonné".

En 2003, Jean-Noël renouera avec l'aventure des tournées à travers la Belgique et la France grâce à son nouvel ami Bill Wyman, l'ex-bassiste des Rolling Stones (voir bibliographie). Telle s'est déroulée une partie de la vie professionnelle de ce témoin privilégié qui a croisé tout au long de son fabuleux parcours le destin des plus grandes stars et celui, plus touchant, des héros oubliés. Cette vie trépidante ne valait certes pas une messe, mais un long article dans cette revue chère à mon ami Marc Liozon.

KEN NICOLAS

Merci à Jean-Noël Coghe pour son chaleureux accueil dans le Gard et sa totale disponibilité pour l'interview. Bonne chance pour son prochain ouvrage dédié à James Dean et ses travaux sur le futur Musée des Civilisations Européennes qui s'installera à Marseille en 2009. Merci à Serge, Aldo et Bruno Cogoni qui ont tressé patiemment l'amical lien entre l'écrivaillon que je suis et son passionnant sujet.

Merci également à Dan Nicolas


Avec l'Ami fidèle : Jean-Louis Rancurel en 2006

BIBLIOGRAPHIE JEAN-NOËL COGHE

JIMI HENDRIX : Emotions Électriques (Castor Astral / 1999). Jean-Noël nous fait vivre par sa plume alerte l'intimité de la tournée française et belge d'un grand black américain pratiquement inconnu en 1967 : Jimi Hendrix. Il est donc le témoin attentif du début d'un mythe. Et quel mythe ! Au menu : anecdotes, documents d'époque, témoignages pris sur le vif, interviews et dessins de Mœbius, alias Gir, alias Jean Giraud, à partir de photos inédites. Un livre sur Jimi Hendrix certainement pas comme les autres.

RORY GALLAGER : Rock n' Road Blues, avec un CD audio d'un concert inédit (Castor Astral / 2000 / versions française et anglaise). Biographie émouvante et fort documentée d'un des plus grands guitaristes de blues-rock de sa génération. L'amitié que se porte Jean-Noël et Rory brille à chaque chapitre de cet ouvrage qui a été, en 2004, en tête du hit-parade des livres sur la musique en Grande-Bretagne.

AUTANT EN EMPORTE LE ROCK
(Castor Astral / 2001), avec deux CD riches de soixante-quatorze interviews de musiciens internationaux (Eclats de voix) et d'un concert du groupe Ange (Sans Filet). Jean-Noël nous ouvre ses carnets de route, ses nombreuses archives et nous offre plus de quatre cents photos, inédites pour la plupart. Livre de référence sur la musique des quarante dernières années.

LE BLUES DU REPORTER
(Castor Astral / 2002).Ce livre, véritable "roman d'actualité", comporte plus de trois cents reportages effectués par Jean-Noël sur les antennes de RTL entre 1979 et 1996. Ce long travail d'investigation a été entrepris principalement dans le nord de la France et en Belgique. Le reporter, véritable témoin oculaire de notre société, a enquêté sur les banlieues, l'insécurité, la drogue, le banditisme, les prisons, le chômage, le racisme, les clandestins, l'Islam dans les cités, mais aussi sur la politique et les hommes qui la font, les problèmes de la pêche, les catastrophes naturelles, les incohérences de l'administration, la fermeture des mines, les grèves, l'agonie de la sidérurgie et du textile, les affaires (Le Floch-Prigent, le match OM-Valencienne…), le sport (Paris-Roubaix…), L'Eurotunel et j'en passe. A travers la plupart de ses écrits, Jean-Noël, homme de cœur, ne se prive pas de dénoncer les injustices d'un système qui régie la vie sociale de sa région natale. Un très beau livre sur le dur métier de journaliste.

ECLATS DE BLUES (Nuit Myrtide / 2002), propose deux CD d'enregistrements sonores relatifs à des événements et témoignages rencontrés dans le Blues du reporter. Les photos sont signées Pascal Rossignol et Reuters.

- BILL WYMAN : Steady Rollin'Man (Castor Astral / 2004). Après Jimi Hendrix et Rory Gallagher, Jean-Noël est devenu un proche de Bill Wyman, l'ex-bassiste des Rolling Stones. Ce livre raconte par le détail, et de l'intérieur, la tournée française 2003 du Bill Wyman's Rhythm Kings féru de rock, de blues, de jazz et de musique country. On y découvre un Bill Wyman éminemment sympathique, très famille, ouvert à tous, drôle, érudit sur tout se qui touche à la musique américaine, passionné de photographie et grand amateur d'art. N'a-t-il pas été l'ami du peintre Marc Chagall ? En prime, un CD de neuf morceaux enregistrés en live par son orchestre entre 1998 et 2001. Un véritable plaisir !

BOULEVARD DU ROCK

DICTIONNAIRE DES CHANSONS DE SYLVIE VARTAN

Excepté le remarquable ouvrage de Jean-William Thoury : "Johnny En Chansons" rares sont les auteurs qui peuvent s'enorgueillirent d'avoir consacré un Dictionnaire de la Chanson à un artiste, tant la démarche est ardue et rigoureuse.

Un défi pourtant relevé avec grand bonheur par Benoît Cachin répertoriant avec une méticulosité de bénédictin l'intégralité de l'opulente discographie de Sylvie Vartan sans négliger des inédits radio ou extraits de shows télévisés qui bonifient encore ce travail en tous points remarquable. Un ouvrage qui nous éloigne d'une énumération fastidieuse au bénéfice d'anecdotes savoureuses le plus souvent recueillies auprès des Auteurs/Compositeurs concernés livrant à l'auteur la genèse d'une chanson ou quelques confidences qui permettent de mieux appréhender la discographie féconde de notre Chère Égérie totalisant plus de 900 titres dont quelques inédits de studio : "Tiens Le" (1962), "Le Cœur Changeant" (63), ou encore l'obscur "Marie-Blanche" sans doute destiné à un Show des Carpentier où Sylvie propose régulièrement quelques titres, non repris sur disque, à l'image du "Professeur". Diffusé le 23 juin 1973 dans le cadre d'un Top à Sylvie et Johnny, ce titre qui met en scène Sylvie en tenue d'institutrice aguichante, est en fait l'adaptation d'un titre de Joséphine Baker "Au Revoir Mais Pas Adieu" dont les paroles ont été réécrites par le célèbre tandem : Roger Dumas/Jean-Jacques Debout.
Un tandem décidément très inspiré par le charme de notre "Jolie Poupée" avec de fréquentes incursions dans une discographie très attrayante qui nous réserve bien des surprises comme le démontre un Medley endiablé (avec "La Bamba") qu'elle réserve au public turc lors de sa triomphale tournée mondiale effectuée en 1965 aux côtés de Johnny trustant pour sa part la 4e place du hit-parade turc établi par "Fotoroman".
Une année qui semble s'annoncer sous de bons auspices pour Sylvie après avoir essuyé le 14 février 1965 à "Télé-Dimanche" les foudres de la censure, choquée par les paroles de "Je Voudrais Être Un Garçon "conjuguée à sa tenue indécente (en pantalon blanc !).
Fourmillant d'anecdotes, de témoignages, de détails, cet ouvrage, indispensable, apporte également des éléments très concrets sur les différentes incursions publicitaires d'une Sylvie décidément très "On The Rock's" grâce à Martini qui lui confie en 1969 cinq chansonnettes (signées Roger Dumas/J.J.Debout) destinées à louer les mérites du célèbre apéritif.
Une campagne amusante qui permet au fil des semaines de découvrir : "Dis Le, Dis Le, Dis Le Moi", "Pique-Nique", "Puisque Tu T'en Vas", "Qu'Est-Ce Qu'Il A Dit" et "Nie, Nie Nie, Nie" (Henri, Michel ou Jean-Marie/Je n'ai qu'un seul Ami qui s'appelle Martini...)
Une belle dose d'humour et un zeste d'intérêt évident pour la mélodie de "Puisque Tu T'En Vas" que l'on retrouvera un an plus tard sur le LP "Aime Moi", épuré des effluves alcoolisées du célèbre apéritif (...Mon Amour Je t'en supplie / N'emporte pas le Martini...), également vanté en 1970 par Eddy Mitchell.
Evitant l'ecueil d'une apologie fanatique, Benoît Cachin a décidément une plume alerte et volubile pour nous faire partager - entre sourires et émotions - la palpitante discographie de "La Plus Belle Pour Aller Danser" tout en aiguisant notre curisoité avec quelques pépites oubliées : C'est Vrai (1964), "Et Je M'En Vais (1964), Money (1965), Gosse De Paris (1967), Soupçons (Suspicious Mind, 1973), "Libre" (1973)... qui mériteraient bien de figurer sur une intégrale digne de ce nom.

Marc LIOZON

MISS MAREVA
"Ukuyéyé"

Élue Miss France en 1999, Maréva Galanter a décidément un parcours atypique, hors du commun comme le démontre son album Ukuyéyé composé de flamboyantes reprises sixties assaisonnées à l'ukulélé.
Une démarche inattendue voire audacieuse pour la séduisante demoiselle dont la voix acidulée se prête volontiers à cet exercice.
Evitant l'écueil de la facilité c'est avec grâce et pertinence que Mareva nous invite à redécouvrir quelques pépites puisées dans les répertoires de Jacqueline Taïeb (7 heures Du Matin), Stella (Pourquoi Pas Moi), Charlotte Leslie (les Filles C'est Fait ... , France Gall (Laisse Tomber Les Filles), Nino Ferrer (Les Cornichons)...
Look adapté, six scopitones à l'appui (visibles sur le net) on ne pouvait décidément rêver plus belle ambassadrice pour recycler avec brio notre patrimoine musical tout en imposant sa délicieuse fraîcheur gorgée de soleil.
Epaulée par Albin de La Simone (claviers), Sylvain Vanot (cordes, guitares) Jean-Christophe Urbain (ex Innocents) et Philippe Uminski (guitares) on ne peut décidément résister au talent de Mareva doublé d'un charme irrésistible.
Une preuve tangible que le diadème tricolore ne conduit pas forcément dans les marécages incertains d'une ferme d'opérette !

Marc LIOZON

ANTI YEYE
CHRISTIAN EUDELINE

L'idée était séduisante : une histoire de la pop française des 60's qui évite le mouvement yé yé ultra-commercial, au profit d'artistes, marginaux ou non, qui s'inscrivent dans une tendance différente, plus originale. Les critères sont divers. Une caractéristique commune : la modernité, et l'influence anglo-saxonne. Soit directement dans la musique, soit au moins dans l'esprit. Un facteur présent chez certain(e)s d'entre eux : le refus des adaptations.
On retrouve ici des locomotives comme Polnareff (...qui s'y fit connaître !) ou Antoine. Des groupes méconnus à tort comme les Boots ou les Gypsys. Qui dit Antoine dit Problèmes bien sûr. Des excentriques : deux irrécupérables (Hector et... Jean-Pierre Kalfon, nom d'origine du premier nommé !) et un "soft" (Sullivan). Des chanteuses diverses, celles dont le talent réside surtout dans leur parcours de vie, leurs rencontres et leur adéquation parfaite à la jeunesse la plus en avance de leur époque : Stone ou Zouzou. On savoure l'histoire exemplaire des sœurs Christine Pilzer et Violaine, cette dernière étant victime du système alors que rien ne la prédispose à y entrer. Je garde pour la bonne bouche cette magnifique petite étoile malicieuse, une fontaine de verve, d'intelligence, de charme et d'ironie : la magnifique Stella, avec son oncle Maurice Chorenslup. Reprise deux fois en 2006 : par Radiomatic puis par Mareva Galanter. Et le Roi absolu de la deuxième vague du rock - et surtout du rhythm and blues- à la française : l'incomparable Ronnie Bird.
Christian Eudeline a interrogé la plupart de ces artistes. Il reprend aussi des extraits d'interviews parues dans Le Club Des Années 60 et Juke Box Magazine, et des sources d'époque. En les citant toutes : ce qui crédibilise d'autant plus son travail.
La présence des Lionceaux étonne un peu. Ce groupe est produit par Lee Hallyday, et il accompagne même Johnny en tournée ou lors d'une permission de son service militaire. Il se fait connaître par ses adaptations des Beatles. On se demande un peu où se situe sa marginalité par rapport au mouvement yé yé ? Même si leur histoire- déjà parue en livre- est très intéressante. Au fil des divers récits, qui évidemment présentent souvent des "passerelles" les uns avec les autres, on est parfois surpris. Comme avec Hector (p.56) qui mentionne les trois radios de l'époque : France Inter, Radio Luxembourg et Radio Monte Carlo... Pas d'Europe N°1 ! Ronnie Bird évoque la Guitare d'Or de juin 1963 et le vainqueur Moustique : ce sont les Vicomtes qui ont remporté la Coupe et le contrat de disque, au grand dam des potes du Gavroche de la Bastille. Mais qui est découvert lui aussi après tout ! L'histoire de Ronnie Bird est belle et poignante. Les galères, la volonté, le talent et la flamme. Et les déboires, l'incompréhension. Lorsqu'il passe chez Philips, il semble être mis sur le côté. Ronnie ne pense pas que ce soit délibéré - pour l'empêcher de faire de l'ombre à Johnny. Christian Eudeline pense le contraire, selon ses déclarations dans une interview dans Rock & Folk (août 2006). En tout cas, une anecdote significative est racontée par Germinal Tenas : à l'arrivée d'Antoine, le patron de Vogue, feu Léon Cabat aurait tenté de prendre sous contrat tous les nouveaux chanteurs à guitare de ce style... pour les "geler" ! Mais la manœuvre a raté ! Pour en revenir à Ronnie, son regard est un peu désabusé, déjà à l'époque. On ne le manipule pas (anti yé yé !). A propos du mouvement hippie, sans doute surtout pour la France, il lâche cette phrase "On leur fait dire n'importe quoi aux fleurs".

Une petite coquille à propos de la tournée avec Ronnie, Chuck Berry, etc. : elle s'est déroulée du 4 (et non 14) février au 19 février 1966.
Pour les Pollux, l'affirmation selon laquelle il s'agit du premier groupe blanc en France, et presque au monde (à l'exception de Love avec Arthur Lee récemment décédé) avec un musicien noir est erronée. Puisque dès 1962, en dehors de chanteurs de rock de couleur comme Michel Sydney , on note Gerry Beckles et les Toppers, dont le leader est aussi noir que Bernard Ancinon, le vocaliste des Pollux. Ceci pour ne parler que de la France. L'histoire des Problèmes, et d'autres groupes aussi, prouve à quel point la France profonde est intolérante envers sa jeunesse - celle qui ne veut plus des cheveux courts, des codes anciens et de l'accordéon. Cela va des sarcasmes aux agressions verbales, voire physiques. La suspicion et l'hostilité systématique des autorités etc. La haine de la différence : on pense presque aux rednecks de "Easy Rider" face aux marginaux Peter Fonda et Jack Nicholson, la dimension "groupe" en plus. A propos des Problèmes, petite remarque (p. 193) : il est question d'un cachet de 200F ou 15 euros - il faut lire 30 !
Pour Antoine, et Sullivan, Christian Fechner témoigne : un fameux plus. Il se souvient d'une seule chaîne TV fin 1965 : la deuxième existe depuis plus d'un an et demi, mais elle n'est pas encore bien implantée. En ce qui concerne ses ineffables Elucubrations, Antoine en explique la genèse, avec Yvette Horner etc. Mais il ne dit rien du solo d'harmonica. J'invite les lecteurs à (ré)écouter celui de "Catch Us If You Can" des Dave Clark 5 (1965) : c'est le même. Coïncidence ou - plus probablement- démarquage ? Chacun jugera !
En lisant l'histoire des Boots, on apprend que la sœur du chanteur Robert Fitoussi, Danièle, a fait partie des éphémères Mitoufles, qui apparaissent au légendaire Olympia 1964 de Johnny. Autre groupe : les Gypsys. On réalise une fois encore combien la mémoire est faillible, et combien les souvenirs des uns et des autres peuvent différer. Le batteur des Gypsys Gérard Fettinger soutient que le groupe refuse de laisser les frères Marouani s'occuper d'eux. Le chanteur et bassiste Jean-Pierre Hipken prétend le contraire. Double mystère ici, de QUELS frères Marouani s'agit-il ? La famille d'origine tunisienne disposant d'innombrables tentacules dans le domaine du spectacle, ce qui ramène à une fameuse boutade de Brel. ("Pour m'endormir, je compte les Marouani"). Mystère encore : dans le chapitre consacré à Polnareff, il est fait mention de Jean Bouchety, qui s'est occupé de pionniers du rock hexagonal comme Danyel Gérard et... "Stephen Bruce". (Qui ??). A cette même page (251) il est question des "quatre coins de l'hexagone"...qui en comporte six par définition ! Piège classique, tout comme la confusion, ailleurs dans le livre, entre Arthur et Henry Miller. C'est évidemment Henry Miller et non Arthur qui fut publié (en anglais) par le courageux Maurice Girodias - pas noté la page .
Pour en finir avec les erreurs - relevées dans un but constructif, on l'aura compris j'espère - on regrettera tous ces noms propres incorrects , ou prénoms parfois. La critique ne s'adresse pas seulement au présent bouquin. C'est aujourd'hui une tendance lourde qui se retrouve dans la grosse majorité des livres de ce genre, en France. On rend leur orthographe d'origine à des patrons du disque Jacques "Souplay" (Souplet) et Louis "Azan" (Hazan), aux éditeurs Rudy "Revel" (Revil) ou "Rolph" (Rolf) Marbot, aux jazzmen "Cecile"(!) (Cecil - c'est un homme !) Taylor et "Johnny Dogs" (? Qui ? Sans doute Baby Dodds), au chanteur "Bobby" (Boby, erreur courante et compréhensible) Lapointe, au photographe Benjamin "Augier" (Auger). Au danseur Jean "Babilé" (Babilée) Etc. Il y en a quelques autres, mais brisons là !

Christian Eudeline inclut une discographie sélective. Il cite les versions originales des adaptations. Ceci plutôt que la version de référence, quand ce n'est pas la même : pour "Je Te Veux Toute A Moi" des Lionceaux, il cite " I Wanna Be Your Man" des Stones, l'originale, plutôt que la cover des Beatles, qui inspire évidemment leurs recycleurs les Lionceaux. Donc dans cet ordre d'idée on précisera que "The Hippy Hippy Shake", succès des Swinging Blue Jeans repris notamment par ce groupe rémois ("La Fille Qui Me Plaît") est créé par le rocker latino Chan Romero. Et si Ronnie reprend les Stones avec "Ça N'est Pas Vrai" d'après "Blue Turns To Grey" de Jagger et Richards, la vraie première version s'intitule "When Blue Turns To Grey", parue fin février 1966 par les Mighty Avengers- qui sortent un autre single signé du déjà fameux duo Jagger-Richards quelques mois plus tard.
Sans doute pour ne pas déborder, Christian Eudeline ne s'étend en général pas sur les activités musicales ultérieures de tous ces artistes, quand il y en a, même pour Ronnie Bird. Pas de détails sur les enregistrements de Stella Vander (1991), le hit de l'ex-Boots Denis Pépin (reprise de "Marinette" de Brassens en 76), l'album " Black Minestrone" de Jean-Pierre Kalfon (1993), pas de saga Stone et Charden ensemble - merci ! - etc. Pour l'ex - Robert Fitoussi (Trèfles, Boots) devenu FR David, il cite cependant ses succès en solo, jusqu'à cette scie redoutable "Words". Mais il me paraît utile d'ajouter qu'une chanson de Fitoussi "Just Because" - un titre déjà employé pour des œuvres diverses-est enregistré par Ray Charles lui-même en 1979 sur l'album "Ain't It So" et interprété régulièrement sur scène par le maître. Le titre fait même partie de la BO d'une comédie au cinéma en 1985 : "The Sure Thing" avec Tim Robbins. Le chanteur (décédé) des Pollux Bernard Ancinon, qui enregistre plus tard sous le nom de Brian Burd puis Bernie Lyon, participe comme co-auteur à l'album éponyme de Guy Marchand, en 1979. Il co-signe avec Marchand un extraordinaire reggae aux paroles qui font penser inévitablement à Gainsbourg : "Où T'es Bon Dieu". Une merveille cachée
.

Pour finir on se réjouira de l'accueil unanime enthousiaste réservé à cet ouvrage, en France et en Belgique. L'auteur, qui est impliqué, passionné et collectionneur, manifeste un amour de son sujet et un respect intégral du lecteur. Il nous régale d'innombrables histoires surprenantes, drôles, tristes, émouvantes , parfois révoltantes (Luis Rego) etc. Le cahier photo est très réussi. On peut espérer un deuxième volume avec les Kelton, les 5 Gentlemen, les Fleurs De Pavot , Jacqueline Taieb et d'autres !
Affaire à suivre, espérons-le !

Christian NAUWELAERS



LA CHANSON DES LIVRES







Des Invités de choix, une organisation parfaite, "La Chanson Des Livres" mérite bien son titre, non usurpé, de manifestation unique en France motivée par la passion dévorante d'Alain Manaranche et d'Edda Matillon qui entourés d'une équipe de bénévoles efficaces peuvent se louer de relever chaque année un pari audacieux qui n'échappe pas à tous les amateurs de la chanson française, heureux d'approcher, de dialoguer, avec bon nombre d'artistes dont la réputation n'est plus à démontrer.

Bref une quatrième édition dont la tonalité éclectique ne pouvait que séduire le public - nombreux - heureux de partager la jovialité légendaire de Ricet Barrier, la bonhomie de Pierre Vassiliu, la poésie de Pierre Louki ou encore le charme irrésistible de la souriante Jeanne Cherhal, très courtisée par la presse suite au succès de son récent opus : "Douze Fois Par An" qui semble imposer "un sang neuf" à la chanson française, bien représentée par ailleurs par Anne Sylvestre, Michel Bühler, Francesca Solleville et Caroline Loeb qui s'imposa en 1986 avec le tubesque : "C'Est La Ouate".

Mention particulière aux auteurs : Jacques Perciot, François Jouffa, Benoît Cachin, Baptiste Caraux, François Vals (homme de confiance de Maurice Chevalier) et Baptiste Vignol dont le récent ouvrage : "Des Chansons Pour Le Dire" aborde sans tabous le sexe dans la chanson.

Honoré de la présence du Président de l'Académie Charles Cros qui se prêta volontiers à un passionnant débat orchestré par Jacques Perciot (très en verve) on mesure à quel point l'évolution médiatique, souvent perverse, à quelque peu ternie la notoriété de ce grand prix comme le souligna avec précision Francesca Solleville face à l'attitude plus nuancée de Jeanne Cherhal, lauréate de l'Académie en 2004 pour son deuxième album. Seul bémol d'un Festival sans fausse note la presse régionale semble bien frileuse pour annoncer ou relater un tel événement qui nous permet de constater l'évidente popularité de grands Artistes qui un jour ou l'autre ont "enchanté" notre univers musical.

Encore bravo aux sympathiques organisateurs et à l'an prochain pour une cinquième édition.

Marc **LIOZON**



Baptiste Vignol, Jeanne Cherhal et Le Président de l'Académie Charles Cros

vinyl de collection : achat-vente-vpc

DISQUES

Catherine Régnier

Philippe Richeux

EN AVANT LA ZIZIQUE



TEL : 01 42 62 01 02

Jeudi & vendredi de 11 heures à 19 heures : La Boutique

8, rue Baudelique - 75018 Paris, métro Simplon ou Jules Joffrin

Week-end : sur les conventions importantes

24 heures/24 news sur Internet : www.la-zizique.com

Le spécialiste des années 60